This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

79.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Printed in France.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
9807
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

VAUDEVILLES. — TOME V.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

9

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235409B
ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATIONS
1918 L

M. VAUTOUR,

OU

LE PROPRIÉTAIRE SOUS LE SCELLÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DÉSAUGIERS, TOURNAY ET GEORGE-DUVAL;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier, le 13 juin 1806.

PERSONNAGES.

M. VAUTOUR, marchand de tabac, propriétaire.
SAINT-REMI, jeune musicien, locataire de M. Vautour.
VICTORINE, sœur de Saint-Remi.
JEANNETTE, jeune laitière.
DIAPAZON, luthier, accordeur, et sourd.
SURÈNE, marchand de vin.
UN HUISSIER.
DEUX RECORS.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Vautour, au cinquième étage.

M. VAUTOUR,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre très-simplement meublée : on voit un buffet et un secrétaire, une bibliothèque à la gauche du public ; un piano ou une table, à droite. La bibliothèque est à grillage ; derrière est un rideau vert.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-REMI, VICTORINE.

(Saint-Remi travaille à la table, et Victorine s'occupe au côté opposé.)

SAINT-REMI, fredonnant.

Motif délicieux!

VICTORINE.

Encore un terme échu, et pas un sou pour le payer !

SAINT-REMI, fredonnant.

Comme c'est gai !

VICTORINE.

Quel embarras!

SAINT-REMI, écrivant.

Un soupir...

VICTORINE.

M. Vautour va monter dans la minute...

SAINT-REMI.

Entrée du haut-bois.

VICTORINE.

Il exigera son argent.

SAINT-REMI.

Il faudra chanter ici.

VICTORINE.

Il criera, tempêtera.

SAINT-REMI.

Quinte superflue.

VICTORINE.

Et finira par nous mettre à la porte.

SAINT-REMI.

Une fugue, et j'y suis... Tiens, ma sœur, écoute...

VICTORINE.

Eh! bon Dieu! mon frère, il s'agit bien de musique à présent.

Air de la cinquième édition.

On admire votre talent :
Dans tous les genres il éclate :
Vous composez très-joliment
La symphonie et la sonate,
Par le chant vous savez briller,
Votre méthode est toujours sûre ;
Mais quand il s'agit de payer,
Vous n'êtes jamais en mesure.

SAINT-REMI.

Payer! Eh! qui donc encore?

VICTORINE.

Mais tout le monde.... D'abord le propriétaire...

SAINT-REMI.

M. Vautour?... Il ne m'inquiète plus... J'ai loué ailleurs.

VICTORINE.

Raison de plus...

SAINT-REMI.

Pour déménager, et c'est ce que je vais faire.

VICTORINE.

S'il le permet : d'ailleurs, ton luthier, ton cordonnier, ton tailleur, ton marchand de vin, ton porteur d'eau.

SAINT-REMI.

Est-ce que tout cela n'est pas encore liquidé ?

VICTORINE.

Avec quoi ?

SAINT-REMI.

Mais, ma chère amie, ne t'ai-je pas donné de l'argent avant-hier ?

VICTORINE.

Rien du tout.

SAINT-REMI.

Qu'en as-tu fait ? Car, enfin, je ne sais pas où il passe.

VICTORINE.

Quelle tête !

SAINT-REMI.

Tiens, ma petite sœur, je vois qu'à moins d'une réforme dans nos dépenses...

VICTORINE.

Ah ! Je savais bien que tu en viendrais là.

SAINT-REMI.

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Dans notre nouveau domicile,
Je veux d'abord, et pour raison,

De tout ce qui m'est inutile,
Débarrasser notre maison :
Ma bibliothèque me gêne ;
Dès aujourd'hui je vends Boileau,
Je me défais de La Fontaine,
Et supprime le porteur d'eau.

VICTORINE.

Le porteur d'eau !

SAINT-REMI.

C'est du luxe.

VICTORINE.

Renvoie plutôt la laitière.

SAINT-REMI.

Et tes déjeuners, ma sœur ?

VICTORINE.

Ils t'intéressent moins que celle qui me les apporte.

SAINT-REMI.

Jeannette ?

VICTORINE.

Elle est si jolie !

SAINT-REMI.

Et si bonne !

VICTORINE.

J'ai cru m'apercevoir qu'elle avait du plaisir à monter nos cinq étages.

SAINT-REMI.

Air : *Lise chantait dans la prairie.*

Au point du jour, sa voix m'éveille,
Et j'aime le joli refrain
Que sa bouche fraîche et vermeille
Fait entendre dès le matin.
Mon cœur retient sa chansonnette,
Et gaîment, jusqu'au lendemain,
Sans le vouloir, moi, je répète
Le refrain (*bis*) que chantait Jeannette.

VICTORINE.

Ah! je ne suis plus surprise, si tu manques si souvent tes écolières le matin.

SAINT-REMI.

Non; mais c'est qu'il est étonnant qu'une petite villageoise ait la voix aussi juste.

SCÈNE II.

SAINT-REMI, VICTORINE, JEANNETTE.

JEANNETTE, avec un pot au lait et un petit panier d'œufs frais.

Air : *Voilà, voilà la petite laitière.*]

Voilà, voilà la petite laitière,
Avec son p...t pot au lait. } (*Bis.*)
J'ai votre déjeuner tout prêt,
Ce n'est pas trop tarder, j'espère ;
Mais, moi, je veux que mes amis
Soient toujours les premiers servis.

Voilà, voilà, etc.

(Elle dépose le déjeuner de Victorine.)

SAINT-REMI.

Toujours gaie ?

JEANNETTE.

Je n'ai pas de chagrin.

VICTORINE.

Vous êtes bien heureuse.

SAINT-REMI, bas à sa sœur.

Paix donc, ma sœur !

JEANNETTE.

Est-ce que vous auriez ?...

SAINT-REMI.

Non, rien; les embarras d'un déménagement... On a tant de meubles.

VICTORINE.

Et un propriétaire à payer.

JEANNETTE.

Il vous tourmente encore, ce vilain Vautour?

VICTORINE.

Nous l'attendons ce matin...

SAINT-REMI.

Et de pied ferme.

JEANNETTE, à part.

Je vois ce que c'est.

VICTORINE.

A propos, ma petite Jeannette, nous vous devons bien de l'argent aussi.

JEANNETTE.

Oh! que ça ne vous inquiète pas; je ne suis pas un Vautour, moi. Je sais que votre état est un petit brin chanceux; parlez-moi du mien.

Air : *Aux montagnes de la Savoie.*

Gaîment je pars de mon village,
D'avance comptant mes profits ;
Je suis au bout de mon voyage,
Que l'on dort encore à Paris.
Et j'y gagne plus que l'on ne pense,
Avec mes œufs, mon lait, mon âne et l'espérance.

SAINT-REMI.

Le joli petit équipage !

JEANNETTE.

Plus d'une fois, sur mon passage,
J'ai vu s'empresser les amans ;
Ils parlent tous de mariage,
Mais je réponds à ces galans :
Messieurs, gardez votre constance,
Je garderai mon lait, mon âne et l'espérance.

VICTORINE.

Vous ne voulez donc pas vous marier?

JEANNETTE.

Quand on veut entrer en ménage,
Plus d'un parti s'offre et nous plaît ;
Mais moi, qui suis prudente et sage,
Avant tout je veux voir complet
Le trésor que, dès mon enfance,
Ont commencé mon lait, mon âne et l'espérance.

SAINT-REMI.

Et le petit trésor n'est pas encore complet?

JEANNETTE.

A peu près.

VICTORINE.

Et nous avons déjà quelqu'un en vue?

JEANNETTE, regardant au cartelle de Saint-Remi.

A peu près.

SAINT-REMI, à part.

Je crois qu'elle m'a regardé.

(On entend sonner huit heures.)

VICTORINE.

Ah! mon Dieu!..... voilà l'heure de votre jeune écolière.

JEANNETTE, vivement.

Une jeune écolière!

SAINT-REMI.

De huit ans.

JEANNETTE.

Ah! tant mieux!

VICTORINE, à son frère.

Allons, va donc! va donc!

SAINT-REMI.

Adieu, Jeannette.

JEANNETTE.

Bien votre servante, monsieur Saint-Remi.

SAINT-REMI.

Ah çà! ma sœur, si M. Vautour monte, pendant mon absence, reçois-le de manière...

VICTORINE.

Tu en parles à ton aise.

SAINT-REMI.

Ce maudit marchand de tabac me guette de sa boutique, et attend toujours, pour monter, que je sois descendu. Adieu, Jeannette. (*A part.*) Elle est charmante!

SCÈNE III.

VICTORINE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Mais ne m'avez-vous pas dit que ce méchant homme osait vous faire la cour?

VICTORINE.

Comment donc! depuis trois mois il ne me laisse pas un moment de repos.

JEANNETTE.

Jolie manière de se faire aimer!

VICTORINE.

Ses prétentions me feraient rire si ses menaces ne me fesaient trembler.

JEANNETTE.

Vous lui devez donc beaucoup ?

VICTORINE.

Trois termes, cent écus.

JEANNETTE.

Cent écus !... C'est une somme.

VICTORINE.

Il y a aussi un peu de la faute de mon frère.

JEANNETTE.

Mais pourquoi ne se marie-t-il pas ?

Air *du vaudeville de Claudine.*

Il n'est que le mariage
Pour réformer un garçon,
Les petits soins du ménage
Le rendent à la raison.
Le garçon le plus honnête
N'est jamais qu'un étourdi ;
Mais c'est toujours à sa tête
Qu'on reconnaît un mari.

(On entend éternuer.)

VICTORINE.

On éternue....

JEANNETTE.

C'est le marchand de tabac.

VICTORINE.

M. Vautour!

JEANNETTE.

Du courage.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. VAUTOUR.

VICTORINE, à M. Vautour qui éternue toujours.

Dieu vous bénisse!

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire, Mademoiselle, que nous tenons le huit. (*Apercevant Jeannette.*) Ah! parbleu! petite laitière, je vous trouve là fort à propos.

JEANNETTE.

Et pourquoi donc, Monsieur?

VAUTOUR.

Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

JEANNETTE.

Ensemble

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire que je trouve

très-mauvais que vous fassiez stationner votre charrette et votre âne devant ma boutique, tous les matins, depuis six heures jusqu'à onze.

JEANNETTE.

Mais, Monsieur, la rue n'est-elle pas libre?

VAUTOUR.

La rue ne l'est pas, Mademoiselle, la rue ne l'est pas. Je suis propriétaire jusqu'au ruisseau... Grâce à vous, dans la matinée je ne vends pas une once de tabac, pas une cigarre; n'y a-t-il pas de quoi fumer?

JEANNETTE.

Mais où voulez-vous que je me place, moi?

VAUTOUR.

Où vous voudrez; mais pas devant ma porte : j'ai assez de lait comme ça.

VICTORINE et JEANNETTE.

Le vilain homme!

VAUTOUR.

Votre diable d'équipage me masque; on ne saurait pas que j'existe, sans mes carottes. C'est donc pour vous dire...

JEANNETTE.

Tant pis pour vous, Monsieur, il faut que tout le monde vive.

VAUTOUR.

La petite fait rébellion, Dieu me pardonne!

Air *du vaudeville de l'Asthenie.*

De votre charrette, ma foi,
Il est bien tems que je me plaigne :
Pour les gens qui viennent chez moi,
Elle est maintenant une enseigne ;
Et j'entends dire chaque jour
De ma fenêtre, où je me damne,
La maison de monsieur Vautour
Est celle où vous voyez un âne. (*Bis.*)

JEANNETTE.

Eh bien ! Monsieur, l'âne y restera.

VAUTOUR.

Oh ! parbleu ! je le ferai bien reculer, et nous verrons lequel sera le plus fort ou le plus entêté.

JEANNETTE.

Eh bien ! nous verrons ! Adieu, Mademoiselle Victorine, je reviendrai vous voir dans la matinée.

(Elle sort.)

(Pendant cette scène, Victorine a préparé le déjeuner que lui a apporté Jeannette.)

SCENÈ V.

M. VAUTOUR, VICTORINE.

VAUTOUR.

Ah ! çà, Mademoiselle, à nous deux maintenant. C'est donc pour vous dire que je suis très-las...

VICTORINE.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

VAUTOUR, s'asseyant.

Non, non, très-las de vos éternelles remises; vous n'ignorez pas que le troisième terme est échu aujourd'hui. Or, voici trois quittances que je vous apporte..... C'est donc pour vous dire....

VICTORINE.

Mon cher monsieur Vautour, encore un peu de patience.

VAUTOUR.

De la patience ! je n'en ai que trop eu.

VICTORINE.

Air : *O Mahomet ! ton paradis*, etc.

Tous les efforts que nous avons pu faire,
Jusqu'aujourd'hui sont encore impuissans.

VAUTOUR.

J'en suis fâché pour vous, pour votre frère,
Mais je ne puis attendre plus long-tems.
C'est mal à vous, je vous le dis très-ferme,
D'être venus loger ainsi chez moi.
Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
Il faut avoir une maison à soi.

VICTORINE.

Ah! pardon, Monsieur, j'oubliais... Avez-vous déjeuné ?

VAUTOUR.

Je n'ai pas le tems de manger, quand j'ai de l'argent à recevoir. C'est donc pour vous dire que je n'ai faim qu'après ma récolte.

VICTORINE, offrant à M. Vautour des œufs frais sur une assiette.

Air : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

Ne refusez pas la moitié
D'un déjeuner simple et modeste.
Cette offre, je vous le proteste,
Vous est faite par l'amitié.

VAUTOUR.

Ce doux mot me provoque :
J'aimerais mieux du bœuf;
Mais le régal est neuf,
Et j'accepte votre œuf
A la coque.

VICTORINE, à part.

Il s'adoucit.

VAUTOUR, prenant un œuf.

(*A part.*) Qu'elle est intéressante! (*Il se brûle..*) Un coquetier, je vous en prie. (*A part.*) Je brûle pour elle.

VICTORINE, donnant un coquetier.

Tenez, Monsieur.

VAUTOUR.

Auriez-vous quelques mouillettes ?

VICTORINE.

En voici.

VAUTOUR, mangeant l'œuf.

Qu'il est cruel de traduire par-devant les tribunaux ce qu'on aime !

VICTORINE.

Ciel ! quel est donc votre dessein ?

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire...

VICTORINE.

Quoi donc ?

VAUTOUR.

Ce que vous venez d'entendre.

VICTORINE.

Vous pourriez?...

VAUTOUR.

Ingrate! c'est vous qui l'aurez voulu.

VICTORINE.

Attendez le retour de mon frère.... peut-être.

VAUTOUR.

Ah bien! oui, votre frère! Il fait bon lui demander de l'argent... pour qu'il me casse, comme au terme de Pâques, quelque instrument sur les épaules! J'ai encore la marque de ses flûtes dans les jambes.

VICTORINE.

Je voudrais pouvoir vous dédommager.

VAUTOUR.

Il ne tient qu'à vous, veuillez-le.

VICTORINE.

En vous aimant, n'est-ce pas?

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire... Et d'ailleurs, n'est-ce pas, en quelque sorte, votre non-paiement qui a suscité ma passion?

VICTORINE.

Votre passion?

VAUTOUR.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

De mois en mois, de semaine en semaine,
Je revenais demander mon argent;
Mais je montais tout d'une haleine
Vos cinq étages vainement.
A chaque marche, un soupir de mon ame
Trahissait les feux concentrés.
Et c'est ainsi que ma timide flamme
S'alluma par degrés.

VICTORINE.

Oh! mon Dieu!

VAUTOUR.

Enfin, Mademoiselle, c'est une fermentation, une irritation, une explosion, un volcan qui tombe à vos pieds.

(Il tombe aux genoux de Victorine.)

SCÈNE VI.

SAINT-REMI, VICTORINE, M. VAUTOUR.

SAINT-REMI, haut.

Que vois-je?

(M. Vautour se relève subitement et prend une prise de tabac, affectant un grand sang-froid.)

VICTORINE.

Mon frère !... Laissons-les aux prises.

(Elle fait un signe à son frère, et sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-REMI, M. VAUTOUR.

SAINT-REMI.

Profiter de mon absence pour chercher à séduire ma sœur !... Je ne sais qui me tient...

VAUTOUR, présentant la tabatière à Saint-Remi en tremblant.

Monsieur en use-t-il ?

SAINT-REMI, lui secouant le bras et renversant le tabac.

Malheureux !

VAUTOUR.

Monsieur, mon tabac.

SAINT-REMI.

C'est une horreur !

VAUTOUR.

C'est du Macouba !...

SAINT-REMI.

Une infamie !

VAUTOUR.

A la rose.

SAINT-REMI, lui secouant toujours la main.

Vil suborneur !

VAUTOUR.

Vous me faites trembler, Monsieur.

SAINT-REMI.

Que fesiez-vous aux genoux de ma sœur?

VAUTOUR.

Je demandais le quartier échu.

SAINT-REMI.

Point de quartier.

VAUTOUR.

Mais, Monsieur, vous m'en devez trois.

SAINT-REMI.

Avoir des prétentions sur ma sœur, un misérable débitant de tabac !

(Le poussant loin de lui avec force.)

VAUTOUR.

Eh parbleu ! si je suis un débitant, vous êtes mon débiteur.

SAINT-REMI.

On vous paiera, faquin.

VAUTOUR, avec humeur.

C'est donc pour vous dire.

SAINT-REMI.

Prétendre s'allier à la sœur d'un artiste !

VAUTOUR.

Mon état vaut bien le vôtre.

SAINT-REMI.

Un homme sans réputation !

VAUTOUR.

Sans réputation ? moi, qui fais la barbe à la civette ; demandez plutôt.

Air : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

J'ai tant de tabacs,
Que dans cette rue,
Chacun éternue
A plus de cent pas.
J'en ai du bon et du rapé ;
J'en ai du sec et du trempé.

J'ai tant de tabacs
Que dans cette rue,
Chacun éternue
A plus de cent pas.

SAINT-REMI.

Beau mérite de faire éternuer tout Paris !

VAUTOUR.

Air *des Fleurettes.*

Je chasse l'humeur noire,
J'entretiens la santé,
J'éveille la mémoire,
J'excite la gaîté.
Tout doit m'être enfin propice,
Puisque toujours, malgré soi,
On dit, en entrant chez moi :
Dieu vous bénisse.

SAINT-REMI.

Eh bien ! Monsieur, Dieu vous bénisse ! mais sortez de chez moi.

VAUTOUR.

Au moins, fixez-moi une époque pour le paiement de mon dû !

SAINT-REMI.

Ton dû !

Air : *Tout le long de la rivière.*

Faire payer quatre cents francs
Une chambre ouverte à tous vents ;
Où tout l'été le soleil donne ;
Où tout l'hiver mon corps frissonne ;
Où j'entends des milliers de chats
Grimper, trotter après les rats,
Et miauler faux pendant la nuit entière,

Tout le long, le long, le long de la gouttière,
Tout le long, le long de la gouttière.

VAUTOUR.

Ma foi, Monsieur, les chats qui sont sur les toits ne sont pas sous ma responsabilité.

SAINT-REMI.

Au reste, je ne m'en plaindrai pas demain.

VAUTOUR.

Comment donc? Est-ce que vous auriez l'intention de tuer ces innocens?

SAINT-REMI.

Eh! non, Monsieur, si j'avais une bête à tuer, je sais par qui je commencerais.

VAUTOUR, reculant.

Eh! par qui, s'il vous plait?

SAINT-REMI.

Allons, point de fanfaronnade.

VAUTOUR.

Dame! c'est que..

SAINT-REMI.

C'est que!... c'est que...

Air : *Décacheter sur ma porte.*

Redescends dans ta boutique,
Ou crains que je ne réplique

Avec cet instrument,
(Il prend une clarinette.)
Par un petit accompagnement.

VAUTOUR se retirant.

Je n'aime pas la musique. (*Bis.*)

C'est donc pour vous dire.

(Il se sauve.)

SCÈNE VIII.

SAINT-REMI, seul.

Même air.

Il est enfin à la porte,
Et je l'ai traité de sorte...
(Il entend du bruit.)

Ici n'entends-je pas
D'autres créanciers porter leurs pas?
Que le diable les emporte! (*Ter.*)

C'est mon marchand de vin, Surène, et mon luthier, Diapazon.

SCÈNE IX.

SAINT-REMI, SURÊNE, DIAPAZON, un cornet à l'oreille.

SURÈNE, DIAPAZON.

Air : *Contredanse des petits pâtés.*

Un bruit vient de nous effrayer;
Vous quittez, dit-on, ce quartier.
Monsieur, n'allez pas oublier
Qu'il faut, avant tout, nous payer.

SURÊNE.

Vous connaissez Surêne,
Dont le vin est si bon?

DIAPAZON, son cornet à l'oreille.

Vous devinez sans peine
Ce que veut Diapazon?

SAINT-REMI.

Je suis un honnête homme.

SURÊNE.

Je ne vous dis pas non,
Mais il me faut ma somme.

DIAPAZON.

Je n'entends pas raison.

SURÊNE ET DIAPAZON.

Veuillez donc nous solder ici
Le petit compte que voici;
Nous serions toujours dupes si
Nous n'en agissions pas ainsi.

SAINT-REMI.

Ma foi, vous me prenez là dans un mauvais moment.

SURÊNE.

Vous ne nous avertissez jamais des bons.

SAINT-REMI.

A combien cela se monte-t-il? car je l'ai oublié.

SURÊNE.

Nous avons nos mémoires.

SAINT-REMI, regardant le mémoire.

Deux cents francs! c'est une misère.

SURÊNE.

Eh bien! Monsieur, payez-moi ma misère.

SAINT-REMI.

Et vous, monsieur Diapazon.

DIAPAZON.

Plait-il?

SAINT-REMI, haut.

Combien vous dois-je?

DIAPAZON.

Rien, rien, Monsieur. Il me faut de l'argent tout de suite.

SAINT-REMI.

Combien vous dois-je ?

DIAPAZON.

Ah ! ah ! cent francs, Monsieur.

SAINT-REMI.

Cent francs !

DIAPAZON.

Il y a plusieurs articles, permettez.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Pour le complet raccommodage
D'un clavecin tout démonté ;
Puis ensuite pour l'accordage
D'une harpe et d'un vieux forté ;
Pour avoir poli deux cimballes,
Remis une anche à trois bassons,
Gratté la peau de six timballes,
Et rendu l'ame à cinq violons.

SURÈNE, tendant la main.

Ah ! çà, Monsieur, et ma misère ?

SAINT-REMI, à Diapazon.

Voilà d'abord un article que je ne paierai pas...

DIAPAZON.

Vous dites que vous ne paierez pas ?

SAINT-REMI.

L'article du basson.

DIAPAZON.

Ah ! j'entends... Et pourquoi cela ?

SAINT-REMI.

Air *du vaudeville du Mameluck.*

C'est à mon propriétaire
Qu'il faudra vous adresser ;
Ce basson, dans ma colère,
Sur lui s'est allé casser.
Faites-vous payer d'un drôle
Qui s'emporte à tout propos :
Ce qu'a brisé son épaule
Doit retomber sur son dos.

SURÊNE.

Ah çà, Monsieur, mon vin n'entre pas dans le basson.

SAINT-REMI.

Allez au diable, vous et votre vin... que j'ai bu.

SURÊNE.

Air *du pas redoublé.*

Est-ce donc en haussant la voix
Que vous payez vos dettes?
Avec vous, depuis quinze mois,
J'en suis pour mes feuillettes :
Mais on saura bien, à la fin,
Monsieur le bon apôtre,
Mettre de l'eau dans votre vin.

SAINT-REMI.

Vous n'en faites pas d'autre.

DIAPAZON.

Et moi, Monsieur, n'ai-je pas cent fois dans l'année accordé vos pianos, accordé vos harpes, accordé vos épinettes?

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

A la fin je me lasse
D'attendre si long-tems.

SAINT-REMI.

Accordez-moi, de grâce,
Encore quelque tems!

DIAPAZON.

Jamais je ne compose :
Point de tems.

SAINT-REMI.

En ce cas,
C'est donc la seule chose
Que vous n'accordiez pas.

DIAPAZON.

Il ne s'agit pas ici de sornettes.

SURÊNE

Nous voulons de l'argent.

SAINT-REMI, les prenant tous les deux par la main.

Eh bien ! mes amis, tenez, point de bruit. Si vous n'êtes point payés dans une heure, vous ne le serez jamais ; je vous en donne ma parole.

SURÊNE.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Votre parole est fort bonne,
Mais n'est pas argent comptant.

DIAPAZON.

A crier je m'époumonne,
Et sors toujours mécontent.

SURÊNE.

Si de vous je n'ai raison,
Surêne y perdra son nom.

DIAPAZON.

En prison,
Diapazon

Vous fera changer de ton,
Oui, vous fera changer de ton.

ENSEMBLE.

SURÈNE.

La prison,
La prison
Vous fera changer de ton,
Oui, vous fera changer de ton.

DIAPAZON.

En prison,
Diapazon
Vous fera changer de ton,
Oui, vous fera changer de ton.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

SAINT-REMI, VICTORINE.

VICTORINE, accourant.

Qu'ai-je entendu, mon frère? ils te menacent.

SAINT-REMI.

De rien, ma sœur, de la prison.

VICTORINE.

Ils sont gens à t'y envoyer. Et comment sortir de là?

SAINT-REMI.

En travaillant. Je ferai quelque ouverture. Mais je n'y suis pas encore.

VICTORINE.

Que comptes-tu donc faire ?

SAINT-REMI.

Payer.

VICTORINE.

Avec quoi ?

SAINT-REMI.

N'ai-je pas encore quelques livres ?

VICTORINE.

Où donc ? dans ta bibliothèque ? Il n'y reste pas seulement de tablettes.

SAINT-REMI.

J'ai des instrumens, des tableaux... Quant à Diapazon, il a plus d'une corde à son arc, il attendra : mais pour Surêne...

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Il faut que je le ménage ;
Et j'ai, grâces au destin,
Pour échapper au naufrage,
Un déluge du Poussin.
A mon maudit sourd j'adjuge
Cor, trombonne et tambourin,
Et mon tableau du déluge
Paîra le marchand de vin.

VICTORINE.

Mais si le produit ne suffisait pas, je ne vois plus que mon portrait...

SAINT-REMI.

Ton portrait!

VICTORINE.

C'est l'ouvrage d'un artiste distingué.

SAINT-REMI.

Mille fois en prison plutôt...

Air : *Que ta porte, ô ma tendre amie.*

Quand d'une sœur intéressante
Ce tableau m'offre tous les traits,
Peux-tu croire que je consente
A m'en séparer pour jamais!
De certains esprits mercenaires,
Les vils calculs me font horreur;
Joseph fut vendu par ses frères,
Mais moi, je veux garder ma sœur.

VICTORINE.

Elle n'a pas envie de te quitter.

SAINT-REMI, décrochant le tableau du déluge, prenant quelques livres dans le bas de la bibliothèque, et sa clarinette sur le piano.

Air : *Au son du fifre et du tambour.*

Allons, du sort tristes victimes,
Courons à l'hôtel de Bullion :

Décrochons ce tableau sublime,
Vendons Sénèque, Cicéron,
Et cet instrument qui m'anime.
On vous paîra, monsieur Vautour,
Au son du fifre et du tambour.

SCÈNE XI.

VICTORINE.

Quelle tête !... chanter, rire dans un pareil moment !...

Air : *Du partage de la richesse.*

Par d'interminables remises
Il promène ses créanciers,
Et chaque jour il est aux prises
Avec les recors, les huissiers.
Aux prises je le vois sans cesse ;
Prises de corps, hier, aujourd'hui.
Je ne connais que la tristesse
Qui n'ait pas de prise sur lui.

Que ne puis-je comme lui me faire illusion ?

(On entend dans la coulisse Vautour.)

VAUTOUR, criant.

C'est une horreur, un guet-apens.

VICTORINE.

Encore M. Vautour!

SCÈNE XII.

VICTORINE, M. VAUTOUR, un sac d'argent sous le bras.

VAUTOUR.

Air *des Portraits à la mode.*

Quel spectacle, ô ciel! vient de frapper mes yeux!
Enlever ainsi, sans faire ses adieux,
Livres, instrumens et tableaux précieux:
Eh! mais c'est vraiment très-commode.
Pour déménager est-on dans l'embarras?
On prend une armoire, un buffet sous son bras,
Et comme un éclair on s'esquive à grands pas:
Voilà les payeurs à la mode.

VICTORINE.

Croiriez-vous mon frère capable?...

VAUTOUR.

Mademoiselle, un homme qui ne paie pas son terme au jour fixe est capable de tout; et il en doit trois...

VICTORINE.

Mais, Monsieur, c'est pour les payer...

VAUTOUR, frappant sur son sac.

Heureusement tous mes locataires ne vous ressemblent pas. Au reste, il ne fera qu'un voyage. Toutes mes mesures sont prises, et dans une heure...

VICTORINE.

Dans une heure?....

VAUTOUR.

Oui, Mademoiselle, dans une heure..... (*Avec emphase.*) Ces lieux si long-tems embellis par votre présence n'offriront plus que deuil et consternation. Les portes, les tiroirs empreints du sceau fatal...

VICTORINE.

O ciel! le scellé sur nos meubles...

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire...

VICTORINE.

Quoi! Monsieur, au moment où mon frère va vendre les derniers livres de sa bibliothèque?...

VAUTOUR.

Bah! des bouquins.

VICTORINE.

Des ouvrages estimés, des éditions choisies de Boileau, Sénèque, Cicéron.

VAUTOUR.

Cicéron, tant que vous voudrez; mais si c'est long, il ne sera plus tems, car le commissaire rédige, dans ce moment-ci, le procès-verbal d'apposition.

VICTORINE.

Mais vous-même, Monsieur, dans tous les cas, ne pourriez-vous pas prendre ces livres pour paiement?

VAUTOUR.

Moi! oui? ah bien! oui. Pour en faire des cornets de tabac donc?

Air : *Turare pompon.*

A tous ces grands auteurs
Je ne puis rien comprendre;
Qu'il cherche, pour les vendre,
De riches connaisseurs,
De sciences ils sont ivres....
Moi, qui vends tout au poids,
Je n'aime que les livres
Tournois.

VICTORINE.

Ah! M. Vautour, vous méritez bien votre nom.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Avec sa griffe ensanglantée
Il était moins cruel cent fois,

Ce vautour qui de Prométhée
Déchira les flancs autrefois.

VAUTOUR.

Moi, je vois que dans cette histoire,
Le vautour fesait son métier;
Ce Prométhée, il faut le croire,
N'avait pas payé son loyer.

VICTORINE.

Il faut que vous ayez un cœur de rocher.

VAUTOUR.

Moi? Ah!... Et c'est vous qui me faites un pareil reproche? vous qui avez su si bien l'attendrir.

VICTORINE.

Il y paraît. Je vous offre tout ce dont nous pouvons disposer, et vous refusez...

VAUTOUR.

De tous vos meubles, je ne désirerais que votre portrait que voilà. Vous me l'avez refusé vingt fois.

VICTORINE.

C'est que mon frère y tient beaucoup. Mais tenez...

VAUTOUR.

Ah! mon Dieu! n'entends-je pas une clarinette?...

VICTORINE.

Ce n'est rien.

VAUTOUR.

C'est qu'il me fait des peurs, votre frère... Il m'a fort mal traité tantôt, et s'il me surprenait encore ici...

VICTORINE.

Rassurez-vous.

VAUTOUR.

Vous disiez donc que...

VICTORINE.

Pour sauver mon frère il n'est pas de sacrifice que je ne fasse.

VAUTOUR.

Quoi! tout de bon? vous consentiriez?..

VICTORINE.

Combien évaluez-vous mon portrait?

VAUTOUR.

Permettez que je le décroche.

VICTORINE, tandis que Vautour décroche le portrait et le considère.

Air : *Ah! mon dieu, qu'est-c' qu'on dira?*

Quel bonheur si ce portrait
Pouvait apaiser sa colère!

Et du sort qui l'attendait
Préserver aujourd'hui mon frère!
Le sot pense que je veux
Couronner enfin ses feux.
Libre à lui de se croire heureux;
Mais, mon cher, je vous jure,
Vous ne le serez qu'en peinture.

VAUTOUR.

Voyons. (*Il examine le tableau.*) Tenez, je ne vais pas par quatre chemins..... Reste à deux termes si vous voulez.

VICTORINE.

Bel avantage!

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire...

VICTORINE.

Ah! mon Dieu! j'entends du bruit..... On monte précipitamment. Pour cette fois c'est mon frère.

VAUTOUR, très-embarrassé.

Votre frère!

Air : *Bonsoir la compagnie.*

S'il vient à m'attraper,
Il va me frapper
De plus belle.
Caché dans cet endroit,

Il est bien adroit
S'il me voit.

(Il entre dans la bibliothèque avec le portrait.)

On vient, je meurs d'effroi.
Tournez la clef sur moi.

(Victorine l'enferme.)

SCÈNE XIII.

VICTORINE, VAUTOUR, caché, UN HUISSIER, DEUX RECORS.

L'HUISSIER.

C'est une bagatelle;
On vient, Mademoiselle,
Par Vautour appelé,
Mettre ici le scellé.

VICTORINE.

Faites votre devoir. (*Bas à Vautour.*) Ne bougez pas.

L'HUISSIER.

A la requête du sieur Claude-Ignace Vautour, etc.

(Les huissiers posent les scellés sur une commode, un buffet, etc.; un autre écrit sur son genou.)

VICTORINE, à part.

Le voilà pris dans ses filets.

VAUTOUR, bas à Victorine.

Est-il là ?

VICTORINE.

Paix !

VAUTOUR.

Mais il ne parle pas.

VICTORINE.

Il vous cherche.

VAUTOUR, effrayé.

Ah ! mon Dieu.

VICTORINE.

Il approche.

VAUTOUR.

Je suis mort.

(L'huissier pose le scellé sur la bibliothèque.)

L'HUISSIER.

Et, par le présent procès-verbal, nommons et établissons ledit sieur Vautour gardien des scellés.

VAUTOUR, haut.

Moi, gardien !

SCÈNE XIV.

VAUTOUR, caché, VICTORINE, SAINT-REMI, avec les effets qu'il avait emportés, LES HUISSIERS.

SAINT-REMI.

Encore des huissiers chez moi !

L'HUISSIER.

Pardon, Monsieur, nous venions...

SAINT-REMI.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Vous veniez chercher de l'argent,
Je le vois sur votre visage ;
Mais il ne me reste à présent
Que de vieux meubles de ménage.
Visitez partout ;
Prenez, vendez tout.

LES HUISSIERS.

Nous n'en voulons pas davantage.

SCÈNE XV.

SAINT-REMI, VICTORINE, VAUTOUR, dans la bibliothèque.

VICTORINE.

Comment! mon ami, tu n'as donc pu rien vendre ?

SAINT-REMI.

Rien. Ils ne sont pas connaisseurs ; ils m'ont bien offert six cents francs de ce tableau, payables dans trois mois ; mais c'est de l'argent comptant qu'il me faut. Mes créanciers vont revenir. Allons, Sénèque et Cicéron, rentrez dans ma bibliothèque. Que vois-je ? les scellés chez moi ! Encore un trait de cet infernal Vautour. Si j'en croyais ma colère...

VAUTOUR.

Ahi ! ahi ! ahi !

SAINT-REMI.

Oui, je descends chez lui, et si je le rencontre...

VAUTOUR.

Bon ! bon ! qu'il descende.

SAINT-REMI, en allant pour accrocher le tableau qu'il a sous le bras, n'aperçoit plus celui de Victorine.

Mais où est donc ton portrait ?

VAUTOUR, à part.

Ah ! mon Dieu !

VICTORINE.

Mon ami, c'est qu'il est venu un amateur.

SAINT-REMI.

Et tu l'aurais vendu !

(Il va poser les livres sur la table.)

VAUTOUR, bas à Victorine.

Dites que oui.

SAINT-REMI.

Un sac d'argent !... Serait-ce le prix ?

VICTORINE.

Ah ! mon Dieu ! non ; c'est à M. Vautour.

SAINT-REMI.

Vautour !... Il est donc ici ?

VAUTOUR, bas.

Dites que non.

VICTORINE.

Non, mon frère.

SAINT-REMI.

Ah ! je devine... C'est lui qui a acheté ton portrait... Mais il me le rendra.

VAUTOUR, bas.

Dites que oui.

SAINT-REMI.

Et tu l'as laissé pour une bagatelle comme cela ?

VAUTOUR, à part.

Une bagatelle... Mille écus !

SAINT-REMI, apercevant l'étiquette.

Ah ! diable ! trois mille francs !

Air : *Le lendemain.*

Un pareil trait m'étonne
De la part de ce Vautour,
Lui qui jamais ne donne ;
C'est un miracle d'Amour.
Il faut vraiment qu'il t'adore...
Pour tes beaux yeux, mille écus !
Je n'en reviens pas encore.

VAUTOUR, à part.

Ni moi non plus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE.

JEANNETTE, accourant avec un petit sac d'argent à la main.

TENEZ, tenez, mademoiselle Victorine, voilà de l'argent.

VICTORINE.

Comment?

JEANNETTE.

Ces cent écus qu'il vous fallait, les voilà. Est-il encore tems?

VICTORINE.

Bonne Jeannette!

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit* (De Lisbeth).

Craignant pour votre liberté,
J'ai couru vite à mon village;
Et sur moi j'en ai rapporté
Ce que j'avais mis de côté
Pour entrer un jour en ménage.
Aujourd'hui ne craignez plus rien
De ce Vautour qui vous dévore :
Quand je vous donne tout mon bien,
Ah! je crois (*bis*) y gagner encore.

VICTORINE.

Oh ! je reconnais bien là ton cœur.

SAINT-REMI.

Garde ton argent, ma petite Jeannette; nous sommes en fonds à présent, et nous allons payer tous nos créanciers.

VAUTOUR, à part.

Et avec quoi donc?... Avec mon argent?

SAINT-REMI.

A commencer par toi. Tiens, Jeannette.

(Il la paie.)

VAUTOUR, à part.

Ah ! mon Dieu, il a la main dans le sac.... Qu'il est dur d'être propriétaire !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, DIAPAZON, SURÊNE.

DIAPAZON et SURÊNE.

Air de la Fricassée.

COMMENT !
Vous avez de l'argent ?
Allons, confrère,
Il nous paira, j'espère :

Nous avons donc, heureusement,
Trouvé chez vous le bon moment.

SAINT-REMI.

Combien vous faut-il ?

DIAPAZON, doit toujours avoir son cornet à l'oreille.

Cent francs.

SAINT-REMI.

A vous ?

SURÊNE.

Il m'en faut deux cents.

SAINT-REMI les payant.

Êtes-vous enfin contens ?

DIAPAZON ET SURÊNE.

Ah ! de tant de bontés
Nous sommes enchantés.

VAUTOUR, à part, pendant la reprise.

Comment !
Payer de mon argent ;
Belle manière
De se tirer d'affaire,
Vraiment ;
Peut-on d'un œil content
Voir partir ainsi son argent !

SAINT-REMI, à Victorine.

Mais, c'est la voix de Vautour !

VICTORINE, à Saint-Remi.

Il est là.

SAINT-REMI, à Victorine.

Dis-moi par quel hasard ?....

VICTORINE.

Tu le sauras plus tard.

VAUTOUR.

Rendez-moi mon argent.

VICTORINE, bas à Vautour.

Taisez-vous donc, vous vous perdez.

VAUTOUR, à Victorine.

Qu'on me rende mon sac.

DIAPAZON.

C'est singulier, je n'ai jamais été si sourd !

SAINT-REMI.

Ah! çà, mes amis, vous voilà bien payés ; faites-moi le plaisir de m'aider à déménager.

SURÈNE et DIAPAZON.

Volontiers, que faut-il faire ?

SAINT-REMI.

Commençons par cette vieille bibliothèque.

VAUTOUR.

Où vont-ils donc me porter ?

VICTORINE, bas.

Laissez-les faire.

DIAPAZON.

Allons, monsieur Surêne, à nous deux.... Ah! mon Dieu! comme c'est lourd! il faut qu'il y ait au moins trois cents livres là-dedans.

SURÊNE.

On dirait de l'Encyclopédie.

DIAPAZON.

Mais comment lui faire descendre l'escalier?

VAUTOUR.

Mes amis, je suis dedans.

SURÊNE.

Nous la roulerons.

SAINT-REMI.

Et non, il me vient une idée.

Air *de la Croisée.*

A quoi bon prendre tant de soin
D'un mauvais meuble qui me gêne?
Puisque je n'en ai pas besoin,
Ce serait perdre votre peine:
Par un escalier, de si haut,
L'emporter n'est pas chose aisée;
Croyez-moi, fesons-le plutôt
Sauter par la croisée.

TOUS.

Oui, oui, par la croisée.

VAUTOUR, ouvrant le rideau.

Doucement donc, il y a quelqu'un, il y a quelqu'un.

SAINT-REMI.

Jetez, jetez.

VAUTOUR.

C'est moi, monsieur Saint-Remi, c'est moi.

TOUS.

Oh! la bonne figure!... C'est le marchand de tabac.

SAINT-REMI.

Mais par quel événement?...

VAUTOUR.

Je vous conterai tout cela, mais rendez-moi mon sac.

SAINT-REMI.

Comment? cet argent est à vous?

VAUTOUR.

A qui donc?

DIAPAZON.

Jetterons-nous?

VAUTOUR.

Eh! non, de par tous les diables!

SAINT-REMI.

Vous me donnerez donc du tems pour vous payer ?

VAUTOUR.

Vingt-quatre heures.

SAINT-REMI.

Par la fenêtre.

VAUTOUR.

Un instant !... Huit jours.

SAINT-REMI.

Par la fenêtre.

VAUTOUR.

Oh ! mon Dieu ! quel homme !... Un mois.

SAINT-REMI.

Par la fenêtre.

VAUTOUR.

Pas encore. Combien vous faut-il donc ?

SAINT-REMI.

Trois mois.

VAUTOUR.

Ce sera le quatrième terme. Impossible !

SAINT-REMI.

Jetez, Monsieur.

VAUTOUR.

Je capitule, je capitule.

VICTORINE.

Vous me laisserez aussi tranquille?

VAUTOUR.

Il le faut bien.

JEANNETTE.

Et mon âne, monsieur Vautour?

VAUTOUR.

Que l'âne aille où il voudra.

SAINT-REMI, ouvrant.

Vous êtes libre.

VAUTOUR.

Ouf!

SAINT-REMI, à Jeannette.

Pour toi, ma petite Jeannette, je te prouverai bientôt que je sais reconnaître ce qu'on fait pour moi.

JEANNETTE, à Vautour.

Mais, comment avez-vous pu tenir dans cette bibliothèque?

VAUTOUR.

Je ne fais pas un si gros volume.

VICTORINE.

Convenez que vous avez eu une belle peur.

VAUTOUR.

J'en suis encore tout blême. De qui avais-je l'air là-dedans, moi ? d'un Tom-Jones.

TOUS.

C'est vrai, au moins.

VAUTOUR.

C'est donc pour vous dire.

VAUDEVILLE.

Air *de l'Anglaise.*

SAINT-REMI.

Combien ne voit-on pas
D'étourdis, dans la vie,
Par un trait de folie
Se tirer d'embarras !
Faut-il payer
Un créancier,
L'un fait du bruit,
L'autre s'échappe et fuit ;
Celui-ci dort,
Plus fin encor
Celui-là fait le mort.

Reprise.

Combien ne voit-on pas, etc.

JEANNETTE.

Dans le malheur,
C'est une erreur
D'abandonner son cœur
A la douleur.
Le mal est-il donc réparé
Quand on a bien pleuré ?

Reprise.

Combien ne voit-on pas, etc.

VAUTOUR.

Hier au soir,
Il fesait noir,
Un homme en frac
M'achète du tabac ;
C'est, dis-je, un écu de gagné ;
Mais il était rogné.

Reprise.

Combien ne voit-on pas, etc.

VICTORINE au public.

Monsieur Vautour
Craint à son tour
D'être traité
Avec sévérité.
Pour le rassurer aujourd'hui

Venez loger chez lui,
Et souvenez-vous bien
Que tout bon locataire
De son propriétaire
Doit être le soutien.

FIN DE M. VAUTOUR.

JEANNETTE.

Dans le malheur,
C'est une erreur
D'abandonner son cœur
A la douleur.
Le mal est-il donc réparé
Quand on a bien pleuré ?

Reprise.

Combien ne voit-on pas, etc.

VAUTOUR.

Hier au soir,
Il fesait noir,
Un homme en frac
M'achète du tabac ;
C'est, dis-je, un écu de gagné ;
Mais il était rogné.

Reprise.

Combien ne voit-on pas, etc.

VICTORINE au public.

Monsieur Vautour
Craint à son tour
D'être traité
Avec sévérité.
Pour le rassurer aujourd'hui

Venez loger chez lui,
Et souvenez-vous bien
Que tout bon locataire
De son propriétaire
Doit être le soutien.

FIN DE M. VAUTOUR.

LES DEUX PÈRES,

OU

LA LEÇON DE BOTANIQUE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. DUPATY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 juin 1804.

Il vaut encore mieux placer ses secrets dans le sein d'un père que dans celui d'une fleur.

FORLIS, *act. II, scène dern.*

A

MADAME J. RÉCAMIER.

De ma Leçon j'ose vous faire hommage ;
Mais c'est prendre sans doute un inutile soin :
De leçon l'on n'a pas besoin,
Lorsqu'on reçut des cieux tant d'attraits en partage ;
Lorsqu'on est à la fois, à nos regards surpris,
Pour la raison, Minerve, et pour les traits, Cypris !
De grâces, de vertus et de délicatesse,
Vous nous offrez la leçon chaque jour :
Ah ! quand vous en donnez si souvent de sagesse,
Que ne peut-on vous en donner d'Amour !

PERSONNAGES.

FORLIS, amateur de botanique.
LAURE, sa fille.
DORVAL, navigateur.
PROSPER, son fils.
RUSTIQUE, jardinier de M. de Forlis.

La scène est chez M. de Forlis, à la campagne.

NOTA. Les acteurs sont placés, en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent l'être au théâtre; le premier tient la droite de la scène.

LES DEUX PÈRES,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un berceau, tables, chaises, fleurs; au pied des charmilles, on voit des arbustes étrangers avec leurs étiquettes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

RUSTIQUE, seul, arrivant.

Me v'là morguenne au rendez-vous, et je m'en empare... La drôle d'idée que j'avons eue-là.

Air : *De Marianne.*

Dès hier soir r'prenant l'ouvrage,
Fin'ment j'ai saisis mon râteau,
En ratissant avec courage,
J'ai r'mis chaque allée au niveau;
Je me disais,
Dans ces bosquets

Avant qu'j'y sois, si par hasard on passe,
J'pourrai l'juger,
Sans m'déranger;
Car bien qu'un pied d'amoureux soit léger,
L'amour quelque peu qu'il en fasse,
Même en courant d'un pas pressé,
Nulle part n'a jamais passé,
Sans laisser quelque trace. (*Ter.*)

Même air.

Plus d'un amant devanc' l'aurore,
Mais grâce à c' tour vraiment nouveau,
J'en suis certain, personne encore
N'a mis le pied sous ce berceau.
Comm' jardinier
J'y suis l'premier,
Et de l'amour j'y viens prendre la place;
Le tour est bon,
Et la raison
Doit engager à suivre la leçon.
Parens qu'un rendez-vous tracasse,
Rendez-vous y dès l'point du jour,
C'est l'bon moyen pour que l'amour
N'y laisse aucune trace. (*Ter.*)

SCÈNE II.

FORLIS, RUSTIQUE.

FORLIS, entrant gaîment.

C'est cela, morbleu, c'est cela!

ENSEMBLE.

Parens, etc.

FORLIS.

Personne n'est encore venu?

RUSTIQUE.

Non, Monsieur.

FORLIS.

C'est bon, laisse-là pour aujourd'hui mes arbustes, mes fleurs; il s'agit de bien autre chose.

RUSTIQUE.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Oh! j'ai d'viné tout ça d'abord,
De rien ici je ne suis dupe;
Et j'voyons ben que c'est encor,
Le jardinag' qui vous occupe.
Et vous voulez par queuqu' bon tour,

Unir mon adresse à la vôtre ;
Pour mieux redresser en ce jour,
Deux jeunes plantes que l'amour
Fait trop pencher l'une vers l'autre. (*bis.*)

FORLIS.

C'est cela même.

RUSTIQUE.

Je vous crois plus habile que moi dans ce genre de jardinage, et me v'là votre premier garçon !

FORLIS.

Tu sais que depuis quelques jours mon jeune secrétaire vient ici tous les matins, ma fille y vient aussi de son côté.

RUSTIQUE.

Tous les deux vous prennent pour un bonhomme.

FORLIS.

Et toi pour une bête.

RUSTIQUE.

Ma foi, c'est ce qu'ils disiont tous les deux encore hier : j'étions perché dans le grand amandier, occupé à l'émonder ; ils sont venus s'asseoir, précisément au-dessous de moi.

FORLIS.

Et si Prosper avait levé les yeux vers le ciel ?

RUSTIQUE.

Il avait de trop jolies choses à regarder du côté de la terre.

FORLIS.

Il faut nous entendre pour nous venger.

RUSTIQUE.

Et leur prouver que nous ne sommes pas aussi bêtes que nous le paraissons tous les deux.

FORLIS.

J'attends justement aujourd'hui, et ce matin même, quelqu'un qui nous secondera; le père de Prosper vient d'arriver des grandes Indes. Dans ma jeunesse, il était mon meilleur ami; il perdit, à la fois, sa femme et tous ses biens; il ne lui restait qu'un fils âgé de cinq ans, il me laissa le soin de l'élever, et partit seul pour aller dans un autre hémisphère travailler au rétablissement de sa fortune, qui s'est, petit à petit, considérablement augmentée.

RUSTIQUE.

Et moi qui croyais que M. Prosper n'avait rien dans le monde!

FORLIS.

Par ordre de son père je l'ai élevé dans cette persuasion, afin qu'il sentît mieux la nécessité d'acquérir des talens qui peuvent apprendre à

se passer de richesses. Un de mes gens est à la petite porte qui donne sur l'avenue, je viens d'entendre le bruit d'une voiture, ce ne peut être que mon ami Dorval.

SCÈNE III.

FORLIS, DORVAL, RUSTIQUE.

DORVAL, gaiment.

C'est lui-même. Te voilà, mon cher Forlis.

FORLIS.

Ah! mon ami, quelle joie! Je te remets à merveille.

DORVAL, riant.

Trouves-tu que mes voyages m'aient maigri?

FORLIS.

Du tout.

DORVAL.

Je le crois bien.

Air : *Voulez-vous savoir les on dit.*

Voguant sur l'eau, sans boire d'eau,
Mon ami l'on se forme;
Vuidant par mois près d'un tonneau,
J'en ai gardé la forme;

Et toujours roulant,
En me modelant,
Sur la machine ronde,
En globe arrondi,
Tout rond comme lui,
J'ai fait le tour du monde.

FORLIS.

Toujours même gaîté.

DORVAL.

Pourquoi pas?

Air : *Comme fesaient nos pères*, d'Alexis.

Suivant aussi la même loi,
Dans ma rapide course,
Mon cher, j'ai vu ma bourse,
S'augmenter presque autant que moi;
J'ai fait fortune,
Chose commune;
J'ai fait fortune,
Mais, chose peu commune,
Sans dépouiller nul orphelin,
Et sans rien prendre à mon prochain;
Vendant, troquant, j'ai fait fortune enfin,
Par d'honnêtes salaires,
Comme fesaient nos pères. (*bis.*)

FORLIS.

C'est la bonne façon.

DORVAL.

Ça ne vient pas aussi vite, mais c'est plus

solide ; et j'arrive avec deux cent mille écus, qui seront à ton service quand tu voudras.

FORLIS.

Je te reconnais bien.

DORVAL.

Ah ! çà, mon fils ne s'attend pas à me voir !

FORLIS.

Pas encore.

DORVAL.

Quelle surprise, pour lui, retrouver à la fois un père qu'on n'attend pas de sitôt, et une fortune qu'on n'attend pas du tout !

FORLIS.

Qu'en dis-tu, Rustique ?

RUSTIQUE.

Que je voudrais bien qu'il m'arrivât quelque jour un père qui me fît une surprise pareille.

DORVAL.

Tu vas tout de suite me le faire embrasser.

FORLIS, gravement.

Un moment ; il faut auparavant que je te parle de lui. Rustique, va de ce côté, te mettre en sentinelle, et reviens nous avertir dès qu'il paraîtra dans le jardin.

RUSTIQUE.

Suffit.

(Rustique sort.)

SCÈNE IV.

FORLIS, DORVAL.

DORVAL.

Allons, mon ami, parle-moi de mon fils; es-tu content de lui?

FORLIS.

Suivant ton intention, je l'ai placé tour-à-tour, chez les meilleurs maîtres en tout genre, et son éducation finie, je l'ai fait revenir chez moi, sous le prétexte de lui faire apprendre la botanique, ma science favorite.

DORVAL.

A-t-il fait des progrès?

FORLIS,

Beaucoup!... La botanique n'est pourtant pas ce que mon jeune élève a le plus étudié.

DORVAL.

Eh! quoi donc?

FORLIS.

Ma fille a dix-huit ans, mon ami!

DORVAL.

Ah! je devine. Ta fille est belle comme l'amour, Prosper en est amoureux comme un fou... Vif et brûlant, ce jeune homme tient de son père! Ta fille l'aime-t-elle?

FORLIS.

Je le crois.

DORVAL.

Eh bien! tout est dit. Je donne cent mille écus à mon fils; tu lui donnes ta fille, je ne veux pas de dot, et je ne me crois pas encore quitte de tout ce que tu as fait pour lui.

FORLIS.

Mon ami, c'est fort bien, ils s'aiment, et leurs fortunes, sans qu'ils s'en doutent, sont à peu près égales; mais ils ont, tous les deux, les plus grands torts envers moi!

DORVAL, vivement.

Conte-moi vite cela? conte-moi vite cela?

FORLIS.

Ton fils se croit sans biens, par conséquent il ne peut espérer que je lui donne la main de Laure, et cependant il l'entraîne dans des démarches coupables!

DORVAL.

Ce n'est pas bien ça! ce n'est pas bien!

FORLIS.

Ma fille l'écoute sans savoir où cette imprudence peut la conduire... Et tous deux se moquent de moi?

DORVAL.

C'est très-mal! c'est très-mal!

FORLIS.

Et ce matin même, ils ont rendez-vous dans ce bosquet!

DORVAL.

Eh bien! attendons-les; nous voilà deux, et, pour la première entrevue, je vais joliment chapitrer monsieur mon fils.

Air : *Vaudeville de la Fille en Loterie.*

L'honnête homme doit sans détour
Agir dans tout ce qu'il veut faire;
Il faut que l'on soit, en amour,
Délicat ainsi qu'en affaire.
Aux soins qu'on prit de nous, l'honneur
En tout tems veut que l'on réponde;
Et qui trompe son bienfaiteur,
Peut bientôt tromper tout le monde. (*bis.*)

Il lui faut une leçon, je le déshérite.

FORLIS.

Un moment, il est jeune.

DORVAL.

C'est vrai... Que veux-tu faire?

FORLIS.

Repose-toi sur moi. Mais il est essentiel que nos jeunes gens ne te voient pas; je vais t'expliquer mon projet en te conduisant, au bout du jardin, dans un pavillon, où j'irai te chercher dès qu'il en sera tems.

DORVAL.

Allons, dépêche-toi! surtout gronde-le bien, et que je n'aie plus qu'à l'embrasser.

SCÈNE V.

DORVAL, FORLIS, RUSTIQUE.

RUSTIQUE, accourant.

V'LA M. Prosper; il accourt... tout doucement.

FORLIS.

C'est bien! retirons-nous. Rustique, reste-là.

DORVAL, courant vers l'allée par où vient son fils.

Eh! quoi! mon ami, ce beau jeune homme, que je vois venir là-bas, c'est mon fils?

FORLIS, le retenant.

C'est lui, viens.

DORVAL, enchanté.

Mais c'est qu'il est fort joli garçon.

FORLIS.

Allons, viens donc.

DORVAL.

En vérité, c'est charmant! quoi! j'ai fait ce beau garçon-là? Je ne m'en serais jamais douté!...

FORLIS, l'emmenant.

Viendras-tu?

DORVAL.

Que tu es cruel!.... C'est qu'il est charmant!... C'est tout mon portrait!...

(Forlis l'entraîne.)

SCÈNE VI.

PROSPER, RUSTIQUE.

RUSTIQUE, à part.

Bon! le voici! souvenons-nous qu'il me croit une bête.

PROSPER, entrant, à part.

Oh! mon Dieu! ce n'est pas Laure. (*Haut.*) Que fais-tu là?

RUSTIQUE.

Ce que j'y fais?

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

J'y viens guetter deux tourtereaux
Que l'amour y ramen' sans cesse.

PROSPER.

Pourquoi, mon cher, de ces oiseaux,
Troubler l'innocente tendresse?
Protégeons leurs amours constans,
Ils offrent au siècle où nous sommes,
Des modèles que les amans
Retrouvent trop peu chez les hommes. (*bis.*)

RUSTIQUE.

Ah! Monsieur, en fait d'amours constans, je suis là; demandez à toutes les jolies filles du village.

PROSPER.

Eh bien! mon ami, si ta constance n'est pas exemplaire, elle est commode, fort en usage, et lorsqu'on a tant d'amours à la fois, il ne faut pas au moins déranger ceux qui n'en ont qu'un seul.... Ainsi fais-moi le plaisir de laisser en paix ces pauvres tourtereaux.

RUSTIQUE.

Puisque vous le désirez, j'vous travailler sans bruit.

PROSPER.

Comment ! tu restes là ! Je viens dans ce bosquet pour affaire, ainsi...

RUSTIQUE.

Ah ! ça ne m'empêchera pas de...

PROSPER.

Je le crois bien !

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

Quand je suis là, tu peux sans peine,
Travailler; mais moi, mon ami,
D'honneur, ta présence me gêne,
Pour l'objet qui m'attire ici.

RUSTIQUE.

Grand pardon, Monsieur, mais pour faire,
C'que vous venez faire en ces lieux,
Moi, je croyais q'tout au contraire,
Vous aviez besoin d'être deux. (*bis.*)

PROSPER, à part.

Que dit-il ?.... (*Haut.*) Ah ! mon ami, je vois !...

RUSTIQUE.

Que je ne suis pas si bête que vous le pensez.

PROSPER.

Est-il possible ?... Tu sais donc tout?

RUSTIQUE.

Oui, Monsieur.

PROSPER, vivement.

Eh bien ! ne te fais pas un malin plaisir de me tourmenter. Je suis sans fortune, sans bien, je n'ai rien ; mais tout ce que je possède est à toi.

RUSTIQUE.

Gardez tout, Monsieur, je vous aime trop pour accepter ! Que faut-il faire pour vous obliger ?

PROSPER.

D'abord, t'en aller, garder le secret, ne plus revenir... Eh ! parbleu ! tu pourrais encore !..... Mon ami, j'attends ici la personne que j'aime le mieux dans le monde, déjeuner tête à tête sous ce berceau, serait délicieux !... Apporte-nous vite du lait de la ferme, des fruits de ton jardin. Reste ensuite à quelque distance, et dès qu'il paraîtra quelqu'un...

RUSTIQUE.

Trois coups dans la main pour vous en avertir.

PROSPER.

C'est cela ! Que je suis heureux de t'avoir rencontré ! Décampe à l'instant.

RUSTIQUE, à part.

Bon, j'aperçois M. Forlis qui me fait signe, allons le prévenir. (*Haut.*) Adieu, Monsieur; le déjeuner d'abord, et puis trois coups dans la main.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

PROSPER.

A merveille! Laure peut arriver maintenant quand elle voudra : j'avais d'abord résolu de la bouder; mais non..... Ses petites coquetteries d'hier soir avec ce M. de Valcour, qui vient souvent ici, étaient cependant bien claires, bien prononcées; mais un peu de légéreté n'est-elle pas naturelle aux femmes? Elles sont jolies, sans y penser; et quand elles n'aiment que nous, il faut bien leur pardonner de vouloir plaire à tout le monde. Ne suis-je pas trop heureux? Que de plaisirs m'a déjà procurés cet amour enchanteur! Les charmes d'un aveu, la rencontre d'un regard, le don d'une fleur, et depuis quelques jours nos petits rendez-vous, pendant que monsieur Forlis repose encore! C'est là le plus gai.

RONDEAU.

Air *de M. Doche.*

Que ce bon père est complaisant,
Et qu'il nous évite d'alarmes !
Qu'il est aimable, qu'il est complaisant !
Par un accord toujours doux et piquant,
Si la fille est pleine de charmes,
D'honneur, le bonhomme est charmant.

Comme tous deux agissent bien !
L'une voit tout, et l'autre rien ;
Je me tais, l'une sait m'entendre ;
L'autre m'entend sans me comprendre :
Ils sont aveuglés tour à tour
Et par les ans et par l'amour.

Que ce bon père est complaisant, etc.

SCÈNE VIII.

PROSPER, FORLIS.

FORLIS.

Me voilà, mon ami

PROSPER.

Ah ! mon Dieu ! c'est le père.

FORLIS.

Pardon, si je t'ai fait attendre.

Air *de M. Guillaume.*

En grande hâte, on est venu m'instruire
Que vers ce berceau tu courais;
Dans le zèle ardent qui t'inspire,
C'est moi, dit-on, que tu cherchais.
A te rejoindre aussitôt je m'empresse;
Tes sentimens me sont connus?
Pour récompenser ta tendresse,
Je ne te quitte plus. (*bis.*)

PROSPER, avec embarras.

Monsieur, cela pourrait vous gêner.

FORLIS, gaîment.

Du tout; cela m'amuse au contraire beaucoup. Je te consacre toute la matinée.

PROSPER.

Je ne souffrirai pas....

FORLIS.

Si tu dis un mot, je ne te quitte pas de la journée.

PROSPER, à part.

Je me tais.

FORLIS.

Tu m'attendais sans doute pour herboriser?

PROSPER.

Oui, Monsieur, oui. (*A part.*) J'enrage!

FORLIS, gaîment.

J'en suis enchanté, mon ami; j'aime ton empressement.

PROSPER.

Ah! vous ne sauriez le concevoir!

FORLIS, ironiquement.

Rien n'est plus facile à concevoir! Et quand on est amoureux comme toi.... de la botanique!.... il est tout simple de chercher dès le matin, les endroits solitaires, les berceaux écartés; c'est là que l'on fait les rencontres les plus heureuses!

PROSPER.

On en fait quelquefois auxquelles on ne s'attendait pas.

FORLIS.

Air : *Vaudeville de Florian.*

Il en fut ainsi de tout tems
Dans bien des choses de la vie,
Par les plaisirs trop inconstans,
L'espérance est souvent trahie :
Où l'on attendait le bonheur,
Vient un revers qui vous chagrine,
Où l'on espérait une fleur,
On ne rencontre qu'une épine. (*bis.*)

PROSPER.

Vous avez bien raison !

FORLIS, à part.

Et c'est moi qui suis cette épine-là !

PROSPER, à part.

Tâchons de l'éloigner. (*Haut.*) Monsieur, si nous allions herboriser vers la pelouse anglaise !

FORLIS.

Non, mon ami, nous n'irons pas vers la pelouse anglaise : point d'étude ce matin.

(Air : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Que l'amour de la botanique
Ne prenne pas tous nos momens,
Aux arts, j'aime que l'on s'applique,
Mais cultivons nos sentimens :
A cette douce jouissance,
Du tems consacrons la moitié,
L'esprit se passe de science,
Bien mieux que le cœur d'amitié. (*bis.*)

PROSPER.

Oui, Monsieur. Mais voici bientôt l'heure de votre déjeuner.

FORLIS.

C'est vrai ; je ne pensais plus au déjeuner.

SCÈNE IX.

PROSPER, FORLIS, RUSTIQUE.

RUSTIQUE.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Monsieur, le voilà, je l'apporte,
Des fruits, de la crême et du lait.

PROSPER, à part.

Maraud, que le diable t'emporte !

FORLIS.

Mais c'est un déjeuner complet !

RUSTIQUE.

Oui, sous la verdure,
Ce joli repas,
Pour vous, je l'assure,
Sera plein d'appas.

EN CHŒUR.

Oui, sous la verdure, etc.

FORLIS, à Prosper.

Comment, c'est toi qui as fait venir tout cela ?

RUSTIQUE.

Oui, Monsieur, pour déjeuner avec la personne qu'il aime le plus dans le monde.

FORLIS, à Prosper.

Que je te remercie!

Air *précédent.*

Pour doubler le prix de la fête,
Rien de mieux que ce bosquet-ci;
Deux amans pour un tête-à-tête,
D'honneur n'auraient pas mieux choisi,
Et sous la verdure,
Ce joli repas,
Pour moi, je l'assure,
Sera plein d'appas.

EN CHŒUR.

Oui, sous la verdure, etc.

FORLIS, assis.

Viens donc t'asseoir auprès de moi. Rustique, aie soin de mon jeune ami!

RUSTIQUE.

Oh! je sers Monsieur de mon mieux.

PROSPER, à part, en s'asseyant.

Je tremble que Laure n'arrive!

FORLIS, déjeunant.

Allons, mon ami, fais honneur à son déjeuner.

Air : *Du petit Matelot.*

Dans cette corbeille embaumée,
Tu pourras sans peine à ton choix,
Prendre la pêche parfumée,
La pomme ou la fraise des bois. (*bis.*)

PROSPER, assis.

Hélas! par un sort trop contraire,
A mon rendez-vous, tour à tour,
J'aurai tous les fruits de la terre,
Excepté la pomme d'amour. (*bis.*)

RUSTIQUE, à part.

Ça se pourrait bien.

FORLIS.

Mais tu ne manges pas!

PROSPER, à part.

Allons! contre fortune bon cœur; et puisqu'il le faut absolument, dépêchons-nous.

FORLIS, vivement.

Ah! mon Dieu! comme tu y vas maintenant; tu dévores.

PROSPER.

Il vient de me prendre un appétit!...

RUSTIQUE.

C'est le grand air.

FORLIS.

Rustique, cours vite nous chercher un second déjeuner.

PROSPER, se levant.

Monsieur, j'ai fini. (*Bas à Rustique.*) Reste, coquin; tu me le paieras!

FORLIS, tranquillement.

Allons, mon ami, puisque tu en as assez du déjeuner... Rustique, tu peux emporter tout cela.

RUSTIQUE, bas à Prosper.

Je vais me mettre en sentinelle, et dès qu'il paraîtra quelque importun, trois coups dans la main, comme c'est convenu.

(Il va prendre le déjeuner et sort.)

PROSPER, à part.

Il me persiffle encore!

SCÈNE X.

PROSPER, FORLIS.

FORLIS, se levant.

Mon ami, je suis si touché de l'aimable surprise que tu viens de me faire, que je veux la payer par une confiance absolue sur un objet qui m'intéresse vivement : il s'agit de ma fille.

PROSPER, à part.

Où veut-il en venir !

FORLIS.

Peut-être as-tu remarqué qu'elle n'était pas encore descendue ?

PROSPER.

Il est vrai.

FORLIS.

Et cela doit te paraître d'autant plus singulier, qu'elle vient ordinairement chercher des fleurs avec toi ; il me semble même que tu ne hais pas de chercher avec elle.

PROSPER.

Ah ! Monsieur, je trouve alors bien plus facilement !

FORLIS.

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Comme toi, dans le fond de l'ame,
Penseront tous les amateurs,
C'est toujours auprès d'une femme,
Qu'il faut venir chercher des fleurs.

PROSPER.

Oui, les fleurs, sur les pas des grâces,
Naissent dans toutes les saisons.

FORLIS.

C'est pour cela que sur leurs traces. } *bis.*
Nous voyons tant de papillons. }

Mais revenons à ma fille. Depuis quelques jours je la trouve distraite, rêveuse, et s'il faut te l'avouer, je commence à lui soupçonner quelque inclination secrète. J'ai même déjà remarqué...

PROSPER.

Quoi, Monsieur, vous auriez aperçu...

FORLIS.

Oui, mon ami, les pères ont l'air d'être dupes quelquefois, mais les amans ont beau faire !...

Air : *De Fielding.*

Le voile de l'indifférence
Ne cache l'amour qu'à moitié ;

L'on voit en mainte circonstance
Tomber celui de l'amitié ;
Celui de la sagesse austère
Se dérange, échappe, et souvent
Le voile même du mystère,
Aux yeux du sage est transparent. (*bis.*)

PROSPER, à part.

Je suis perdu !

FORLIS.

Figure-toi que j'ai déjà surpris des regards, des demi-mots.

PROSPER.

Des demi-mots ?

FORLIS.

Même des mots tout entiers !... J'ai vu serrer la main ! marcher sur le pied !

PROSPER, à part.

Grand Dieu !

FORLIS.

C'est là le plaisant ; hier au soir, au milieu de la compagnie que nous avions, pendant plus d'un gros quart d'heure, il a marché sur le mien, croyant que c'était celui.... C'est qu'il appuyait !... j'en ai ri, je n'en pouvais plus.

PROSPER, à part.

Il sait tout.

FORLIS, sérieusement.

C'est dans cette occasion que j'ai besoin des conseils de ton amitié. Descends dans ton cœur, et dis-moi comment je dois me conduire avec ce jeune imprudent.

PROSPER.

Ah! Monsieur!...

FORLIS.

Tu vas, je le vois, pencher pour la sévérité; mais, non; je ne veux ni l'humilier, ni le blesser, j'irai le trouver à son rendez-vous. Là, je me moquerai peut-être bien un peu de lui; mais reprenant ensuite ce ton de bonté que tu me connais... je lui dirai en lui serrant la main...

(Il lui prend la main vivement.)

Air: *De M. Doche.*

Chez moi, j'ai su vous accueillir,
Je vous reçus au sein de ma famille,
Et sans avoir l'espoir de l'obtenir,
Vous venez séduire ma fille.
Lorsque l'amour est contraire à l'honneur,
Si l'on ne peut, malgré soi-même,
Taire cet amour à son cœur,
Il faut au moins le taire à ce qu'on aime. (*bis.*)

PROSPER.

Ah! Monsieur, soyez sûr qu'il sera touché!..

FORLIS.

Je le crois! mais c'est à ma fille surtout qu'il est important de faire sentir toute l'inconséquence de sa conduite. Je sais qu'elle a confiance en toi, je vais te l'envoyer!... Dis-lui, comme si l'observation venait simplement de ta part, que tu crains que l'on ne se soit aperçu de son amour; dis-lui combien il est mal de tromper un père qui nous aime aussi tendrement... Tu lui diras tout cela, n'est-ce pas?... Quant au jeune homme, tu n'as sûrement aucun doute à son égard.... C'est celui auquel ma fille a donné le bras hier soir à la promenade.

PROSPER, à part.

Qu'entends-je! elle a quitté mon bras pour prendre celui de M. de Valcour. (*Haut.*) Oserais-je, Monsieur, vous demander le nom du jeune homme?

FORLIS, sévèrement.

Quoi! tu n'as pas senti à qui ce reproche s'adressait?

PROSPER.

Dites-moi seulement s'il est riche.

FORLIS.

S'il est riche?... Oui, mon ami, il est très-riche.

PROSPER, à part.

Il est riche, et moi je suis sans biens !

FORLIS, à part.

Voilà qui semble le dérouter un peu; mais il est ému; courons délivrer ma prisonnière. Ah ! je crois pouvoir maintenant permettre, sans danger, le rendez-vous.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

PROSPER.

Que viens-je d'entendre ! Ce jeune homme a de nombreuses obligations à M. de Forlis ; mêmes rapports entre nous : mais de plus il est riche, et je n'ai rien! Ce n'est donc pas moi dont M. de Forlis voulait parler; ce ne peut être que ce Valcour; je l'ai vu causer plusieurs fois avec Laure ; et Rustique les secondait ! Qu'il reparaisse à présent à mes yeux !

SCÈNE XII.

PROSPER, RUSTIQUE.

RUSTIQUE, arrivant gaîment.

Eh bien! Monsieur, personne ne vous a dérangé; j'espère que vous êtes content de moi?

PROSPER.

Ah! c'est donc ainsi que tu m'as servi!

RUSTIQUE.

Est-ce que Monsieur n'a pas trouvé bon le déjeuner?

PROSPER.

Traître! est-ce M. de Forlis que je t'avais chargé de m'envoyer!

RUSTIQUE.

Comment donc, Monsieur, ne m'avez-vous pas dit que vous attendiez la personne que vous aimiez le mieux dans le monde? M. de Forlis est la personne à qui vous devez le plus, et j'ai pensé...

PROSPER.

Dis plutôt que tu voulais servir Laure: tu

sais qu'elle aime un jeune homme, un jeune homme riche.

RUSTIQUE.

Oui, Monsieur, très-riche! Oh! Mademoiselle choisit bien!

PROSPER, à part.

M'en voilà donc sûr!

RUSTIQUE.

Un jeune homme avec cela d'une amabilité!...

PROSPER.

Fais-moi son éloge encore!

RUSTIQUE.

Mais ce n'est pas dire du mal de Monsieur.

PROSPER.

Sans doute, il voulait te faire protéger un rendez-vous, il t'aura proposé....

RUSTIQUE.

Tout ce qu'il possédait, je l'avoue!

PROSPER.

Indique-moi vite le lieu de ce rendez-vous!... C'est peut être dans quelque endroit du parc?

RUSTIQUE, riant.

Vous y êtes, Monsieur, vous y êtes!

235409B

PROSPER.

Eh bien! j'irai le trouver, ce Valcour, nous nous verrons de près!

RUSTIQUE.

Comment! ce Valcour!

PROSPER, le prenant au collet.

Par où doit-il venir? Parle, ou je te.....

RUSTIQUE.

Doucement donc, Monsieur, doucement.

SCÈNE XIII.

LAURE, PROSPER, RUSTIQUE.

LAURE, accourant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! Monsieur Prosper, que faites-vous donc?

RUSTIQUE.

Il m'étranglait; rien que cela.

PROSPER.

Sors.

RUSTIQUE, à part.

Allons trouver M. de Forlis, et sachons ce qu'il veut dire avec son Valcour.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LAURE, PROSPER.

PROSPER, à part.

Oh ! comme je vais la traiter.

LAURE.

Mon ami, que vous a donc fait ce pauvre garçon ?

PROSPER.

Ce qu'il m'a fait ? (*A part.*) Comme elle est jolie, ce matin ! Ne la regardons pas.

LAURE, surprise.

Vous avez l'air bien agité.

PROSPER, à part.

Éclatons... Non, cherchons d'abord ce que je vais lui dire. (*Haut.*) Vous êtes venue de bonne heure aujourd'hui, Mademoiselle !

LAURE.

Ah ! mon ami, ce n'est pas ma faute.

Air d'*Owinska.*

Sous la clef j'étais retenue,
Mon père m'ouvre, et promptement,

Vers vous, Prosper, je suis venue,
Sans m'arrêter un seul moment.
Courant toujours à perdre haleine
Rien n'aurait pu me retarder,
Et même auprès de la fontaine,
J'ai passé sans m'y regarder. (*bis.*)

PROSPER.

Vous auriez vu l'image d'une charmante personne.

LAURE.

Mon ami, pas de complimens.

PROSPER.

Ah! vous prenez cela pour un compliment?

LAURE.

Vous savez bien que je ne les aime pas.

PROSPER.

C'est sur votre légèreté que l'on pourrait vous en faire.

LAURE.

Ah! vous avez bien raison.

Air *du Tableau en litige.*

Ma tendresse est une folie,
Mais ne vous en prenez qu'à vous.
Je suis peut-être une étourdie,
Hélas! le serais-je sans vous!

Mais inconstante — on ne peut guère
M'accuser de l'être avec vous.
Et jamais je ne suis légère
Que lorsque j'accours près de vous. (*bis.*)

PROSPER, à part.

Quelle fausseté !

LAURE.

Oui, mon ami, je vous aime ; mais il faut de la prudence; et même si vous m'en croyez, nous renoncerons tout-à-fait à nos petits rendez-vous du matin.

PROSPER.

Voilà donc, Mademoiselle, où vous vouliez en venir ! Dites plutôt que c'est moi que vous ne voulez plus voir !... Mais je sais à quoi m'en tenir.... Tout le monde s'est aperçu, c'est-à-dire monsieur votre père s'est aperçu....

LAURE.

Comment ? de quoi ?

PROSPER.

De vos nouveaux amours !... Oui, perfide! on a tout vu !

LAURE, riant.

Mon ami !... comment vous portez-vous ce matin ?

PROSPER.

Ce n'est pas pour moi que je parle; mais tromper un aussi bon père!

LAURE.

Comment! comment! mes nouveaux amours! tromper mon père!.. Ah! çà, Monsieur, qu'est-ce que tout cela signifie?

PROSPER.

Eh quoi! ne vous ai-je pas vu hier quitter mon bras pour celui de M. Valcour, accepter son bouquet!

LAURE, riant.

Quoi! c'est là?... (*A part.*) Dans le fait, il a raison, c'est vrai, j'ai fait la coquette un peu, j'ai tort... Mettons-nous bien cela dans l'esprit; c'est difficile, n'importe: cela m'arrive quelquefois et je puis bien en convenir une, en ayant toujours l'air de me moquer de lui..... parce qu'on m'a dit qu'il ne faut jamais être trop bonne avec les hommes.

PROSPER, à part.

Elle est interdite, et ne sait que répondre.

LAURE, s'approchant les yeux baissés.

Air: *Dans le couvent de Saint-Remy.*

Faut-il, Monsieur, auprès de vous,
Oubliant qu'on est femme,

Venir tomber à deux genoux,
Le repentir dans l'ame?
Oui, presque à vos pieds sans efforts,
Je viens, convenant de mes torts,
Vous demander, repentante et confuse,

(En riant.)

Si vous voulez, Monsieur (*bis.*) m'en demander excuse.

PROSPER, à part.

Et se moquer encore!... Éloignons-nous.

(Il s'arrête dans le fond et cueille des fleurs.)

LAURE, à part.

Je crois que je l'ai fâché encore un peu plus; mais une femme ne doit jamais revenir la première, je reviendrai la seconde, c'est tout ce que je puis.

PROSPER chante.

Jeunes amans! cueillez des fleurs,
Pour le sein de votre bergère...

LAURE, à part.

Bon! il se rapproche déjà.

PROSPER, formant un bouquet.

L'amour par de tendres faveurs,
Vous en paiera le doux salaire.

LAURE, à part.

C'est moi qui paierai le bouquet.

PROSPER.

Charmantes fleurs, vous brillerez sur le sein de celle que j'adore.

LAURE, à part.

Il est jaloux, mais il m'aime. (*Haut.*) Allons, Monsieur, donnez, donnez-moi ce bouquet; je n'ai pas de rancune, et je veux bien l'accepter.

PROSPER.

Mademoiselle, il ne vous est pas destiné.

LAURE.

Et vous dites qu'il est pour celle que vous adorez?

PROSPER, vivement.

Oui, Mademoiselle, il est pour une femme constante dans ses affections; aimez ce M. de Valcour, il est riche, il vous conviendra mieux que moi! (*A part.*) Allons-nous-en, elle verra que je sais prendre aussi mon parti.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

LAURE.

Il part tout de bon; il court! Allons, le voilà qui s'en va comme il venait... Oh! ciel! me reprocher d'avoir donné le bras à M. de Valcour! Ne l'a-t-il pas donné pendant une heure à sa petite demoiselle Dorville!... Si je voulais soupçonner à mon tour!... Oh! combien j'aurais tort d'aimer un aussi mauvais caractère!... Il voudra maintenant se raccommoder, mais il ne sera plus tems... Je trouverai peut-être un autre amant, même plusieurs... Oui, j'en trouverai qui m'aimeront, que j'aimerai... C'est-à-dire je ne les aimerai pas... mais je ferai semblant. Je leur donnerai devant lui... Qu'est-ce que je leur donnerai?... Cent marques de préférence! et pour commencer je vais m'en aller... (*Elle s'en va, et dit en revenant:*) Certainement je vais m'en aller... Voilà donc cet amour qui devait faire notre félicité!

Air: *De M. Doche.*

Il ne s'offre à nous qu'en tremblant,
Il nous sourit, il nous caresse;
Mais, hélas! en nous caressant,
Le perfide bientôt nous blesse:

A nos yeux long-tems éblouis,
C'est un enfant qui, d'abord plein de charmes,
Commence ses jeux dans les ris,
Et les finit au sein des larmes. (*bis.*)

SCÈNE XVI.

FORLIS, LAURE.

FORLIS, à part.

Voyons quel effet aura produit l'entretien.

LAURE, à part.

Ciel ! mon père !

FORLIS.

Air : *Vaudeville du maréchal d'Anvers.*

Grand Dieu ! qu'as-tu donc mon enfant ?
Tes yeux annoncent la colère.

LAURE.

Je suis très-calme cependant.

FORLIS.

Conte-moi tes chagrins, ma chère.

LAURE, à part.

Ah ! dans quel trouble affreux je suis !
Ce trouble en ce moment m'éclaire ;

J'ai donc bien tort, car je ne puis
Dire mes chagrins à mon père. (*bis.*)

FORLIS.

Tu ne veux donc pas me confier...

LAURE.

Mais, mon père, je suis gaie, je suis très-gaie !

FORLIS.

Je m'en aperçois !

LAURE.

Cependant, telle que vous me voyez, je suis furieuse !

FORLIS.

Eh ! pourquoi cela ?

LAURE.

Je ne sais ce que M. Prosper a voulu me dire, mais il a prétendu que vous vous étiez aperçu que j'aimais M. de Valcour, et que je l'aime parce qu'il est riche.

FORLIS, à part.

Riche !... Ah ! le fait est clair ! je vois que Prosper aura pris le change.

LAURE, s'approchant.

C'est bien plutôt M. Prosper lui-même que l'on pourrait soupçonner de faire la cour à cette demoiselle Dorville.

FORLIS, à part.

Des soupçons, bravo! (*Haut.*) Sans doute, ma chère, et je vois fort bien que Prosper s'est mépris sur la leçon indirecte que je voulais lui donner à ce sujet.

LAURE, vivement.

O ciel! c'est donc vrai?

FORLIS.

Quoi! tu ne l'as pas vu lui parler tout bas...

LAURE.

Aurait-il dit qu'il l'aimait?

FORLIS.

Je ne puis te l'assurer; cependant...

LAURE, vivement.

Il l'a dit, c'est clair. (*A part.*) Je ne l'ai pas entendu, mais j'ai bien vu qu'il disait cela. Voilà pourquoi ce matin il m'a cherché querelle, afin d'avoir un prétexte pour s'éloigner de moi.

FORLIS, à part.

Bon! elle prend feu!

LAURE, à part.

Cette petite demoiselle Dorville, oh! que je la déteste! (*Haut.*) Et qu'a-t-elle répondu?

FORLIS.

Mais je présume qu'elle aura dit...

LAURE.

Qu'elle l'aimait aussi !... (*A part.*) Dès la première fois, c'est affreux ! La coquette ! (*Haut.*) Et sans doute M. Prosper lui aura juré...

FORLIS.

Mais probablement...

LAURE.

Constance éternelle, je le vois. (*A part.*) Ce qu'il m'a juré cent fois. (*Haut.*) Je lui conseille de compter sur la fidélité de M. Prosper.

FORLIS.

Aurais-tu quelque raison pour en douter ?

LAURE.

Non, mon père; mais on connaît la constance de tous ces messieurs : ils en ont même souvent pour deux ou trois femmes à la fois !

FORLIS.

Cela vaut mieux que de n'en avoir pas pour une seule, et celui qui est léger avec une femme est souvent fidèle avec une autre.

LAURE.

C'est bien agréable !... Tous les hommes sont des monstres !

FORLIS.

Et tu me dis cela, à moi qui suis ton père?

LAURE.

Je ne parle pas pour vous; quand les femmes disent les hommes...

FORLIS.

Elles veulent dire les amans, n'est-ce pas?

Air : *Un homme pour faire un tableau.* (Des Hussards de la guerre.)

N'en dis pas trop de mal pourtant,
Car on sait, au siècle où nous sommes,
D'où vient ce grand ressentiment
D'une femme contre les hommes;
Le fait, ma chère, est très-commun,
Et quelques torts que soient les nôtres,
C'est pour avoir trop aimé l'un,
Que vous détestez tous les autres. (*bis.*)

LAURE.

Cependant, mon père, je n'ai jamais aimé personne.

FORLIS.

Tu me l'aurais dit. Mais laissons là cet amour de Prosper, et quoique tu n'aimes personne...

LAURE.

Excepté vous, mon père.

FORLIS.

Je n'en dois pas moins pourvoir à ton établissement.

LAURE.

Oh! mon Dieu! mon père, quand vous voudrez. Dès aujourd'hui, tant mieux! (*A part.*) J'en mourrai, mais il verra du moins que je ne le regrette pas! (*Haut.*) Je voudrais, mon père, que ce fût dès aujourd'hui.

FORLIS.

Mais tu disais que tu détestais tous les hommes!

LAURE.

C'est justement pour cela!... Donnez-moi donc celui que vous voudrez, et je l'épouse à l'instant.

FORLIS.

Et tu ne te dédiras pas?

LAURE.

Non, mon père, jamais! (*A part.*) J'étouffe de colère, de désespoir! Oh! si je pouvais le rencontrer!

FORLIS, à part.

Bon! Rustique nous amène Prosper fort à propos, feignons de nous éloigner un peu.

(Il se cache dans la charmille.)

FORLIS.

Mais pourquoi cet air troublé ?

PROSPER.

Monsieur, depuis que je vous ai quitté, j'ai fait mille réflexions. Jusqu'ici je dois tout à vos bienfaits, mais je serais coupable d'en abuser... Souffrez que je prenne congé de vous, que je m'éloigne.

FORLIS.

Comment !

PROSPER.

Air : *de M. Doche.*

Mon père, hélas ! est loin de moi,
En moi seul peut-être il espère,
Et sans plus tarder je lui doi
Porter un appui salutaire ;
Je pars à l'instant, il le faut,
Le devoir me guide, m'éclaire,
Et je sens là qu'un fils ne peut trop tôt
Voler au secours de son père. } (*bis.*)

FORLIS, à part.

Serait-ce le repentir ?... Non, c'est le dépit. (*Haut.*) Parbleu ! mon ami, j'y consens ; le motif est trop respectable. Va tout disposer, va tout disposer.

PROSPER.

Oui, Monsieur, oui, je partirai. (*A part.*) Ah! du moins je ne serai pas le témoin du bonheur d'un rival odieux.

(Il sort.)

FORLIS, à part.

Il ne pouvait me servir plus à mon gré.

SCÈNE XX.

DORVAL, FORLIS, RUSTIQUE.

RUSTIQUE.

Voici M. Dorval.

DORVAL, accourant.

Ah! çà, mon ami, tu te moques de moi. Comment, on me fait faire à Marseille une quarantaine de tous les diables, et tu me laisses encore une heure au bout du jardin; je m'étais endormi, la faim m'a réveillé. Qu'as-tu fait pendant ce tems là?

FORLIS, froidement.

J'ai fait d'abord le plus joli déjeuner.

DORVAL.

Et moi, tu me laisses mourir de faim!

FORLIS.

Prends donc un peu de patience.

DORVAL.

Oui, patience! avec un cœur paternel et un appétit dévorant! Je n'y tiens plus, je veux voir mon fils.

FORLIS.

Il n'est pas encore tems. L'affaire a tourné bien différemment que nous ne l'avions pensé.

DORVAL.

Sont-ils corrigés?

FORLIS, riant.

Du tout. Mais ils sont brouillés tout-à-fait; ma fille est furieuse, et voudrait, je le gage, arracher les yeux à Prosper.

DORVAL, vivement.

Ne badinons pas, je t'en prie; les femmes y vont quelquefois tout de bon. Je vais le défendre.

FORLIS.

Rassure-toi, Prosper a pris le change sur la leçon que je lui donnais; mais je les ai si bien persuadés de leur infidélité mutuelle, que l'une vient d'accepter le premier mari que je lui proposerai, et l'autre veut à l'instant t'aller rejoindre aux grandes Indes.

DORVAL, vivement.

Eh bien ! tu le laisses partir ! je cours après lui.

FORLIS.

Ne crains donc rien. C'est maintenant que nous pourrons les punir comme ils le méritent.

DORVAL.

Et comment les puniras-tu ?

FORLIS.

Je vais les raccommoder.

DORVAL.

Drôle de façon !

FORLIS.

Eh ! sans doute : une fois raccommodés, je les prends au mot, ils ne pourront plus s'en dédire. Hein ! qu'en penses-tu ?

DORVAL.

C'est fort bien !

FORLIS.

Mais tu ne peux les voir qu'après le raccommodement.

DORVAL.

Arrange-toi, je ne retourne plus dans ton pavillon.

FORLIS.

Je te conduirai dans une salle de la maison.

DORVAL.

Eh bien! soit, dans la salle à manger.

FORLIS.

Je t'installe entre deux pâtés superbes et deux bouteilles de Bourgogne.

DORVAL.

Mets en quatre, je patienterai.

FORLIS.

Allons, viens. Toi, Rustique, tu me serviras à rapprocher nos jeunes gens.

RUSTIQUE.

Volontiers, Monsieur.

DORVAL.

Ah! çà, mon cher, pas trop de sévérité pourtant.

FORLIS.

Eh! n'ai-je pas un cœur de père, tout comme toi.

Air : *De la Chasse.*

Corrigeons-les de leur imprudence,
Mais si leur cœur revient à la raison,
En revenant vite à l'indulgence,
Par le bonheur terminons la leçon.

DORVAL.

En badinant feignons d'être sévères;
Souvenons-nous que nous fûmes amans.

FORLIS.

Oui, mais songeons que le bonheur des pères
Naît des vertus qu'on donne à ses enfans.

ENSEMBLE.

Corrigeons-les de leur imprudence, etc.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

RUSTIQUE.

Nous allons donc les raccommoder ; ma foi, tant mieux.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Monsieur avait fort bien jugé
Ce que dans ce moment je pense ;
Moi, je me trouve assez vengé,
Faut leur rendre un peu d'espérance.
Puis, j'en conviens en bon garçon,
Il vaut mieux, quoi qu'on puisse dire,
Raccommoder le gens tout d'bon,
Que les brouiller même pour rire. (*bis.*)

SCÈNE II.

FORLIS, RUSTIQUE.

FORLIS.

Eh bien ! Rustique, nos jeunes gens ?

RUSTIQUE.

J'ai fait votre commission auprès de M. Prosper, il va venir. Quant à Mademoiselle, comme elle a cru que je venais pour lui parler de sa part, elle m'a tourné le dos.

FORLIS.

Mais il fallait lui dire...

RUSTIQUE.

Oh bien ! oui !... Est-ce qu'une femme en colère entend quelque chose ?... Elle ne veut plus qu'on lui parle de son amoureux.

FORLIS.

Cela ne m'étonnerait pas. N'importe. Voici déjà Prosper ; retire-toi, et veille à ce que Dorval ne s'impatiente pas.

RUSTIQUE.

Soyez tranquille, il déjeune toujours !

(Il sort.)

SCÈNE III.

PROSPER, FORLIS.

PROSPER, apportant un bouquet, un herbier et des crayons.

Monsieur, je me rends à vos ordres. Voici le bouquet que j'avais cueilli ce matin, votre herbier et vos crayons.

FORLIS.

Mon ami, je te remercie. J'ai approuvé ton départ; ta résolution fait honneur à ton cœur; mais je veux avant de partir que tu me donnes encore une marque d'amitié.

PROSPER.

Parlez, Monsieur.

FORLIS.

Il manque à mon nouvel herbier quelques-unes de ces fleurs; fais-moi le plaisir de les dessiner ici même. Je te rejoins à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

PROSPER.

Non, je n'avais pas d'autre parti à prendre; je m'éloignerai de ces lieux que son infidélité me rend insupportables. Mais avant de partir, je veux l'accabler de reproches sanglans, me venger!... Ah!... me venger!... Eh! pourquoi?

Air : *De l'Entrevue.*

Une aussi triste jouissance
Ne saurait rendre le bonheur;
Jamais la plus noire vengeance
Ne peut nous ramener un cœur,
Par des épigrammes cruelles
Loin de nous faire redouter,
Ne nous vengeons des infidèles
Qu'en nous en faisant regretter. } (*bis.*)

SCÈNE V.

LAURE, FORLIS, PROSPER.

FORLIS, amenant Laure.

Allons, Mademoiselle; venez donc!

LAURE.

Mais, mon père, que voulez-vous?

PROSPER, à part.

Dieu ! c'est elle.

FORLIS, à Prosper.

Eh bien ! mon ami, ton dessin ?

PROSPER.

Monsieur, j'allais le commencer.

FORLIS.

Ah ! tu ne sais peut-être pas comment faire tenir ce bouquet d'une façon commode ?

PROSPER.

En effet, je ne vois....

FORLIS.

Attends un moment. *(A Laure.)* Prenez, je vous prie, cette chaise, Mademoiselle.

LAURE.

La voilà.

FORLIS.

Assieds-toi.

LAURE.

Me voilà assise, mon père.

FORLIS.

C'est bon, reste là.

LAURE, à part.

Où en veut-il venir ?

FORLIS, allant à Prosper.

Donne-moi ton bouquet.

PROSPER.

Le voici, Monsieur; mais que prétendez-vous?

FORLIS.

Ne t'inquiète pas. *(Allant à Laure.)* Prends ce bouquet.

LAURE.

Mais pourquoi?

FORLIS.

On prend un bouquet pour le mettre à son côté.

LAURE.

Mais, mon père...

FORLIS.

Allons, attache-le.

LAURE, à part.

Peut-être il le destinait à sa demoiselle Dorville... Oh! comme il doit enrager de le voir là!

FORLIS, retournant à Prosper.

Approche à ton tour cette chaise.

PROSPER.

Monsieur, la voici.

FORLIS.

Assieds-toi... C'est cela... Prends maintenant ton herbier, tes crayons, et dessine; voilà ton bouquet.

PROSPER, surpris.

Comment, Monsieur.

FORLIS.

Eh bien! n'es-tu pas content?

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Ces fleurs sont là parfaitement,
L'on pourrait, par un doux prestige,
Croire, à leur doux balancement,
Qu'elles sont encor sur leur tige.
Pour moi tu dois être en secret
Reconnaissant à double titre;
Peut-on mieux placer un bouquet,
Peut-on mieux choisir le pupître! } (*bis.*)

LAURE.

Quoi! mon père, il faut que je reste là?

FORLIS.

Oui, ma chère amie. (*A Prosper.*) Vois donc comme elle a l'air doux et tranquille.

LAURE, à part.

Oui, tranquille.

FORLIS, bas à Prosper.

Ah! çà, tu lui feras tes adieux. Je vais tout disposer pour ton départ. (*Haut.*) Dessine, mon ami, dessine. (*A Laure.*) Et toi, ne bouge pas.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LAURE, PROSPER.

LAURE, à part.

Ah! s'il ne fallait pas rester là!

PROSPER, à part.

On dirait que c'est pour augmenter encore mes regrets que M. Forlis me force à la voir, à l'admirer de plus près.

LAURE, à part.

Qu'il me parle, et nous verrons.

PROSPER, à part.

La quitter pour jamais!... Mais il me vient une idée... triste et dernière consolation!

(Il tire de sa poche un souvenir et le place sur l'herbier.)

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Esquissons dans ce souvenir
Un portrait qui sera fidèle,

Le seul bien que dans l'avenir
Je puisse, hélas! conserver d'elle!
En retraçant autant d'attraits,
Que ne peut-on, près d'une femme,
Changer l'art de fixer ses traits
Pour celui de fixer son ame? (*bis.*)

LAURE, le regardant.

Ah! çà, Monsieur, avez-vous bientôt fini? car je commence à m'ennuyer d'être là... Je suis pressée.

PROSPER.

Veuillez, je vous prie, tourner la tête de mon côté.

LAURE.

Vous n'avez pas besoin de mon visage pour dessiner ces fleurs.

(Elle tourne la tête.)

PROSPER.

Ah! Mademoiselle, ce n'est pas...

LAURE, le regardant.

Qu'est-ce que ce n'est pas?

PROSPER.

Daignez seulement rester ainsi.

LAURE.

Mon père ne m'a point ordonné de vous regarder.

(Elle tourne la tête de l'autre côté.)

PROSPER, à part.

Allons, la voilà qui se tourne tout-à-fait. Il y faudra renoncer.

LAURE, à part.

Je n'y tiens plus; éloignons-nous.

(Elle emporte sa chaise au bout du bosquet.)

PROSPER, à part.

Elle n'aura pas le dernier, certainement! Éloignons-nous aussi.

(Il s'éloigne de l'autre côté.)

SCÈNE VII.

LAURE, RUSTIQUE, PROSPER.

RUSTIQUE, à part.

Voyons s'ils sont d'accord. (*Haut.*) Eh bien, Monsieur et Mademoiselle, on dit que vous faites ici à vous deux un charmant tableau.

LAURE.

Oh ! oui, charmant !

PROSPER.

Tu vois !

RUSTIQUE.

Comme vous v'là loin !

Air : *Lise épouse.* (De Fanchon.)

J'aim' l'amant près de sa belle,
Jeun' peintre auprès de son modèle ;
C'est toujours en s'approchant
Qu'on fait un tableau touchant.
Les beaux arts et la nature
N'font rien d'bien d'si loin que ça ;
L'amour ainsi qu'la peinture
N'connaissent pas ces distanc's-là. (*bis.*)

LAURE, à part.

Il a raison !... Mais plus d'amour, ainsi je ne ne bouge pas.

RUSTIQUE, très-haut.

Du reste, Monsieur, je venons vous dire de la part de M. Forlis, qu'il vous engage à vous dépêcher, parce que tout sera bientôt prêt pour votre départ.

LAURE, vivement.

Comment, son départ ?

RUSTIQUE.

Oui, Mademoiselle, M. Prosper va partir en poste, pour aller ventre à terre, par terre et par mer, rejoindre son père aux grandes Indes. Un voyage superbe, trois mille lieues! C'est pour aujourd'hui; ça presse. On fait les paquets, le sac de nuit.

LAURE.

Qu'entends-je?

RUSTIQUE, à part.

Elle a frissonné! c'est un raccommodement fait. Courons chercher ces Messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LAURE, PROSPER.

Air *de M. Doche.*

LAURE.

Quoi! vous partez?

PROSPER.

Malgré mes vœux;
Mais il faut au plus vite
Fuir le lieu qui nous vit heureux,
Quand le bonheur nous quitte.

LAURE.

Apprenez-moi par quel hasard?

PROSPER.

Seul, j'ai demandé ce départ.

LAURE, à part.

Qu'entends-je, hélas!
Il n'est donc pas
Épris d'une autre belle;
Car s'il l'aimait,
Il ne pourrait
Jamais s'éloigner d'elle.

PROSPER, à part, se rapprochant un peu.

Je la crois moins fâchée.

LAURE.

Quoi! vous partez?

PROSPER.

Malgré mes vœux;

ENSEMBLE.

Mais le sage, au plus vite,
Fuit le lieu qui le vit heureux,
Quand le bonheur le quitte.

LAURE.

Hélas! il part malgré mes vœux,
Et le bonheur me quitte.

PROSPER.

Oserai-je au moins, pour la dernière fois, vous conjurer de tourner votre visage un peu de mon côté.

LAURE, avec douceur.

Oh! mon Dieu, M. Prosper, si cela peut vous faire plaisir... Attendez, je suis bien loin.

(Elle se rapproche.)

DUO : *Daignez lever un peu vers moi.* (De Picaros et Diégo.)

PROSPER, commençant à dessiner.

Daignez lever un peu vers moi
Les yeux, je vous en prie.

LAURE, à part.

C'est moi qu'il regarde, je croi,
Non le bouquet.

PROSPER.

Je vous supplie
De me regarder en amie.

LAURE.

Toujours je regarde en amie.

PROSPER.

Regardez donc plus tendrement.

LAURE.

Mais je n'ai pas l'air bien méchant,
Vous le voyez.

PROSPER.

Plus tendrement.

LAURE.

Comme cela?

PROSPER.

Plus tendrement.

LAURE.

N'est-ce pas bien?

PROSPER.

Encor plus tendrement.

LAURE.

C'est mieux peut-être, peut-être ainsi?

PROSPER.

C'est bien ainsi.
Oh! oui,
C'est bien ainsi.

(A part, en dessinant)

Que mon crayon fidèle
Toujours ainsi me la rappelle.

LAURE, à part.

Mais vraiment pour un infidèle
La façon d'agir est nouvelle.

PROSPER, à part.

Comme autrefois, en cet instant,
Je crois revoir son regard doux et tendre.

LAURE, à part.

A mon cœur, en ce doux moment,
Comme autrefois sa voix se fait entendre.

ENSEMBLE.

PROSPER, à part, achevant de dessiner.

Profitons de ce doux moment!

LAURE, à part.

Pour mon cœur, ah! quel doux moment!

PROSPER.

Ne vous impatientez pas, je vous prie, Mademoiselle.

LAURE.

Oh! Monsieur, ne vous pressez pas, j'ai le tems.

PROSPER, à part.

Air : *On culbute par compagnie.* (De l'Opéra-Comique.)

J'espère que dans ce portrait
J'ai bien saisi la ressemblance.

LAURE, à part, se levant.

Que de tems pour peindre un bouquet!
Voyons si son ouvrage avance.
(Haut.)
Dieu! sous vos crayons trop flatteurs,
Quelle image avez-vous tracée?
C'est moi, je crois... et non des fleurs.

PROSPER, se levant.

J'ai peint là ma seule pensée! (*bis.*)

LAURE.

Se peut-il, Prosper? je suis encore aimée!

PROSPER.

Pouvez-vous ne pas l'être toujours ?

LAURE.

Oh ! mon Dieu ! si j'avais su cela, je n'aurais pas tant tourné la tête.

PROSPER.

Vous n'aimez donc pas ce Valcour ?

LAURE.

Moi, Prosper ? Quelle erreur ! Pardonnez mon humeur, ma colère.

PROSPER.

Votre colère !

Air précédent.

Ah ! loin que je m'en plaigne, hélas !
Cette colère était charmante ;
On sait qu'elle n'existe pas
Au fond d'une ame indifférente ;
Dans un cœur franc et sans détour
Loin d'offenser elle doit plaire ;
Elle prouve beaucoup d'amour.

LAURE.

Ah ! comme j'étais en colère ! (*bis.*)

PROSPER, à genoux.

Ah ! Laure, quel aveu !

SCÈNE IX.

LAURE, FORLIS, DORVAL, PROSPER.

FORLIS.

Eh bien ! mon ami...

LAURE, à part.

Ciel ! mon père !

FORLIS.

Quelles fleurs ramasses-tu donc là ?

(Laure laisse tomber son bouquet, Prosper le ramasse.)

PROSPER.

Monsieur, je ramassais ce bouquet.

(Il le donne à Forlis.)

FORLIS, à Laure en la fixant.

Comment ! tu laisses tomber ton bouquet ? (*Il le rend à Laure qui le rattache.*) Je viens vous annoncer la visite d'un de mes amis, très-grand amateur de botanique, que vous ne connaissez ni l'un ni l'autre ; je vous prie de le traiter avec égard, et de le bien recevoir. Viens, mon ami, viens !

(Dorval, en entrant, s'avance vivement vers son fils. Forlis le retient par le bras, et le ramène vers sa fille.)

DORVAL.

Ah! voilà donc ta charmante fille, et le jeune élève dont tu m'as parlé?

FORLIS.

Oui, mon ami.

DORVAL.

Je suis enchanté de faire connaissance avec lui. Jeune homme, vous aimez donc beaucoup la botanique?

PROSPER.

Oui, Monsieur.

DORVAL.

C'est à merveille! Je suis l'ami de tous ceux qui aiment la botanique. (*A part.*) Je n'y tiens plus, il faut que je l'embrasse. (*Haut.*) Puisque nous avons les mêmes goûts, embrassons-nous, je vous en prie.

PROSPER.

Volontiers, Monsieur.

(Ils s'embrassent.)

DORVAL.

Encore une fois! ton jeune élève est charmant!... (*A part.*) Il est charmant, il me rappelle sa mère. (*A Prosper.*) Touchez là, mon ami; nous herboriserons, nous herboriserons.

PROSPER, riant.

Eh bien! Monsieur, nous herboriserons.

DORVAL, à part.

N'oublions pourtant pas que je suis fâché.

LAURE.

Quel enthousiasme pour la botanique!

DORVAL.

Science charmante, Mademoiselle, parce que... (*Bas à Forlis.*) Souffle-moi, je t'en prie, car je n'y connais rien!

FORLIS.

Sans doute, science charmante! En nous rapprochant de la nature, elle nous apprend à devenir meilleurs avec les hommes.

DORVAL.

C'est ce que j'allais dire, meilleurs avec les hommes.

PROSPER, fixant Laure.

Et plus sensibles auprès des femmes.

DORVAL.

C'est encore vrai! plus sensibles auprès des femmes.

FORLIS, bas à Dorval.

Sens-tu déjà l'application?

DORVAL, bas à Forlis.

Me prends-tu pour une bête ?... Mon ami, je n'aurai pas la force de le gronder; je l'embrasserai tant que tu voudras, voilà tout.

FORLIS.

Je t'assure, mon cher, que mon jeune élève sait faire de très-jolis raisonnemens sur les plantes... Et les fleurs donc ?

PROSPER.

Les fleurs ! ah ! quel esprit délicat n'aimerait à les étudier !

Air *de Sophie*. (Rose pour plaire et pour briller.)

Au sein d'une fleur tour à tour,
Une heureuse image est placée;
Dans un myrte on croit voir l'amour,
Un souvenir dans la pensée;
La douce paix dans l'olivier,
L'espoir dans l'iris demi-close,
La victoire dans un laurier,
Une femme dans une rose ! (*bis.*)

DORVAL, à Forlis.

Mon ami, je le trouve de la première force sur les fleurs.

FORLIS.

Je le crois bien : dès le matin, il vient ici pour en chercher.

DORVAL, à Prosper.

Quel zèle!... Et quelle est, mon ami, la fleur que vous venez chercher ici dès le matin?

PROSPER, regardant Laure.

La fleur que je viens chercher?

Air *de M. Doche.*

C'est une fleur à peine éclose,
Qui tient un peu du lys pour sa fierté,
Pour sa fraîcheur tient de la rose,
Du tournesol pour sa mobilité;
Mais par malheur un peu trop vive,
Légère comme le zéphir,
Elle tient de la sensitive,
Et fuit dès qu'on veut la cueillir. (*bis.*)

LAURE, à part.

Ils n'y comprennent rien.

FORLIS.

C'est singulier, je ne connais pas du tout cette fleur.

DORVAL.

Ni moi non plus; je ne l'ai pas dans mon catalogue!...

FORLIS.

N'importe, elle me plaît beaucoup. J'aime

surtout son rapport avec la sensitive, et si ce que tu m'en dis est vrai, c'est une fleur à cultiver.

PROSPER, vivement d'abord.

Aussi, Monsieur, je la... je la trouve comme vous, charmante à cultiver.

DORVAL, bas à Forlis.

Je crois qu'il se moque de toi.

FORLIS, bas.

Oui, ça recommence. (*A Laure.*) Et toi, ma fille, as-tu bien compris?

LAURE.

Oh! mon père, je n'ai rien perdu des démonstrations de Monsieur.

DORVAL, bas à Forlis.

Démonstrations!

FORLIS.

Ah! çà, mon cher Prosper, crois-tu que cette fleur soit dans mon herbier?

PROSPER.

Dans votre herbier? non Monsieur; aucun herbier n'a jamais renfermé un semblable trésor.

LAURE, à part.

Il me fait trembler!

FORLIS.

Tu me diras au moins comment tu la nommes ?

PROSPER, souriant.

En vérité, Monsieur, je ne puis vous le dire.

FORLIS.

Eh bien ! écoute-moi : cette fleur est ta conquête, n'est-ce pas ?

PROSPER.

Ma conquête ? J'ose l'espérer.

LAURE, à part.

Imprudent !

DORVAL, bas à Forlis.

Conquête ! hein !

FORLIS, bas.

Je comprends ! (*A Prosper.*) Eh bien ! les grands voyageurs, les grands conquérans ont donné leur nom aux découvertes, aux conquêtes qu'ils ont su faire !

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Tu peux dans cette bagatelle,
Mon cher ami, les imiter;
Et nommer cette fleur nouvelle,
Au fond du cœur doit te flatter.

PROSPER, fixant Laure.

Pour charmer mon ame ravie,
Ah ! puissiez-vous le trouver bon !
Le bonheur de toute ma vie
Serait de lui donner mon nom. (*bis.*)

LAURE, étourdiment.

Oh ! ce serait...

FORLIS.

Ah ! tu connais donc aussi cette fleur ?

LAURE, embarrassée.

Mon père, nous herborisons si souvent ensemble...

FORLIS.

Alors, tu nous diras peut-être mieux...

LAURE.

Mon père, vous m'avez dit cent fois qu'une jeune fille doit toujours cacher ce qu'elle sait.

DORVAL, bas à Forlis.

Je crois qu'elle se moque aussi de toi.

FORLIS, à part.

Oui, oui ; mais j'aurai mon tour ! (*A Prosper.*) Allons, mon ami, je vois que tu ne veux pas me faire part de ton secret ; reprends ce bouquet, et va dans le salon le dessiner à ton aise. Ma fille, tu resteras, je veux te parler.

DORVAL, à Prosper.

Mon ami, je vais avec vous.

FORLIS, bas à Dorval.

Songe à ne pas te trahir.

DORVAL, bas à Forlis.

Ne crains donc rien, je l'ai déjà embrassé deux fois : ça se calme, et je suis furieux! Je veux lui parler, lui faire sentir indirectement... Tu verras, tu verras! (*A Prosper.*) Venez-vous, jeune homme?

PROSPER, à Laure, après avoir reçu le bouquet.

Je ne sais, mais cet étranger m'inspire déjà la plus vive amitié.

(Il sort avec Dorval.)

SCÈNE X.

LAURE, FORLIS.

LAURE, à part.

Que peut-il me vouloir?

FORLIS.

Ma chère Laure, dans toutes les occasions, j'ai tâché de remplir tes désirs ou de les prévenir; tu m'as dit ce matin que le premier mari qui se présenterait te conviendrait par-

faitement, et j'ai la satisfaction de t'annoncer qu'il s'en présente un.

LAURE, à part.

O ciel ! je tremble !... (*Haut.*) Est-il riche, mon père ?

FORLIS.

Comment, s'il est riche ! Et pourquoi me faites-vous cette question, Mademoiselle ? La richesse est-elle la seule qualité que vous cherchiez dans votre époux ?

LAURE.

Non, mon père.

FORLIS.

N'ai-je pas assez de fortune pour que vous puissiez vous passer d'un époux riche ?

LAURE.

Oui, mon père. (*A part.*) Oh ! si c'était lui !

FORLIS.

Ne suffit-il pas qu'il soit jeune, spirituel, amoureux ?

LAURE.

Jeune, amoureux ! Oui, mon père. (*A part.*) Oh ! c'est lui ! c'est lui !

FORLIS.

Pourquoi désirez-vous donc alors qu'il soit riche ?

LAURE.

Mais au contraire, je ne le désire pas du tout, et je voudrais qu'il fût absolument sans bien!

FORLIS.

Doucement, ma fille, point d'exagération, la fortune ne gâte rien.

LAURE.

C'est vrai, ça ne gâte rien. Mais c'est que j'ai mes raisons.

FORLIS.

Et lesquelles?

LAURE.

Air *de M. Doche.*

Privé tout-à-fait de richesse,
J'aurais voulu que mon époux
N'eût d'autres biens que sa tendresse
Pour serrer les nœuds les plus doux;
De cette façon peu commune,
Après avoir donné mon cœur,
En fesant aussi sa fortune,
Deux fois j'aurais fait son bonheur. (*bis.*)

FORLIS.

C'est bien, ma fille; voilà de nobles sentimens. Mais rassurez-vous, l'époux que je vous destine est riche, il est très-riche.

LAURE, à part.

O mon Dieu ! ce n'est donc pas lui ! (*Haut.*) J'espère pourtant que vous m'aimez trop pour contrarier mon inclination.

FORLIS.

Ma chère amie, loin de moi cette idée ! Mais souviens-toi que tu m'as dit que tu n'aimais personne.

LAURE, embarrassée.

C'est vrai, je l'ai dit... Cependant...

FORLIS.

Si vous m'aviez trompé !

LAURE, vivement.

Non, mon père, je ne vous ai pas trompé.

Air *de Lisbeth.*

J'ai dit ce qu'alors je pensais ;
Mais ici n'allez pas confondre,
Car en fait d'amour et d'secrets,
On sait que du moment d'après
Fille jamais ne peut répondre ;
L'amour est toujours sur ses pas,
Et plus d'une fois par malice,
Pendant qu'on dit, je n'aime pas,
Dans le cœur (*bis.*) voilà qu'il se glisse. (*bis.*)

FORLIS.

Quoi ! mon enfant, depuis que tu m'as dit

que tu n'aimais personne, l'amour serait venu ?

LAURE.

Oui, mon père, il est venu. (*A part.*) C'est-à-dire, il est revenu.

FORLIS.

Tu m'enchantes ! Depuis ce moment, il ne s'est présenté ici qu'un seul homme ; c'est donc lui seul que tu peux aimer, et c'est justement lui que je te destine.

LAURE.

Que dites-vous ? (*A part.*) Oh ! si j'avais prévu cela !

SCÈNE XI.

LAURE, FORLIS, DORVAL.

DORVAL, à Forlis.

Ma foi, mon cher ami, je suis enchanté de ton jeune élève. (*Bas.*) Je viens de le sermonner sans me faire connaître. Il est ému, je t'assure qu'il est ému.

FORLIS, bas.

Nous verrons ça. (*Haut.*) Quant à ma fille, elle t'aime déjà beaucoup.

DORVAL.

En vérité, Mademoiselle ? Que je suis heureux de...

LAURE, bas à Forlis.

Mais, mon père, ne dites donc pas...

FORLIS.

Pourquoi donc ? mariés ce soir, on peut tout dire. (*A Dorval.*) Nous allons, mon ami, faire les préparatifs.

DORVAL, lui prenant le bras.

Allons faire les préparatifs.

(Ils feignent de s'en aller.)

LAURE, bas à Dorval.

Monsieur, il faut absolument que je vous parle seule...

DORVAL.

Comment! je suis assez fortuné.... (*A Forlis.*) Mon ami, avant l'hymen, on veut déjà un tête-à-tête.

FORLIS, bas.

Déjà !... Je te laisse. (*A Laure.*) Mademoiselle, je m'en rapporte à vous. (*A Dorval.*) Je te la recommande.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LAURE, DORVAL.

LAURE, à part.

O mon Dieu! désabusons-le bien vite, car il le croirait.

DORVAL.

Mademoiselle, nous voilà seuls; daignez m'instruire du motif...

LAURE.

O mon Dieu! Monsieur, je ne sais comment m'y prendre pour vous dire...

DORVAL.

Quoi! pour me dire que vous m'aimez?

LAURE.

Au contraire, Monsieur, c'est pour vous dire... que je ne vous aime pas.

DORVAL.

Eh bien! Mademoiselle, cela viendra.

LAURE.

Non, Monsieur, ça ne viendra pas.

DORVAL.

Comme il vous plaira! Nous ne serons pas

les premiers qui nous serons mariés sans amour.

LAURE, vivement.

Monsieur, je dois vous avertir, avant tout, que j'ai de grands défauts.

DORVAL.

La sincérité de cet aveu redouble encore ma tendresse.

LAURE, à part.

O mon Dieu! mon Dieu! (*Haut.*) Prenez-y garde, au moins, Monsieur!

Air: *Vive une femme de tête.* (Du major Palmer.)

Je suis colère et boudeuse.

DORVAL.

Cela me met en gaîté.

LAURE.

Je suis très-capricieuse.

DORVAL.

J'aime la variété.

LAURE.

Pour peu qu'on me contrarie,
Je ne reconnais plus rien.

DORVAL.

Tout à votre fantaisie,
Avec moi vous serez bien.

LAURE.

Je gronde et parle sans cesse.

DORVAL.

Bon ! cela me distraira.

LAURE.

Je veux être en tout maîtresse.

DORVAL.

Je prends femme pour cela.

LAURE.

Je suis coquette et volage.
(A part.)
Voyons ce qu'il en dira.

DORVAL.

Pour vous aimer à la rage,
J'attendais ce défaut-là.

LAURE.

Je veux une cour brillante
Tous les jours à mes genoux.

DORVAL.

Ce doux projet-là m'enchante
Et tout me plaira de vous.

LAURE.

Quoi ! vous feriez la folie...

DORVAL.

Oui, je veux en essayer,
Auprès de femme jolie,
Rien ne saurait m'effrayer.

ENSEMBLE.

LAURE.

Quoi! rien ne peut l'effrayer!

DORVAL.

Non : rien ne peut m'effrayer.

Je suis résigné, Mademoiselle.

LAURE, à part.

O mon Dieu! je ne pourrai jamais parvenir à le détacher de moi!

SCÈNE XIII.

LAURE, FORLIS, DORVAL.

FORLIS.

Mon ami, tout se dispose, on est chez le notaire.

LAURE, à part.

Allons, le notaire à présent!

DORVAL.

Tu me l'avais bien dit : qualités brillantes, inclination mutuelle, penchant décidé; je lui conviens!

LAURE.

Mon père, daignez m'écouter!

FORLIS.

C'est bien, mon enfant!

LAURE, à part.

Je n'y tiens plus!... C'est trop fort!

FORLIS, bas à Dorval.

Que me disais-tu donc! Tu croyais Prosper corrigé, il vient de charger Rustique de remettre secrètement une lettre à Laure.

DORVAL.

Une lettre!

FORLIS.

Je lui ai dit de venir la remettre en ma présence.

DORVAL.

C'est bien! Voici Prosper; il faut attendre la lettre, et les confondre tous les deux en même tems.

SCÈNE XIV.

DORVAL, FORLIS, PROSPER, LAURE.

PROSPER.

Monsieur, j'ai fini votre dessin.

FORLIS.

C'est très-bien! Tu peux partir à présent quand tu voudras.

PROSPER, à part.

Que dire?

LAURE, vivement.

Comment, mon père, M. Prosper va partir?

FORLIS.

Oui, ma fille, il part pour les grandes Indes; as-tu quelque commission à lui donner pour ce pays-là?

LAURE, impatientée, à part.

On dirait qu'ils le font exprès!

SCÈNE XV.

DORVAL, FORLIS, RUSTIQUE, PROSPER, LAURE.

RUSTIQUE, s'avançant gravement avec une belle rose à la main.

MADEMOISELLE... avec la permission de la compagnie...

FORLIS.

Eh! mon Dieu! Rustique, que viens-tu faire avec cette fleur?

PROSPER, bas à Rustique.

Eh quoi! devant tout le monde!

RUSTIQUE, bas.

Ça sera plus drôle. (*Haut.*) Monsieur, c'est une galanterie de M. Prosper, qui veut être le premier à féliciter Mademoiselle sur son mariage.

PROSPER, à part.

Le bourreau!

RUSTIQUE.

Il m'a chargé, Mademoiselle, de vous offrir cette superbe rose.

PROSPER, bas à Laure.

Acceptez vite, elle renferme une lettre pour vous.

LAURE, bas.

Bien !

RUSTIQUE, bas à Forlis.

Le billet est dans la rose.

FORLIS, à part.

A merveille !

LAURE.

M. Rustique, j'accepte avec reconnaissance.

FORLIS.

Ma chère amie, permets que j'admire d'abord la beauté de cette fleur.

RUSTIQUE, la présentant à Forlis.

Monsieur, Mademoiselle ne trouvera pas mauvais...

FORLIS.

Mais je n'en ai jamais vu de plus belle ; fais-m'en cadeau, je t'en prie.

LAURE.

Mon père, on vient de me l'offrir, et je ne puis...

RUSTIQUE, à Forlis, lui donnant la rose.

Monsieur, puisque Mademoiselle vous la donne.

PROSPER, bas, l'arrêtant.

Eh-bien! maraud!

(Rustique passe à gauche.)

LAURE.

Comment, comment!... mais, mon père...

FORLIS.

Tu vas voir l'effet charmant qu'elle fera à mon côté.

PROSPER, à part.

Il s'en empare tout-à-fait.

RUSTIQUE, à part.

O mon Dieu! v'là la correspondance à sa boutonnière..

LAURE, à part.

O ciel!

FORLIS.

Eh bien! mes enfans, comment trouvez-vous que cela m'aille? N'ai-je pas l'air d'un nouveau marié! Les belles couleurs! quels parfums!

DORVAL, bas à Forlis.

Mon ami, je t'avertis que ma colère s'en va.

FORLIS, bas.

M'y voilà! m'y voilà! (*Haut.*) Ah! çà, mon cher Prosper, en attendant le moment de ton départ, je vais, avec la permission de mon ami, vous donner encore une leçon... de botanique.

DORVAL.

Ah! voyons cela.

RUSTIQUE.

Monsieur permet-il que j'écoute aussi?

FORLIS.

Certainement, séance publique. Approchons des siéges... Asseyez-vous. (*A Prosper.*) Toi, là. (*A Laure.*) Toi, de ce côté... Le professeur au milieu; c'est cela!

(Ils s'asseient.)

PROSPER, à part.

Quelle position!

FORLIS.

Décidons d'abord sur quelle fleur je vous donnerai votre leçon.

LAURE, avançant pour prendre la rose.

Oui, décidons.

RUSTIQUE.

Monsieur, si vous preniez l'oreille d'ours.

LAURE.

Je suis pour l'immortelle, parce qu'elle ne change pas.

FORLIS.

Je t'ai vu quelquefois du goût pour les pensées doubles !

DORVAL.

Eh ! parbleu ! puisque tu as là une si belle rose...

FORLIS.

Tu as raison; donnons la leçon sur cette rose.

LAURE, à part.

O ciel !

PROSPER.

Mais l'on a tout dit sur les roses !

FORLIS.

Mon ami, c'est un sujet qui se renouvelle tous les ans, et sur lequel il y a toujours quelque chose de neuf à dire. Nous allons observer celle-ci jusque dans ses plus petits détails, et je te promets de t'y faire voir des particularités...

(Il l'ôte de sa boutonnière.)

LAURE.

C'est inutile, mon père; vous pourriez la faner... Donnez-la-moi.

FORLIS.

Je la donne... à celui qui me dira le mieux ce qui la compose.

LAURE, à part.

Oh ! si nous pouvions la rattraper !

FORLIS.

Air ; *De M. Doche.*

Vous en savez en ce moment
Autant que moi, je le suppose ;
Répondez donc ?

LAURE.

Premièrement,
Sur une tige elle repose.

PROSPER.

J'aperçois, pour ne passer rien,
Les feuilles et les étamines.

LAURE.

Puis les épines !

FORLIS.

C'est fort bien !
Te voilà sur les épines.

ENSEMBLE. { Me voilà / Vous voilà } sur les épines.

FORLIS.

Passons maintenant au calice de la fleur.

LAURE, à part.

O mon Dieu ! je tremble.

FORLIS.

C'est là le plus intéressant !

Air précédent.

Sur ce qui peut tenir au cœur,
Montrez une science égale.

PROSPER.

On découvre au sein d'une fleur,
Pistil, et corole, et pétale.

LAURE.

Ah ! voilà bien assurément
Tout ce que contient cette rose.

FORLIS.

Je crois qu'on y peut, mon enfant,
Trouver encor quelque chose. (*bis.*)

LAURE.

Non, mon père, du tout.

FORLIS.

Pardonnez-moi, ma chère, il est un point essentiel dont vous ne m'avez pas parlé.

(Il se dispose à effeuiller la rose.)

LAURE.

Que faites-vous ?

FORLIS.

Je l'effeuille, et vous allez voir...

Air : *Tic-tac lac.*

Il faut, en observateur
Clairvoyant et fidèle,
Chercher jusque dans la fleur
Une leçon nouvelle;
Afin d'abréger,
Feuille à feuille j'arrache
L'obstacle léger
Qui vous la cache.

LAURE, PROSPER, à part.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! je meurs de peur!
Chaque feuille qu'il ôte à la fleur
Me fait frissonner au fond du cœur;
Pour moi, je prévois un grand malheur.

DORVAL, RUSTIQUE, à part.

Chacun sent au fond du cœur
Une frayeur mortelle,
Dès qu'il ôte de la fleur
Une feuille nouvelle.

ENSEMBLE.

FORLIS.

Il faut en observateur, etc.

LAURE, arrêtant le bras de Forlis.

Contre les fleurs du printems
Quel courroux vous excite!
Ah! croyez-moi, toujours le tems
Les effeuille assez vite.

FORLIS.

N'importe.

(Il continue d'effeuiller.)

Il faut en observateur, etc.

ENSEMBLE.

LAURE, PROSPER.

Ah! mon Dieu, etc.

DORVAL, RUSTIQUE.

Chacun sent au fond du cœur, etc.

FORLIS.

M'y voilà, je crois;
Mais serait-ce un prestige?
Ce qu'ici je vois
Tient du prodige.

(Il se lève.)

Quel singulier accident!
Au sein d'une rose aussi belle,
Cette feuille est sûrement
D'une espèce nouvelle.

(Il tire le billet du sein de la rose.)

DORVAL.

Attends, je crois que c'est une feuille de papier!...

ENSEMBLE.

FORLIS, RUSTIQUE et DORVAL.

Vraiment, un observateur
Clairvoyant et fidèle
Peut trouver dans cette fleur
Une leçon nouvelle.

LAURE, PROSPER, toujours assis et consternés.

ENSEMBLE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! je meurs de peur!
Il a vu la lettre dans la fleur.
Comment fléchirai-je sa rigueur?
Tout est découvert pour mon malheur.

FORLIS.

Je vois le fait; quelque couple amoureux se donne rendez-vous dans mon jardin. Mes amis! me voilà dans une position très-délicate; je ne puis rétablir les choses comme elles étaient : rose effeuillée ne refleurit plus, ma chère amie. Je voudrais pourtant savoir quels sont les imprudens...

PROSPER, se levant.

Ah! Monsieur, croyez...

FORLIS.

Mon ami, je ne te soupçonne point.

PROSPER.

Monsieur!...

FORLIS.

Pourrai-je croire qu'un jeune homme que j'ai élevé, auquel j'ai prodigué tous les soins du plus tendre père, que j'ai traité comme un fils, comme le frère de ma fille, manquerait aux devoirs les plus sacrés.

LAURE, se levant.

Mon père!

FORLIS.

Je ne t'accuse point, ma chère amie ! Après les principes que je t'ai donnés...

PROSPER.

Monsieur, je suis coupable ; oui, je le suis.

FORLIS.

Quoi ! cette lettre est de vous ?

PROSPER.

Oui, Monsieur, elle s'adresse à Laure ; j'ai mérité votre colère, mais peut-être ai-je aussi quelques droits à votre indulgence.

FORLIS, froidement.

Ma fille, puisque cette lettre vous est adressée, lisez-la.

LAURE.

Mon père.

FORLIS.

Lisez-la tout haut ; je ne vous donne pas d'autre punition.

PROSPER.

Ah ! lisez, Mademoiselle ; lisez.

DORVAL, à part.

Bon ! ça va me remettre en colère.

LAURE, lit avec une émotion graduée.

» Mademoiselle, ce n'est plus au nom de » l'amour que je vous écris. »

DORVAL.

Qu'entends-je ?

FORLIS.

Paix !

LAURE lit.

« Je dois tout à votre père, il m'a traité » comme son fils, et je ne puis payer d'in- » gratitude tous ses bienfaits !.., Je ne sais » comment il se fait que nous nous soyons » aimés. » Ni moi non plus, je vous assure.

FORLIS.

Continuez, ma fille.

LAURE lit.

« ... Aimés... Je n'ai pas eu la force de » vaincre le sentiment que vous m'avez ins- » piré ; mais j'aurai celle de n'être pas ingrat. »

PROSPER.

Ah ! Monsieur !

LAURE lit.

« Votre père veut vous marier à un homme » respectable. »

DORVAL, à Forlis.

Respectable, c'est moi ! ça me désarme.

LAURE, lit.

« Faites le bonheur de cet excellent père, » en cédant à ses volontés ; je vais partir pour » aller rejoindre le mien. »

DORVAL, à part.

Il n'ira pas loin.

LAURE, achevant de lire.

« Je porterai auprès de lui un cœur désespéré, mais pur ; et satisfait d'avoir essayé » de réparer ses torts par le sacrifice le plus » douloureux ! Adieu, Mademoiselle, plaignez » un peu l'infortuné Prosper. »

(Elle rend la lettre à Forlis.)

DORVAL, à part.

Je ne m'y attendais pas, je suis enchanté !

RUSTIQUE, à part.

Ça me touche aussi.

FORLIS.

Quoi ! tu as écrit cela ?

PROSPER.

Oui, Monsieur ; j'ai pu être coupable, égaré ; mais tant de charmes me rendaient excusable. Adieu, Monsieur, j'expierai tous mes torts en m'éloignant de vous pour jamais.

FORLIS, lui donnant une lettre.

Un moment donc ; j'ai aussi une lettre à te remettre.

PROSPER.

Comment! c'est l'écriture de mon père.

FORLIS.

Je ne devais te la remettre qu'au moment de ton départ; tu consens à partir; lis, mon ami, lis! Je serais bien aise de savoir des nouvelles de ton père!

DORVAL, à part.

Je crois que je puis reprendre mon air gai.

PROSPER lit.

« Mon cher fils, je serai en France presque » aussitôt que cette lettre. » (*A Forlis.*) Monsieur, il arrive.

FORLIS.

Poursuis.

PROSPER lit.

« Je reviens avec une fortune considérable, » et je t'apporte cent mille écus. »

DORVAL.

Achevez, mon ami.

PROSPER.

Cet excellent père! cent mille écus!.... « Et j'en garde autant pour moi. » C'est bien juste! « Depuis le tems que nous sommes » séparés, tu ne pourras me reconnaître. » Oh! je parie bien... « Je vais donc te faire

» mon portrait, afin que tu puisses, du plus » loin que tu me verras, venir te jeter dans » mes bras paternels. »

DORVAL.

Bonne précaution.

PROSPER.

« Tu me reconnaîtras tout de suite à ma » figure ouverte et réjouie. »

DORVAL, le fixant.

Et réjouie! Ah! ah! j'aime ça; tiens, vois-tu une figure ouverte et réjouie! comme la mienne; ah! ah! ah!...

PROSPER.

« A mon habit vert brodé... »

DORVAL.

Un habit comme le mien...

PROSPER, le fixant.

Se pourrait-il? « Enfin à ma canne bec à » corbin... ».

DORVAL.

Une canne comme... comme ça.

PROSPER.

Monsieur, serait-ce?

DORVAL, lui tendant les bras.

Et viens donc là, fripon!

PROSPER.

Mon père! c'est lui!

LAURE.

Qu'entends-je?

RUSTIQUE, riant.

C'est au bec à corbin qu'il l'a reconnu!

PROSPER.

Mon père!... Ah! Monsieur!... Mademoiselle, pardonnez, c'est mon père! mon cœur me l'avait déjà dit cent fois.

DORVAL.

Je l'ai bien vu. Ah! çà, mon ami, tu as cent mille écus, choisis la femme qui te conviendra, et va les déposer à ses pieds.

PROSPER.

Ah! Laure.

FORLIS, froidement.

Un moment, Monsieur, Laure ne veut qu'un mari sans fortune.

LAURE.

Mais, mon père, vous avez dit que ça ne gâtait rien.

FORLIS, à Prosper.

Tu mérites cependant une récompense. (*En regardant Laure.*) Donne ton nom à cette fleur

qui ressemble à la sensitive ; qu'elle s'attache désormais comme le lière, et que vos sentimens soient durables comme l'immortelle ; je vous unis.

LAURE.

Ah ! mon père ! comme vous punissez bien !

FORLIS.

C'est bien, mes enfans ! souvenez-vous, surtout pour l'avenir, qu'il vaut encore mieux placer ses secrets dans le sein d'un père que dans celui d'une fleur, et que l'on peut trouver même dans une leçon de botanique une leçon de sagesse et de vertu.

VAUDEVILLE.

Air : *De la Jeanne.* (Contre-danse.)

LAURE.

Tout offre une leçon
Dans cette vie
A la folie,
Et partout la raison
Sait trouver un sujet de leçon.

PROSPER.

Le printems fuit,
Le jour finit,
N'est-ce pas dire
A l'amant qui soupire,

Usez du tems
Et du printems,
Car les plaisirs ont les ailes du tems.

CHŒUR.

Tout offre une leçon, etc.

FORLIS.

Lorsque l'hiver
Vient glacer l'air,
Feuille légère,
En tombant sur la terre,
Frappant nos yeux,
Nous apprend mieux
A reporter tous nos vœux vers les cieux.

CHŒUR.

Tout offre une leçon, etc.

RUSTIQUE.

Ordre éternel,
La loi du ciel
Est accomplie,
Alors qu'on multiplie.
Fruits et bourgeons,
Fleurs et boutons
Donnent l'exemple, et nous les imitons.

CHŒUR.

Tout offre une leçon, etc.

DORVAL.

Le ciel des flots
Pompe les eaux;

Par la rosée,
La terre est arrosée.
Buveurs joyeux
Buvons-en mieux,
Pour imiter et la terre et les cieux.

CHŒUR.

Tout offre une leçon, etc.

LAURE, au public.

Ici l'auteur
A vraiment peur ;
Mais peu sévères,
Imitez ses deux pères,
Pour leur douceur ;
Point de rigueur,
Traitez en père et l'ouvrage et l'auteur.
Tout offre une leçon
Dans cette vie,
Et chez Thalie,
Pour plaire, la raison
Vient vous offrir sa morale en chanson.

CHŒUR.

Tout offre une leçon, etc.

FIN DES DEUX PÈRES.

COMMENT FAIRE?

ou

LES ÉPREUVES DE MISANTROPIE ET REPENTIR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DE JOUY ET DELONGCHAMPS;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 mars 1799.

K

PERSONNAGES.

BONNEVAL, oncle d'Adèle et d'Agathe.
MADAME BONNEVAL, sa femme.
ADÈLE, leur nièce.
AGATHE, jeune veuve, leur nièce aussi.
DERVILLE, amant d'Agathe.
LEROIR, amant d'Adèle.
SÉZANNE, pupille de Bonneval.
FLORETTE, femme-de-chambre.
JUSTIN, contrôleur des contre-marques du Théâtre-Français.

La scène est dans le salon de Bonneval, aussi près que possible du Théâtre-Français.

COMMENT FAIRE?

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN, FLORETTE.

FLORETTE.

J'accours, que me veux-tu?

JUSTIN.

Te prévenir que si tes maîtres ne se dépêchent, ils courent grand risque de ne plus trouver de places aujourd'hui à notre spectacle.

FLORETTE.

Il serait bien étrange que d'aussi proches voisins, protégés par le contrôleur des contremarques d'un théâtre, restassent dans les corridors!

JUSTIN.

Il n'y a ni voisinage ni protection qui tienne: on nous force la main, et je ne réponds

pas de pouvoir les placer ensemble.... Que ne louaient-ils une loge?

FLORETTE.

Vous avez donc bien du monde?

JUSTIN.

Tout Paris, c'est une rage!

FLORETTE.

Je vois bien qu'il faudra que j'y retourne; car je ne m'en rappelle pas un mot?

JUSTIN.

Je le crois bien.... Dormeuse!

FLORETTE.

N'est-ce pas une pièce étrangère?

JUSTIN.

Oui, le chef-d'œuvre de *Kotzbou*.... Ah! c'est un vrai bijou d'Allemage!

Air *du Petit Matelot.*

C'est la suite d'une querelle
Entre une femme et son époux:
Le repentir de l'infidèle
Du mari fléchit le courroux.

FLORETTE.

Quoi! pour semblable bagatelle,
Il s'était donc fâché vraiment:
C'est bien là ce que l'on appelle
Une querelle d'Allemand!

Je ne vois pas là de quoi m'expliquer l'engoûment qu'on a pour cette pièce?

JUSTIN.

C'est qu'elle est bonne, d'abord; et puis ceux qui en disent beaucoup de bien espèrent qu'on en pensera moins mal d'eux..... Et puis encore....

Air : *Il faut quand on aime une fois.*

Nous avons su faire à propos
Beaucoup de politesses
Aux grands hommes dont les journaux
Font le destin des pièces :
Ils sont de la célébrité,
Dispensateurs suprêmes.

FLORETTE.

Ils devraient bien, en vérité,
En garder pour eux-mêmes.

JUSTIN.

Il n'y a pas jusqu'à l'envie qui ne sourie à nos succès; car, vois-tu, une pièce médiocre, faite à Vienne, est plus sûre de réussir chez nous qu'un chef-d'œuvre fait à Paris.

Air *de la Soirée orageuse.*

Louer un auteur étranger
Ne tire pas à conséquence;

C'est un moyen de se venger
Des rivaux qu'on redoute en France,
Nos petits écrivains jaloux
Usent d'une tactique habile;
Ils vont partout prônant Kotzbou
Pour faire oublier d'Harleville.

Que tout ceci reste entre nous : vois-tu, c'est le secret de la comédie; mais va donc un peu presser tes maîtres.

FLORETTE.

Je ne peux pas les aller déranger; on est là-dedans à signer le contrat.

JUSTIN.

Comment! est-ce que la noce est pour aujourd'hui?

FLORETTE.

Non pas, mais pour demain; et tu sens bien que, par prudence, le contrat doit se faire la veille.

JUSTIN.

Ah diable! oui, le lendemain il serait trop tard.

FLORETTE.

Air : *Si vous rencontrez un amant.* (Du Jokey.)

Pour que l'amour, comme témoin,
Signe au contrat de mariage,

Avant la noce, il est besoin
De dresser l'acte qui l'engage...
Si l'hymen lui cédait ses droits
Avant cet acte nécessaire,
L'amour, au mépris de nos lois,
Oublîrait souvent le notaire.

JUSTIN.

C'est très-sensé.... Quand tu te serais mariée toute ta vie, tu ne raisonnerais pas mieux mariage.... Mais il faut convenir que celui de ta jeune maîtresse avec M. Lenoir est singulièrement assorti..... Une jeune fille, folle comme un étourneau, avec un mari sombre comme un hibou!

FLORETTE.

Eh! c'est ce qu'il faut en ménage. Rien n'est plus ennuyeux que d'être toujours d'accord..... Les oppositions chassent la monotonie.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Le ménage le plus fidèle
S'ennuirait d'une longue paix;
Ceux qui n'ont jamais de querelle,
Ne se raccommodent jamais
C'est ainsi que tout se balance,
Le malheur fait naître l'espoir;
Et l'on achète par l'absence
Le doux plaisir de se revoir.

JUSTIN.

Allons, me voilà tranquille sur cette union-là... Mais à quand la nôtre donc, à propos de mariage?...

FLORETTE.

Mal assortis?

JUSTIN.

Tu sais bien que non.

FLORETTE.

Attendons, crois-moi: nous sommes assez riches pour être amans, mais pas assez pour être époux.

JUSTIN.

Patience! je suis mieux que tu ne crois dans mes affaires. Encore un mois de Misantropie et de repentir, ma fortune est faite.

FLORETTE.

Drôle de moyen! J'ignorais que le repentir pût jamais mener à la fortune.

JUSTIN.

Et mon établissement du grand escalier?

FLORETTE.

Ta boutique de parfumeur? Tu n'y fais rien; on ne va pas à la comédie pour faire sa toilette, mais pour l'y montrer.

JUSTIN.

Fort bien; mais on vient à notre drame allemand pour se trouver mal, et moi je m'en trouve bien.... Imagine-toi que depuis la première représentation....

AIR.

J'ai bien vendu, je t'en réponds,
Deux ou trois cents flacons de gouttes,
Et cent flacons de toutes
Façons,
J'en ai bien vendu cent douzaines
D'eau de Cologne pour migraines,
Et d'eau des Carmes pour vapeurs;
Plus un baril, sans rien rabattre,
D'excellent vinaigre des Quatre
Voleurs.

FLORETTE.

Quelle consommation!

JUSTIN.

Et deux cents pour cent de bénéfice sur le tout;.. car comme je n'ai à traiter qu'avec les meilleurs cœurs de Paris, cela ne marchande jamais.

FLORETTE.

Tu sens bien que cela ne peut pas durer. Ceux à qui tu en vends aujourd'hui n'en racheteront pas demain.

JUSTIN.

Qu'est-ce que cela me fait? ce ne sont jamais les mêmes qui reviennent.... Mais ce qui m'étonne, c'est que ça va toujours croissant.

FLORETTE.

Cela s'explique : dans le commencement, on n'était encore convenu de rien, l'opinion n'était pas fixée.

Air : *Chez mon père.*

On voyait pleurer et rire ;
On ne savait trop qu'en dire ;
Mais depuis une quinzaine,
C'est général,
Il faut y pleurer, sous peine
D'être mis dans un journal.

Je crois que j'entends venir notre monde.

JUSTIN.

Et moi je te quitte; le troisième acte doit être près de finir; c'est le moment de contrôler, je cours à mon poste:.... Adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

SÉZANNE, BONNEVAL, Mme BONNEVAL, LENOIR, ADÈLE.

SÉZANNE.

C'est un bien beau morceau d'éloquence qu'un contrat de mariage! Je ne connais que la pièce où vous allez qui soit aussi gaie et aussi bien écrite!

Mme BONNEVAL.

Avec tous vos contes, vous nous empêcherez de la voir; je suis sûre que nous aurons perdu les trois premiers actes.

SÉZANNE.

Soyez tranquille; on vous garde encore une exposition pour le quatrième.

ADÈLE.

C'est fort commode pour les gens qui dînent à six heures.

LENOIR.

Air de *Jocande*.

Ces dames, en arrivant tard,
Vont perdre tout un rôle :
Nous ne verrons point le vieillard.

SÉZANNE.

Ni papillon qui vole.

BONNEVAL.

Vous ne verrez point le major
Déclarer sa tendresse.

SÉZANNE.

Et pourtant ces dames encor
Verront toute la pièce.

LENOIR.

Toutes les épigrammes du monde ne m'empêcheront pas de l'admirer : tout Paris pour Miller a les yeux de Meinau.

SÉZANNE.

Je la trouve aussi, moi, fort jolie; mais n'attribuez-vous pas à la pièce le plaisir que vous font les acteurs?

LENOIR.

Eh! quel autre ouvrage qu'un chef-d'œuvre pourrait constamment attirer la foule? Elle ne se porte ainsi qu'à ce qui est vraiment beau.

SÉZANNE.

Ah! je rends justice à la foule!

Air : *Vaudeville de l'Officier de fortune.*

Pour le vrai beau, dans ma patrie,
La foule a le goût le plus vif;

La foule à PAUL ET VIRGINIE
Préfère un spectre de Radcliff :
A David la foule préfère
Les traits grotesques d'un Callot ;
La foule abandonne Molière
Pour courir à Madame Angot.

LENOIR.

De pareilles comparaisons me feraient croire que vous-même n'avez pas vu Misantropie et Repentir.

BONNEVAL.

Ah ! par exemple, j'en suis certain ; nous y étions ensemble.

Mme BONNEVAL.

Je les ai vus y aller.

SÉZANNE.

Et vous m'en voyez bien revenu.

BONNEVAL.

Ah ! çà, mais que t'a donc fait cette pauvre pièce ?

SÉZANNE.

Comment, ce qu'elle m'a fait ? on prétend qu'elle a déjà raccommodé plus de cent ménages : que voulez-vous que devienne un garçon ?

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Grâce au chef-d'œuvre des dames,
Bientôt dans notre Paris
On ne verra plus de femmes
Abandonner leurs maris.
Déjà le célibataire,
Redouté de son voisin,
Ne trouve plus rien à faire
Dans le faubourg Saint-Germain.

BONNEVAL.

Heureusement tu demeures à la chaussée d'Antin.

SÉZANNE.

Oh! j'ai du tems devant moi.

ADÈLE.

Savez-vous bien, Sézanne, que vous êtes terrible avec vos méchancetés; vous trouvez un côté ridicule à tout, et vous feriez rire...

BONNEVAL.

Tout le monde, excepté ton futur.

LENOIR.

Je ne suis pas ennemi de la gaîté; mais je ne ris jamais aux dépens des mœurs et de la sensibilité.

SÉZANNE.

Je ne sais trop si les mœurs se trouveraient

plus mal des ris de Georges Dandin que des pleurs de M. Meinau.

LENOIR.

Les pleurs sont toujours l'affiche d'une belle ame.

SÉZANNE.

Ma foi, je ne m'y fierais pas.

Air *du Vaudeville des Visitandines.*

J'ai vu pleurer l'hypocrisie,
Et j'ai vu rire la candeur;
J'ai vu les larmes de l'envie,
J'ai vu le rire d'un bon cœur;
J'ai vu rire la confiance,
Et la rage verser des pleurs;
J'ai vu pleurer des séducteurs,
Et j'ai vu rire l'innocence.

Mme BONREVAL.

Laissons là vos dissertations, et partons.

ADÈLE.

Vous qui restez, mon oncle, quand ma cousine Agathe arrivera vous lui direz où nous sommes.

SÉZANNE.

Quoi! vient-elle ce soir même?

BONREVAL.

A l'instant. Ses malles sont ici. J'entends

bien que les deux noces se fassent ensemble; il n'en coûtera pas davantage.

SÉZANNE.

Eh bien! je reste donc à l'attendre.

Air: *On compterait les diamans.*

Pour vous je m'en vais recevoir
Ici votre nièce chérie.

MADAME BONNEVAL.

Peut-être voudra-t-elle voir
Repentir et Misantropie:
Alors vous l'accompagnerez.

SÉZANNE.

Non, d'honneur, vous êtes trop bonne;
J'enverrai là qui vous voudrez;
Mais je n'y menerai personne.

SCÈNE III.

BONNEVAL, SÉZANNE.

BONNEVAL.

Tranquillise-toi; son prétendu Delville sera sûrement ici pour l'accompagner; car je l'attends pour affaires... Tu le connais, ce Delville.

SÉZANNE.

Oh! depuis long-tems; mais je ne l'ai

jamais vu chez vous, que je me souvienne. Qui donc a fait ce mariage?

BONNEVAL.

C'est moi.

SÉZANNE.

Vous marieriez le feu et l'eau!

BONNEVAL.

Comment donc?

SÉZANNE.

C'est que les caractères d'Agathe et de Delville ne se conviennent pas plus... que ceux d'Adèle et de Lenoir, par exemple.

BONNEVAL.

Eh! qu'importent les caractères? Celui de madame Bonneval sympathisait-il davantage avec le mien? Il y a cependant trente ans que nous vivons ensemble.

SÉZANNE.

Et trente ans que vous vous querellez.

BONNEVAL.

C'est vrai; mais je n'ai jamais eu de reproches sérieux à lui faire : tudieu! je puis marcher tête levée!

SÉZANNE.

Mon Dieu! cela n'empêche pas.

BONNEVAL.

Il faut pourtant aussi vous, Monsieur mon pupille, que vous songiez à prendre une femme.

SÉZANNE.

Songez vous-même, mon cher tuteur, que vous avez déjà deux mariages sur les bras, sans le vôtre, et laissons encore là le mien, je vous en prie.

BONNEVAL.

Et que voulez-vous devenir enfin?

SÉZANNE.

Ce que le destin voudra. Je n'ai jamais de projets, de peur qu'ils n'échouent.

BONNEVAL.

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

Jamais cette humeur variable
Au bonheur ne te conduira.
On n'a point de vent favorable,
Quand on ne sait pas où l'on va.

SÉZANNE.

Même air.

Je puis bien aisément, j'espère,
Rétorquer cet argument-là;
On n'a jamais de vent contraire
Quand on ne sait pas où l'on va.

BONNEVAL.

Bah! bah! c'est perdre son tems que de raisonner avec vous : je rentre dans mon cabinet : vous m'y enverrez Delville quand il viendra.

SCÈNE IV.

SÉZANNE.

Parbleu! ces têtes de femmes sont quelque chose de bien mobile! Qui diable eût cru que cette petite Agathe, qui, le premier mois de son veuvage, se félicitait si naïvement avec moi du retour de sa liberté, consentirait sitôt à la perdre? Et pour qui? Pour un fat. Je suis vraiment curieux de voir l'accueil qu'elle va me faire... Si elle allait ne pas me reconnaître? Cela s'est vu... La mémoire des femmes est dans le cœur; c'est pour cela qu'elles apprennent si vite, et qu'elles oublient si promptement... Mais voici Delville.

SCÈNE V.

DELVILLE, SÉZANNE.

DELVILLE.

Ah! c'est vous, Sézanne. Savez-vous si madame d'Orfeuil est arrivée?

SÉZANNE.

Pas encore.

DELVILLE.

Ah! c'est bien; j'aurais été désolé de ne pas me trouver ici avant elle... Car enfin, on peut bien attendre un peu Madame la veille du mariage, quitte à changer ce rôle le lendemain.

SÉZANNE.

Vous avez presque l'air honteux d'être ici le premier.

DELVILLE.

Vous croyez rire? C'est que voilà peut-être la première fois que je me trouve dans ce cas-là... J'ai là-dessus une réputation faite : on sait que je n'arrive jamais à un dîner qu'au dessert, et à l'Opéra qu'au dernier acte.

SÉZANNE.

J'arrive plus tôt, moi, afin de manger la soupe, et d'entendre l'ouverture.

DELVILLE.

Ah! quel genre! Ignorez-vous à ce point l'usage d'un certain monde?

Air *nouveau de M. Jadin.*

Dans nos bals, c'est la méthode,
Il faut savoir s'y plier.
Chacun, pour suivre la mode,
Veut y venir le dernier.
C'est une loi positive.
Là, sans être un maladroit,
Jamais personne n'arrive
Que tout le monde n'y soit. (*bis.*)

SÉZANNE.

C'est difficile.

DELVILLE.

Oh! n'importe; je ne connais rien de pire que d'avoir l'air d'un *premier venu* quelque part.

SÉZANNE.

Je ne sais pas trop pourquoi l'on a fait de cette expression une espèce d'injure.

Air. *Il faut quitter ce que j'adore.* (Du Joley.)

Au Parnasse Apollon préfère,
Aux derniers, les premiers venus.
Le myrte qui croît à Cythère
Couronne les premiers venus.

En affaires, tout l'avantage
Appartient au premier venu;
N'a pas qui veut en mariage
L'honneur d'être un PREMIER VENU.

DELVILLE.

Pas mal du tout, pas mal... Mais êtes-vous seul ici?

SÉZANNE.

A peu près; ces dames sont allées voir Misantropie et Repentir.

DELVILLE.

Ah! ah! que dites-vous de ce drame? c'est vraiment une pièce anti-sociale, n'est-ce pas?

Air *du Pas redoublé.*

Je crains l'exemple d'un époux
Qui, par misantropie,
Va dans les bois, parmi les loups,
Pleurer son Eulalie.
Chez nous si toujours même cas
Entraînait mêmes suites,
Nos forêts ne suffiraient pas
Pour loger nos ermites.

SÉZANNE.

Nos maris sont plus philosophes.

DELVILLE.

Dailleurs, si tout le monde avait mon coup

d'œil, aucune femme ne sortirait de là, qu'on ne la sût par cœur.

SÉZANNE.

Diable! vous êtes un observateur dangereux.

DELVILLE.

Ah! j'en conviens; il faut se défier de moi: j'ai un tact immanquable; personne au monde ne connaît mieux les femmes... Par exemple, cette petite d'Orfeuil que j'épouse, eh bien! dès notre première entrevue, j'ai reconnu son grand défaut!

SÉZANNE.

Lequel?

DELVILLE.

Elle est trop simple, trop naïve.

SÉZANNE.

C'est cela, c'est bien cela.

DELVILLE.

Vous la connaissez?

SÉZANNE.

J'ai eu l'avantage de la voir assez souvent autrefois chez son oncle.... Elle est bien digne de tout l'amour qu'elle vous inspire.

DELVILLE.

A moi de l'amour! il y a long-tems que j'en suis revenu, mon cher.

SÉZANNE.

C'est de bonne heure; je vous en aurais cru le partisan plutôt que l'ennemi.

DELVILLE.

Ni l'un ni l'autre. Je prends de l'amour ce qu'il a de bon, je me laisse aimer.

Air *de Paul et Virginie.*

On a raison de le maudire,
De le vanter on a raison;
Pour vivre heureux sous son empire,
Moi, j'ai pris un moyen fort bon:
J'évite de porter la chaîne,
Dont je sais retenir un cœur...
L'amour qu'on sent est une gêne,
L'amour qu'on donne est un bonheur.

SÉZANNE. (Il paraît distrait par quelque bruit.)

Vous avez un système fort commode... Mais le plaisir de votre entretien m'a fait oublier de vous dire que l'oncle Bonneval vous attend dans son cabinet.

DELVILLE.

Ah! j'y cours..... C'est une assez bonne créature, n'est-ce pas?.... Sa nièce Adèle est charmante, m'a-t-on dit.... Voilà trois fois que je viens ici sans avoir pu la rencontrer... Oh! je l'aurai bientôt devinée!... Au revoir.

SCÈNE VI.

SÉZANNE.

J'ai cru entendre le bruit d'une voiture.... c'est sans doute celle d'Agathe.... Je ne suis pas fâché d'avoir écarté le cher Delville pour un instant.

SCÈNE VII.

SÉZANNE, AGATHE.

AGATHE, parlant encore dans la coulisse.

Sortez ce qu'il y a dans la voiture; et surtout prenez garde à mon carlin. (*Voyant Sézanne.*) Ah!

SÉZANNE.

Ce n'est pas moi que vous comptiez trouver ici?

AGATHE.

Non, mais je n'en ai pas moins de plaisir à vous y voir.

SÉZANNE.

Vrai? Je ne risque donc rien de vous dire que le hasard qui nous fait trouver seuls est un peu de ma façon. J'étais bien aise de savoir

de vous-même jusqu'à quel point je vous dois féliciter de votre mariage avec Delville. Est-ce convenance? est-ce amour?

AGATHE.

Mais tous les deux peut-être.

SÉZANNE.

Bah! vous l'aimeriez?

AGATHE.

Apparemment, puisque je l'épouse....

SÉZANNE.

Ah! pardon; j'oubliais qu'il ne se fait point de mariage sans amour... A ce compte-là vous aimiez aussi l'autre avec ses soixante ans?

AGATHE.

Vingt témoins me l'ont vu pleurer.

SÉZANNE.

Cela ne m'étonne pas, je vous ai toujours dit que vous réussiriez à tout.... Mais tenez, je me fais scrupule de vous retenir ici plus long-tems.... L'heureux mortel est là-haut.... L'amour vous attend.....

AGATHE.

Il ne me fera jamais regretter les instans que je donne à l'amitié.

SÉZANNE.

Je suis bien aise que vous me conserviez

ce sentiment-là... Eh bien ! dites donc à votre ami pourquoi vous vous remariez sitôt : vous lui aviez tant promis de rester veuve.

AGATHE.

Que voulez-vous ? pour une jeune femme qui se respecte, le veuvage est peut-être un état plus embarrassant qu'agréable.

Air : *Fatigué d'un si long voyage.*

Avec le besoin d'être aimée,
De mettre à profit son printems,
Besoin de se voir estimée
S'arrange assez mal à vingt ans ;
Mais par l'hymen tout s'accommode,
Par lui de tout on peut jouir ;
C'est un médiateur commode
Entre l'estime et le plaisir.

SÉZANNE.

C'est toujours un moyen désespéré, il y en de plus sûrs et de plus doux.

Même air.

Quand la sagesse trop austère
Traîne après elle trop d'ennuis,
A sa place on met le mystère,
Bien des connaisseurs y sont pris ;
C'est par lui que tout s'accommode
Par lui de tout on peut jouir ;

C'est un médiateur commode
Entre l'estime et le plaisir.

AGATHE.

Je n'aime à tromper personne, et je veux que le mariage m'assure les soins d'un amant.

SÉZANNE.

Mauvais moyen : souvenez-vous de ce mot profond : La femme qui épouse son amant, est un roi qui abdique.

AGATHE.

Eh bien! du moins alors on reste amis.

SÉZANNE.

Ne comptez pas sur cette amitié-là.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

De nos regrets prenant pitié,
L'amour, au moment qu'il s'envole,
Nous promet toujours l'amitié,
Mais jamais il ne tient parole.

En amour, il faut souvent plus d'adresse pour garder ses conquêtes que pour les faire.

AGATHE.

Tant pis; car l'adresse me révolte : vous savez combien je hais la dissimulation.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BONNEVAL, DELVILLE.

BONNEVAL.

Eh! bonjour, mon enfant : pourquoi ne nous as-tu pas fait avertir?

AGATHE.

Je n'en ai pas eu le tems ; j'arrive à l'instant même, et je passais chez vous quand vous êtes entré.

SÉZANNE, à part.

Pas mal, en vérité, pas mal.

DELVILLE.

D'honneur, je suis aux anges de vous voir; je comptais les heures, les minutes.

BONNEVAL.

Ah! cela est vrai ; il n'a fait que bâiller avec moi.

AGATHE.

La route aussi m'a paru bien longue ; je n'ai pas laissé souffler mes chevaux, tant je désirais me retrouver près de vous.

Air : O ma tendre musette !

A mon impatience
Que ce moment tardait !
Pour en jouir d'avance
Mon cœur me devançait.
Du tems on peut sans doute
Accuser la lenteur,
Quand, au bout de la route,
On croit voir le bonheur.

SÉZANNE.

Qu'on est heureux de s'entendre dire de ces choses-là !

DELVILLE.

Oh ! çà, n'allons-nous pas rejoindre ces dames aux Français ?

BONNEVAL.

Bah ! bah ! tu viens de faire dix lieues aujourd'hui, tu te maries demain, c'est bien le cas de rester un peu tranquille ce soir.... Pas vrai, Sézanne ?

SÉZANNE.

C'est selon, il y a là-dessus différens avis...

AGATHE.

Le mien est d'aller retrouver ma cousine... Que donne-t-on ?

BONNEVAL.

Misantropie et Repentir.

AGATHE.

Ah! Dieu! ce drame qui a tant fourni d'anecdotes aux journaux?

BONNEVAL.

C'est cela même.

AGATHE.

Oh! je n'y vais pas, la contenance d'une femme y devient trop embarrassante.

DELVILLE.

Eh! qu'avez-vous à craindre des observations, Madame?

AGATHE.

Rien du tout, en vérité; mais d'après ce que j'ai lu, quelque maintien qu'on ait à cette pièce, on ne peut échapper aux conjectures les plus ridicules, et je ne m'y veux pas exposer.

DELVILLE.

Vous ne songez pas, sans doute, à celles qu'on pourrait tirer de votre refus?

BONNEVAL.

En voilà bien d'une autre à présent! Je savais bien que cette diable de pièce brouillait tous les amans qui l'allaient voir; mais se brouiller aussi parce qu'on n'y va pas, c'est trop fort.

AGATHE.

Nous ne nous brouillerons pas pour cela, Delville. Partons.

DELVILLE.

Vous êtes adorable. (*A part.*) Je l'y observerai.

SÉZANNE, en étant Agathe.

Ah! çà, je dois vous prévenir d'une chose; c'est qu'il est décidément reçu que l'on y pleure : arrangez-vous là-dessus.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Contre vous chacun se déchaîne,
Si vous refusez d'y pleurer :
Aussi dès la première scène
Voit-on les mouchoirs se tirer.
On voit encor de bonnes ames
Pleurer à la pièce d'après ;
J'ai vu bien mieux : j'ai vu des femmes
Pleurer en prenant leurs billets.

DELVILLE.

Êtes-vous des nôtres?

SÉZANNE.

Non; je vais faire une visite ici près, et reviens souper avec vous.

SCÈNE IX.

BONNEVAL, FLORETTE.

BONNEVAL, appelant Florette.

FLORETTE! Florette!

FLORETTE, répondant.

Plaît-il?

BONNEVAL.

Viens un peu me tenir compagnie.... Tu es une bonne enfant... aussi je te veux du bien... tu sais que je te veux du bien?

FLORETTE.

Oui, et j'en suis bien reconnaissante.

BONNEVAL.

Tu veux te marier pourtant!

FLORETTE.

Tout le monde se marie dans la maison; l'épidémie me gagne... D'ailleurs, Monsieur sait bien qu'on ne peut pas toujours rester fille.

BONNEVAL.

Pourquoi donc cela, ma chère Florette? te manque-t-il quelque chose ici?... Tu ris, friponne, et tu ne devrais pas rire... Sans doute,

tu t'imagines que tu seras bien heureuse avec ton Justin.

FLORETTE.

Il le dit.

BONNEVAL.

Ce n'est pas là le plus difficile.

FLORETTE.

Oh! mais il me l'assure.

BONNEVAL.

Avant d'être mariés, ces jeunes gens ne doutent de rien; deux mois après, ils doutent de tout.... Voilà comme nous étions madame Bonneval et moi...

FLORETTE.

Oh! mais il y a plus de deux mois.

BONNEVAL.

C'est vrai... c'est vrai... Allons. Justin est un honnête garçon, qui m'a servi long-tems; il est laborieux, rangé.

FLORETTE.

Il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

BONNEVAL.

Dès que tu en es sûre, mon enfant, et que tu ne peux plus rester fille, il faudra voir à arranger cela..... J'entends du bruit.... Le

spectacle ne peut être encore fini : vois un peu qui ce peut être.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

BONNEVAL, FLORETTE.

FLORETTE sort un moment, et revient en courant.

Air : *Où allez-vous.*

Ah ! juste ciel ! quel accident !

BONNEVAL.

Qu'as-tu ? pourquoi cet air tremblant ?

FLORETTE.

Madame, à cette pièce...

BONNEVAL.

Eh bien !

FLORETTE

Est tombée en faiblesse,
Vous m'entendez bien.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mme BONNEVAL, évanouie, portée sur un fauteuil par Justin et un autre homme.

BONNEVAL.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

JUSTIN.

C'est notre dernier acte; il n'en fait jamais d'autres. Au milieu des gémissemens que l'on y poussait, j'ai cru reconnaître la voix de Madame. J'ai couru à sa loge, où je l'ai trouvée sans connaissance et sans secours, n'ayant pu placer sa nièce auprès d'elle.

BONNEVAL.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Comme elle est pâle et blême!

JUSTIN.

Ne vous alarmez pas,
Madame est la vingtième
Aujourd'hui dans ce cas...
Mais comme cela gagne, à la fin, moi je tremble
Qu'un jour, acteurs et spectateurs,
Auteurs, moucheurs, ouvreurs, souffleurs,
Ne se pâment ensemble.

BONNEVAL, sur le devant de la scène.

Cet événement n'est pas naturel.... Il y a quelque chose là-dessous.... Serait-il bien possible! Rien n'est plus ordinaire.... Ce ne peut être que cela.

FLORETTE.

Madame ouvre les yeux....

BONNEVAL, allant vers sa femme avec inquiétude et colère.

Eh bien! Madame?

Mme BONNEVAL, ouvrant les yeux.

Ah!

BONNEVAL.

Elle ne peut plus soutenir ma vue... Épouse infidèle, répondez à votre juge?

JUSTIN.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

FLORETTE.

Est-il fou?

Mme BONNEVAL, en délire.

Quel mari que ce bon Meinau!

BONNEVAL.

Ah! il vous faudrait un Meinau pour mari! Non, non, je ne serai pas si bon, je vous en

avertis; vos jérémiades ne me désarmeront pas.

Mme BONNEVAL.

Pardonne, ô le plus chéri des époux!...

BONNEVAL.

Jamais, jamais.

Mme BONNEVAL.

Malheureuse victime! trois ans dans les pleurs?

BONNEVAL.

Ah! il y a trois ans.

JUSTIN, à part.

Il vaut mieux tard que jamais.

BONNEVAL.

Encore un mot: Madame, répondez....

Mme BONNEVAL.

Que me veux-tu? Eulalie....

BONNEVAL, sur le devant.

Air: *On dit qu'à quinze ans.*

Je vois que je suis
(O destin presque inévitable!)
Je vois que je suis
Du plus grand nombre des maris,
Une femme coupable
Qu'opprime un souvenir

D'un spectacle semblable,
A dû s'évanouir...

Je vois que je suis,
(O destin presque inévitable!)
Je vois que je suis
Du plus grand nombre des maris.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

Mme BONNEVAL, FLORETTE.

Mme BONNEVAL, revenant tout-à-fait à elle.

Ou suis-je?

FLORETTE.

Chez vous, Madame.

Mme BONNEVAL.

Ah! c'est toi, Florette. Conduis-moi là-haut : cette pièce m'a tuée.

FLORETTE, soutenant sa maîtresse, dit à Justin.

Je reviens à l'instant.

SCÈNE XIII.

JUSTIN.

Quelle mouche a donc piqué le patron? Se fâcher contre sa femme, parce qu'elle se trouve mal! Ah! cela s'arrangera... Ce qui m'inquiète davantage, c'est ce qu'on vient de me dire, que les autres théâtres, jaloux de la vogue que nous donne Misantropie et Repentir, font faire des pièces sur le modèle de la nôtre.

Air : *Tout roule aujourd'hui.*

Déjà chaque auteur dramatique
Veut nous emprunter ce sujet :
L'un pour un opéra comique,
L'autre pour en faire un ballet,
Pantomime, drame, anecdote,
A tout la pièce aura fourni :
Je sais qu'on la met en gavotte
Pour les chevaux de Franconi.

SCÈNE XIV.

JUSTIN, FLORETTE.

JUSTIN.

Eh bien !

FLORETTE.

Oh ! c'est la plus drôle de scène du monde ! Je n'y tenais plus d'envie de rire !

JUSTIN.

Qu'est-ce donc qui se passe là-haut ?

FLORETTE.

Ah ! Monsieur est dans un accès de jalousie vraiment comique : il dit qu'il voudrait bien connaître le téméraire qui...

JUSTIN.

Je crois que Madame voudrait bien le connaître aussi.

FLORETTE.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que, tout en repoussant le soupçon, elle en a l'air presque aussi flattée qu'offensée.

JUSTIN.

Eh ! mais, écoute donc, à son âge, ce doute est une vraie politesse.

Air : *Pour la baronne.*

A certain âge,
Si vous lui prêtez un amant,
A certain âge,
Fillette vous trouve insolent :
Ce qui pour elle est un outrage,
Est pour une autre un compliment
A certain âge.

FLORETTE.

Le mari lui a montré dix journaux contre les femmes qui se trouvent mal; la femme lui en a fait voir autant qui les défendent : ils ont fini par se les jeter à la tête, et le divorce va s'entamer.

JUSTIN.

Comment donc? de pareilles scènes à leur âge! Eh! mais, on prendrait cela pour de l'amour.

FLORETTE.

Absolument. Il n'y a que lui qui fasse de tels éclats.

JUSTIN.

Oh! mais aussi querelles d'amour...

FLORETTE.

Ne durent pas : nos maîtres se raccommoderont...

JUSTIN.

S'ils peuvent.... Voici nos jeunes gens : sortons.

SCÈNE XV.

DELVILLE, AGATHE, appuyée sur le bras de Delville, et s'asseyant aussitôt qu'elle arrive.

DELVILLE.

Air *du Menuet d'Exaudet.*

Sans humeur,
Sans aigreur,
L'un et l'autre,
Séparons-nous, croyez-moi,
Je reprendrai ma foi,
Et vous rendrai la vôtre.
Ce moyen,
J'en convien,
Est pénible ;
Mais j'aurais trop de souci
De voir ma femme si
Sensible.
Par égard pour votre gloire,
Moi, je veux bien ne pas croire
Qu'un rapport,
Un peu fort,
De ce drame,

Avec vos secrets tourmens,
A mis le trouble dans
Votre ame.
Mais l'époux,
Entre nous,
Doit tout craindre
D'une femme à sentiment,
Dont tout homme, en pleurant,
Saura se faire plaindre.
Quand nos pleurs,
Nos douleurs
L'ont émue;
Quand nous avons sa pitié,
Femme est plus qu'à moitié
Vaincue.

Or, vous m'avouerez que c'est inquiétant... Pleure qui veut aux genoux d'une femme, il n'est pas nécessaire d'aimer pour cela... Du tems que je m'exerçais, moi, j'aurais pleuré en lisant les petites affiches.

AGATHE, avec dignité.

Je devrais être extrêmement piquée des ridicules conjectures que vous osez tirer de mes larmes; mais votre opinion m'est devenue si indifférente, que je ne prendrai même pas la peine de la combattre.

DELVILLE.

Que voulez-vous? J'ai l'antipathie des grands sentimens.

AGATHE.

Je le crois, et c'est ce qui me décide à rompre entièrement avec vous.

DELVILLE.

Ah!... je pourrais réclamer l'honneur de la rupture... J'ai parlé le premier... Mais je sais vivre, et c'est de votre part que je vais prévenir votre oncle. (*On entend rire.*) Qu'entends-je? la jeune Adèle sans doute?... Il faut la voir; restons.

SCÈNE XVI.

AGATHE, toujours dans un fauteuil, un mouchoir sur les yeux; DELVILLE, à l'écart, observant Adèle; LENOIR, l'air fâché; ADÈLE, riant aux éclats.

ADÈLE.

Air : *De la gaîté le doux transport.* (De la Mélomanie.)

De la gaîté, moi, je chéris l'empire;
C'est un charme.

LENOIR.

C'est un délire!

DELVILLE.

Ah! qu'elle est bien!

ADÈLE.

C'est un charme.

LENOIR.

C'est un délire!

ADÈLE.

Pour bien jouir, il faut rire.

LENOIR.

Il faut pleurer.

ADÈLE.

Il faut rire.

(Allant vers Agathe.)

D'où viennent tes larmes?

AGATHE.

Je reviens de Misantropie, et tu me le demandes! Mais toi-même, quelle peut être la cause de tes ris?

ADÈLE.

Air : *Adieu donc, dame française.*

La bonne plaisanterie!
J'en ris vraiment de bon cœur;
Monsieur se met en fureur,
Il se fâche, il peste, il crie,
Parce que je ne veux pas, moi,
Pleurer sans savoir pourquoi...

LENOIR.

Quelle sécheresse d'ame!

DELVILLE, à part.

Son petit air espiègle me revient tout-à-fait.

LENOIR.

Air : *Les plus heureux sont les fous.*

Ma colère s'enflamme
D'y penser seulement !
Vous riez au plus beau moment
De ce superbe drame.
Non, plus d'hymen entre nous,
Vous ne serez point ma femme,
Et je romps dans mon courroux
Le nœud qui m'attache à vous.

ADÈLE.

Je n'en pleurerai pas davantage... Il n'y a rien que je craigne tant que d'avoir les yeux rouges.

LENOIR.

« Ayez les yeux moins beaux, et le cœur plus sensible. »

DELVILLE, à part.

Elle est charmante ! (*Haut.*) J'ai peut-être tort, mais j'ai pour système qu'on ne sait compatir qu'aux maux qu'on a soufferts.... Vous voyez que votre jeune cousine ne s'est point appitoyée sur madame Miller.

AGATHE. Pendant qu'elle chante, Lenoir regarde Adèle avec colère.

Air : *Dans ces désertes campagnes.*

Une femme faible et bonne,
Dupe d'un moment d'erreur,
Pour un mari qui pardonne,
Abjure un vil séducteur...
D'un repentir aussi tendre
La vertu peut s'honorer...
Des pleurs qu'on lui voit répandre
Qui pourrait ne pas pleurer?

ADÈLE.

Moi.

Air *de la Fanfare de Saint-Cloud.*

L'intéressante personne
Fuit un mari qu'elle aimait,
Et tendrement abandonne
Deux enfans pour un bonnet.
Dès la première audience
L'époux tombe dans ses bras...
D'une telle invraisemblance
Vraiment qui ne rirait pas?

DELVILLE.

D'honneur, mon cher Lenoir, je ne conçois pas votre antipathie pour la gaîté d'une femme? C'est peut-être sa meilleure sauvegarde....

Que voulez-vous que fasse un amant près de celle qui rit de tout? de son tendre aveu, s'il le hasarde; de ses belles phrases, s'il en sait faire; de ses larmes, s'il en répand? C'est une femme inexpugnable que ça!

ADÈLE, à part.

Il est aimable.

LENOIR.

J'ai mes principes faits à cet égard; je veux une femme qui ne craigne pas de se rougir les yeux par des pleurs. Madame et moi ne pourrions être que malheureux l'un par l'autre, et notre bonheur mutuel exige que...

ADÈLE.

Air : *Geneviève dont le nom.*

Je vole au-devant de vos vœux :
A rompre de si tristes nœuds
Je suis prête à souscrire.
Ailleurs nous pourrons rencontrer,
Vous, la femme avec qui pleurer,
Moi le mari pour rire.

DELVILLE, à part.

D'honneur, elle m'enchante!

LENOIR, à part.

Que ces yeux gonflés de pleurs sont intéressans!

ADÈLE, à part.

Je crois que Delville me trouve jolie.

AGATHE, à part.

Lenoir au moins paraît me rendre justice.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, SÉZANNE, arrivant dans ce moment de silence.

SÉZANNE.

Eh bien! qu'est-ce? On se boude ici comme là-haut, à ce qu'il me semble?

ADÈLE, riant.

On fait mieux, on se quitte.

SÉZANNE

Serait-ce, par hasard, un nouveau tour du drame allemand?

ADÈLE.

Justement.

SÉZANNE.

Je crois qu'il nous a été envoyé tout exprès d'Allemagne, pour allumer chez nous la guerre civile!

DELVILLE.

Ma foi, c'est possible.

LENOIR.

Que feriez-vous, Sézanne, d'une femme qui ne pleure pas au plus touchant des drames?

SÉZANNE.

Moi? Je la menerais voir une bonne comédie...

LENOIR.

Belle école! Y trouvera-t-elle la leçon terrible et puissante du repentir?

SÉZANNE.

Non; mais elle y trouvera de quoi prévenir la faute : cela vaut peut-être mieux.

ADÈLE.

Tenez, pour que vous n'emportiez pas de moi une trop mauvaise idée, je veux bien vous faire un aveu; c'est que j'étais fort émue à la dernière scène du quatrième acte, et...

SÉZANNE.

Je le crois bien, c'est la mieux écrite.

ADÈLE.

Et je crois vraiment que j'allais pleurer.... Quand je vous ai regardé par hasard, la douleur vous fesait faire une si drôle de mine, que la crainte de vous ressembler m'a fait rire...

LENOIR.

L'expression de la sensibilité ne peut jamais qu'embellir.

(Il fixe Agathe.)

Air : *Il n'en est pas de généreux.* (Du Petit Commissionnaire.)

Qu'on aime à voir dans les beaux yeux
De la femme qu'on idolâtre
Briller les pleurs délicieux
Qui tombent sur un sein d'albâtre!
Le plus juste ressentiment
Cède aux pleurs de celle qu'on aime...
Et les larmes du sentiment
Embellissent la beauté même.

DELVILLE, regardant Adèle.

Même air.

Moi, j'aime à voir souris charmant
Caresser deux lèvres mi-closes,
Et découvrir, en se jouant,
Des perles au milieu des roses.
Le plus juste ressentiment
Cède au souris de ce qu'on aime...
Joli souris bien caressant
Sait embellir la beauté même.

SÉZANNE.

Moi, je n'ai point de goût exclusif, et je suis de votre avis à tous deux.

Air : *Ne sommes-nous pas ici mieux.*

Si d'un souris délicieux
Je connais tous les charmes,
Je sais aussi de deux beaux yeux
Apprécier les larmes.

LENOIR.

Je ne serai jamais l'époux d'une rieuse.

ADÈLE.

Permis à vous, s'il n'y a que la tristesse qui vous amuse : je vous souhaite bien du plaisir.

LENOIR.

Je vais me dégager près de votre oncle.

ADÈLE.

Allez, et puissiez-vous rencontrer une autre madame Miller !

DELVILLE, à Agathe.

Je vais, en votre nom, retirer ma parole.

SÉZANNE les arrête.

Eh ! non, non ; c'est moi qui vais parler au cher oncle. Pour vous, il vous reste ici quelque chose de mieux à faire. Tenez.

Air : *Je le compare avec Louis.*

(A Lenoir.)

Voyez ces yeux pleins de langueur,

Humides encore de larmes.

(A Delville.)

Voyez ce souris plein de charmes,
Et consultez bien votre cœur...
Pour ceux qu'un même goût rassemble,
Qu'il est doux de pleurer ensemble!

(Il place Lenoir près d'Agathe.)

Ou de rire ensemble!

(Il place Delville près d'Adèle.)

Je vais parler aux grands parens. Vous, restez comme je vous ai placés; je ne vous demande que cela.

SCÈNE XVIII.

AGATHE ET LENOIR, ADÈLE ET DELVILLE, après s'être regardés quelque tems, les deux premiers en soupirant, les deux autres s'asseyant, et chantant en riant.

Air *parodié de Tom-Jones.*

LENOIR.

Que le devoir que l'on m'impose
En ce moment a de douceur!
Je soupire, hélas! et je n'ose
D'Agathe interroger le cœur.

AGATHE.

Je soupire, hélas! et je n'ose
Pour vous interroger mon cœur.

AGATHE ET LENOIR.

Sur { mes / ses } soupirs je me repose.
Pour vous expliquer mon ardeur,
C'est le vrai langage du cœur.

DELVILLE.

Le long du jour
Aux larmes fidèle,
Il va près d'elle
Pleurer son amour,
Moins lamentable,
Mais plus aimable :
Parlons d'amour, mais sans fadeur.

ADÈLE.

Il se lamente, lamente,
Et moi je chante, je chante,
C'est mon humeur.

DELVILLE ET ADÈLE.

Ah ! combien cette humeur m'enchante !
Elle vous assure mon cœur ;
Elle a su lui gagner mon cœur.

(A la fin du duo, Lenoir tombe aux pieds d'Agathe.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, BONNEVAL, MADAME BONNEVAL, SÉZANNE.

BONNEVAL, voyant les amans.

A MERVEILLE! ne vous dérangez pas : cela s'appelle une infidélité précoce.

SÉZANNE.

Après la noce, elle eût encore été moins de saison.

Mme BONNEVAL.

Sézanne nous amenait ici pour vous aider à vous entendre; mais il me semble que la chose est en assez bon train.

DELVILLE.

Tenez, cher oncle, nous venons de nous apercevoir à tems, Mademoiselle et moi, que nous nous convenions. Lenoir et Madame ont fait tout aussi à propos une découverte semblable; et si vous le trouvez bon...

BONNEVAL, à Adèle.

Très-volontiers, mes enfans : il s'agit de votre bonheur; je ne veux point y mettre obstacle.

Mme BONNEVAL.

Ni moi; mais c'est cependant un peu prompt.

SÉZANNE.

Pas plus que l'amour du Major pour madame Miller... Allons, je vois enfin qu'en dépit de Misantropie et Repentir nous aurons nos deux mariages, et point de divorce...

DELVILLE.

Comment, un divorce?

Mme BONNEVAL.

Oui vraiment : Monsieur ne s'avisait-il-pas de...

BONNEVAL.

Laissons cela, madame Bonneval, puisque Sézanne m'a fait obtenir mon pardon.

Mme BONNEVAL.

Il y a trente ans qu'il était écrit là (*Mettant la main sur son cœur.*) d'avance.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN, FLORETTE.

JUSTIN.

Je viens vous présenter une petite requête, M. Bonneval... Comme Florette et moi voudrions finir par nous marier...

BONNEVAL.

Eh bien ! à la bonneheure, et si ma femme y consent...

Mme BONNEVAL.

Volontiers ; et même pour arranger tout le monde, je garderai Florette à mon service.

JUSTIN.

Si vous vouliez, M. Bonneval, il ne tiendrait qu'à vous de me faire gagner quelque argent pour le ménage ?

BONNEVAL.

Comment donc cela ?

JUSTIN.

Vous avez là au rez-de-chaussée un petit appartement qui ne sert à personne : si vous vouliez me le prêter les jours de Misantropie, j'y ferais transporter les évanouis ; ça obligerait tout le monde.

BONNEVAL.

Je le veux bien, mes enfans.

FLORETTE.

Cette pièce-là fera notre fortune.

SÉZANNE.

Ma foi, tout le monde ici lui a des obligations aujourd'hui ; cela me raccommode avec elle, et je suis d'avis qu'il ne se marie plus

un homme à Paris, sans y mener sa future la veille.

BONNEVAL.

Oui, mais pas le lendemain.

VAUDEVILLE.

ADÈLE.

Air nouveau de M. Lonchamps.

A tout le monde il serait doux,
Je le sens bien, de pouvoir plaire;
Mais, pour contenter tous les goûts,
Vraiment on ne sait comment faire.

Lenoir a cru voir dans mes ris
La preuve d'une ame frivole:
Delville de moi s'est épris;
Il aime une femme un peu folle.

A tout, etc.

AGATHE.

Devant l'un je n'ai pu pleurer
Sans qu'il en conçût des alarmes;
L'autre n'a pu, sans m'adorer,
Voir mes yeux se mouiller de larmes.

A tout, etc.

SÉZANNE.

Femme craignant le drame noir
Refuse d'en subir l'épreuve,

Dans ce refus l'époux croit voir
De quelque tort secret la preuve.
A tout, etc.

FLORETTE.

Au drame noir, moi, j'ai bâillé;
Justin s'en est mis en colère.

SÉZANNE.

Il a grand tort; mon amitié
Pour toi s'en augmente, ma chère.
A tout, etc.

LENOIR.

Aux Français encore long-tems
L'on ira voir Misantropie.

SÉZANNE.

C'est que de Simon les talens
Couvrent les défauts d'Eulalie.
A tout, etc.

DELVILLE.

La critique, n'en doutons point,
Pourra blâmer ce prompt échange;
Mais entre nous, le plus grand point,
C'est que tous quatre il nous arrange.
A tout, etc.

ADÈLE, au public.

Si vous approuvez les couplets
Semés dans cette bagatelle,
Protégez-les contre les traits
Que l'on pourrait lancer contre elle;

Car enfin

A tout le monde il serait doux
Pour les auteurs de pouvoir plaire ;
Mais pour contenter tous les goûts
Vraiment ils n'ont su comment faire.

FIN DE COMMENT FAIRE ?

LES CHEVILLES
DE MAITRE ADAM,
MENUISIER DE NEVERS,

OU

LES POÈTES ARTISANS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. MOREAU ET FRANCIS;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier, le 28 décembre 1805.

PERSONNAGES.

ADAM BILLAUT, menuisier.
MADAME BILLAUT, sa femme.
COLETTE, leur fille.
DEREAULT, serrurier et poète.
ROBERT, son fils.
TOUSSAINT-QUINET, libraire.

La scène se passe à Nevers, en 1643.

LES CHEVILLES
DE MAITRE ADAM,
COMÉDIE.

Le théâtre représente une place publique; sur la gauche, l'atelier de maître Adam; sur la droite, un peu dans le fond de la scène, la forge de maître Dereault.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, sortant de la boutique de son père.

DÉJA six heures, et Colette n'a pas paru à sa fenêtre; maître Adam dort encore, chantons, ça la fera peut-être venir, et quand je la vois le matin, j'en travaille plus gaîment le reste de la journée. (*Pendant la ritournelle, maître Adam paraît à sa fenêtre.*)

MAITRE ADAM, à sa fenêtre.

Ah! ah! ma chanson! écoutons.

ROBERT.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que la lumière
Vient nous annoncer le jour,

Je commence ma carrière
Par songer à mon amour.

MAITRE ADAM, à part.

Ah! le coquin!

ROBERT.

Mes yeux admirent l'aurore,
Et cependant je lui dis :
Le teint d'celle que j'adore,
A plus que toi de rubis.

MAITRE ADAM, quittant la fenêtre.

Ah! le malheureux, comme il m'estropie!

ROBERT.

Aussitôt que la lumière
Vient nous annoncer le jour.

MAITRE ADAM, criant dans sa maison.

Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça.

ROBERT.

J'entends le père, sauvons-nous.

(Il retourne à sa forge.)

SCÈNE II.

ROBERT, à sa forge, maître ADAM sort en chantant, la bouteille à la main.

MAITRE ADAM.

« Aussitot que la lumière
» Vient redoger nos coteaux,
» Je commence ma carrière
» Par visiter mes tonneaux. »

Qu'est-ce que tu chantais donc tout à l'heure?

ROBERT.

Maître Adam, c'est que...

MAITRE ADAM.

Comment! c'est que.... c'est que tu es un ignorant. Tu aimes ma fille, c'est naturel; tu cherches à lui plaire, c'est dans l'ordre; tu chantes sous sa fenêtre, c'est tout simple; mais, corbleu! ne me fais pas dire des sottises.

ROBERT.

Je sais bien....

MAITRE ADAM.

Au contraire, tu ne sais pas. Voyez un peu ce maladroit.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Lorsque dans mes vers énergiques,
Je vante le vin chaque jour,
Il me prend mes couplets bachiques
Pour faire une chanson d'amour.

ROBERT.

Mon tort est grand, je le confesse,
Mais chacun doit avoir son tour;
De Bacchus vous chantez l'ivresse,
Je chante celle de l'amour.

MAITRE ADAM.

Et voilà comme tu t'y prends pour réussir? Tiens, mon ami, crois-moi.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Laisse-là le ton lamentable
De ces soupirans ennuyeux :
Un air joyeux est préférable
A tous les refrains langoureux;
A la gaîté toujours fidèle,
Mon cher, il ne faut pas choisir,
Quand on veut réveiller sa belle,
Des couplets faits pour l'endormir. (*bis.*)

ROBERT.

Dam'! écoutez donc, j'ons fait de notre mieux, et il n'est pas donné à tout le monde d'être instruit comme vous sans avoir rien appris.

MAITRE ADAM.

Allons donc, c'est inexcusable; et quand on est comme toi le fils d'un serrurier qu'on cite dans tout Nevers pour ses sonnets et ses chansons....

ROBERT.

Après tout, si j'ai changé vos couplets, c'est par amour pour votre fille; et c'est bien là, j'espère, le cas de me pardonner.

MAITRE ADAM.

Belle raison!

ROBERT.

Songez donc, maître Adam, que vous n'avez que cet enfant-là.

MAITRE ADAM.

Air *du vaudeville du Prétendu de Gisors.*

Mon ami, combien tu t'abuses!
Si je dois ma fille à l'Amour,
A mon commerce avec les Muses
D'autres enfans doivent le jour. (*bis.*)
Or, en bon père de famille,
Je partage mes sentimens,
Et ne veux pas voir pour ma fille
Maltraiter mes autres enfans. (*bis*)

ROBERT.

Eh bien! voilà qui est dit, j'n'y reviendrons plus.

MAITRE ADAM.

A la bonne heure.

ROBERT.

Parlons donc de mon mariage avec Colette.

MAITRE ADAM.

Tu sais bien que je ne m'y oppose pas, et que sans ma femme elle serait déjà la tienne.

ROBERT.

Je sais que vous êtes un brave homme.

MAITRE ADAM.

Mais aussi, pourquoi diable ton père s'avise-t-il de plaider avec elle?

ROBERT.

Et pourquoi ne veut-elle pas céder?

MAITRE ADAM.

Ah! mon ami, c'est qu'elle est femme. Au reste, qu'elle plaide, qu'elle gagne, qu'elle perde, j'espère que ton père et moi n'en serons pas moins bons amis.

ROBERT.

Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, maître Adam; voyez quel avantage d'unir nos deux familles; car enfin, de serrurier à menuisier, il n'y a que la main.

MAITRE ADAM.

Oui, et c'est pour cela que tu veux avoir celle de ma fille.

ROBERT.

C'est ben naturel.

DEREAULT, dans sa boutique.

Robert! Robert!

MAITRE ADAM.

Tiens, ton père t'appelle.

ROBERT.

J'y vais. J'aurais pourtant bien voulu voir Colette.

MAITRE ADAM.

Ne t'inquiète pas. Je lui dirai que tu es venu, que tu es à ta forge, et que tu brûles toujours pour elle.

SCÈNE III.

MAITRE ADAM.

Que les amoureux sont drôles, et que les plaideurs sont tristes... Mais, ma foi, laissons-les vider leur procès, et vidons ma bouteille.

(Il la prend.)

Air : *Sans un petit brin d'amour.*

Sans un petit doigt de vin
Pourrait-on noyer le chagrin ?
C'est avec ce jus divin
Qu'on brave le destin.
Par accident, l'homme qui perd sa place,
Le joueur qui perd son argent,
L'époux absent, qu'un jeune amant remplace,
Se consolent tous en buvant.

Sans un petit doigt de vin, etc.

SCÈNE IV.

MAITRE ADAM, COLETTE.

COLETTE, accourant.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

MAITRE ADAM.

Qu'as-tu donc, mon enfant ?

COLETTE.

Ma mère est furieuse. Elle vient de me gronder.... de me gronder.... Je crois qu'elle m'aurait battue si je ne m'étais enfuie.

MAITRE ADAM.

Je la reconnais bien là ; mais conte-moi donc ça.

COLETTE.

Je vous apportais deux lettres qui arrivent de Paris; j'en laisse tomber une, ma mère l'ouvre, la lit, et s'emporte contre vous, contre moi, contre tout le monde.

MAITRE ADAM.

Quelque épître en vers d'un de mes amis. Il n'en faut pas davantage pour exciter sa colère; mais toi, qui es plus raisonnable, dis-moi...

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Ton cœur, qui paraît aguerri,
Ne craint-il pas d'autres blessures?
Et sait-il repousser aussi
Les traits que l'Amour aujourd'hui
Lui lance d'une main plus sûre?
Ce dieu, qui fait plus d'un métier,
Si j'en crois des preuves certaines,
A la forge d'un serrurier,
Est venu (*bis.*) te forger des chaînes.

COLETTE.

De qui voulez-vous donc parler, mon père?

MAITRE ADAM.

De Robert, le fils de mon voisin. Je sais qu'il t'aime, et je croyais bonnement que tu répondais à son amour.

COLETTE.

Je suis trop bien élevée pour ne pas y répondre, et s'il m'en parlait....

MAITRE ADAM.

Ah! il ne t'en dit rien? Ce n'est donc pas pour toi qu'il vient tous les matins chanter sous les fenêtres de notre maison?

COLETTE.

Dame! mon père, je n'en sais rien. Quand il ne me voit pas, peut-être est-il plus hardi, et me parle-t-il de son amour.

MAITRE ADAM.

Et toi, tu es moins timide et tu l'écoutes. Il n'y a pas grand mal à cela. Mais, voyons un peu ce que me mandent mes amis de Paris. (*Il regarde ses lettres.*) Ah! ah! celle-ci est de Scarron, je reconnais son écriture : mais, ma foi, elle est aussi mal formée que sa personne. Tiens, tâche de la déchiffrer.

COLETTE.

Volontiers.

(Elle lit.)

Air : *Une fille est un oiseau.*

Adam, laisse tes rabots,
Que ta lyre les remplace;
Et pour gravir le Parnasse,
Crois-moi, quitte tes sabots.

Favorisé par les Grâces,
Au Pinde lorsque tu passes,
Les fleurs naissent sur tes traces,
Pour en parer les neuf sœurs.
Pourquoi donc, mon cher confrère,
Cette chaussure grossière,
Quand tu marches sur des fleurs!

MAITRE ADAM.

Que je quitte mon état! Scarron n'y pense pas. Il faut lui répondre sur-le-champ. Tiens, mon enfant, écris ce que je vais te dicter.

COLETTE.

Oui, mon père.

MAITRE ADAM, dictant.

Mon cher Scarron!

(1) Air *du Vaudeville d'Arlequin musard.*

Au soin que je prends de ma gloire,
Se joignent d'autres soins divers;
Je veux bien vivre dans l'histoire,
Mais il me faut vivre à Nevers.
Qu'on me blâme ou non, peu m'importe,
Trop d'esprit souvent est fatal;
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DEREAULT.

DEREAULT, ayant entendu les deux derniers vers.

Tu as bien raison :

ENSEMBLE.

Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

MAITRE ADAM.

Nous savons cela, nous autres grands hommes. (*Montrant une barrique qui est sur un chevalet.*) Aussi, voilà mon Pégase, et....

DEREAULT.

Celui-là ne bronche pas.

MAITRE ADAM.

Mais il m'a fait broncher plus d'une fois.

DEREAULT.

A propos, comment va la menuiserie ?

MAITRE ADAM.

Tu vois, mon ami. J'ai terminé hier la chanson dont je t'ai parlé. Et la serrurerie ?

DEREAULT.

Je viens de finir le sonnet que je t'adresse.

MAITRE ADAM.

J'espère que tu vas me le montrer.

DEREAULT.

Il ne vaut pas les tiens, je t'en avertis.

MAITRE ADAM.

Fausse modestie, nous connaissons cela.

DEREAULT.

Air *du Vaudeville d'Honorine.*

Ah! pour illustrer mon enclume,
Grâce à l'effet d'un prodige nouveau,
Si je m'escrimais de la plume
Comme je sais m'escrimer du marteau, (*bis.*)
Pour toi, ma muse toujours prête,
Venant enflammer mon cerveau,
Il sortirait plus de feu de ma tête
Qu'il n'en entre dans mon fourneau.

MAITRE ADAM.

Je reconnais là ton amitié.

COLETTE.

Voilà votre lettre, mon père.

MAITRE ADAM, à sa fille.

Plie-la, et mets l'adresse : « à M. Scarron, au Marais. »

DEREAULT.

Tu me promets donc d'être indulgent?

MAITRE ADAM.

Eh! mon ami, ne trouve-t-on pas toujours bons les vers qu'on fait pour nous?

DEREAULT.

Air *de la pipe de tabac.*

Rimant sans art et sans étude,
Mes vers ne sont pas sans défaut;
S'ils ont quelque chose de rude,
Tu peux y passer le rabot. (*bis.*)

MAITRE ADAM.

Tes vers heureux, mon cher confrère,
Sont fort bien polis, sur ma foi;
Un serrurier, la chose est claire,
Doit savoir limer mieux que moi.

DEREAULT.

Voici donc mon sonnet.

MAITRE ADAM.

Voyons ton sonnet.

DEREAULT, lit.

« Pour faire en ta faveur un ouvrage assez beau. »

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME BILLAUT.

Mme BILLAUT.

COLETTE! Colette! Voyez un peu si elle viendra, si elle répondra. Ah! encore mes deux paresseux ensemble.

MAITRE ADAM.

Voilà bien le diable.

DEREAULT.

C'est ta femme.

Mme BILLAUT.

Eh! bien, petite péronnelle! vous ne m'entendez donc pas? Que faites-vous là? Qu'est-ce que c'est que ce chiffon de papier?

COLETTE.

C'est une lettre pour M. Scarron.

Mme BILLAUT.

M. Scarron! encore un bel olibrius, voilà du tems bien employé! Je vous défends de toucher une plume sans ma permission. Votre rouet, Mademoiselle, votre rouet.

MAITRE ADAM, à Dereault.

Mon ami, ton sonnet est charmant.

Mme BILLAUT, le prenant et le déchirant.

Et moi, voilà le cas que j'en fais.

DEREAULT.

Eh bien! Madame!...

MAITRE ADAM.

Cette femme-là n'a pas le moindre respect pour la poésie.

Mme BILLAUT.

Air : *Où s'en vont ces gais bergers ?*

Messieurs, chacun son métier,
Si vous voulez m'en croire.
Vous, monsieur le serrurier,
Renoncez à la gloire.
Vous ferez mieux désormais,
Laissant là ces sornettes,
Au lieu de composer des sonnets...
De poser des sonnettes.

MAITRE ADAM.

Il faut lui pardonner... elle a de l'humeur: ce maudit procès....

Mme BILLAUT.

Je le gagnerai, Monsieur, je le gagnerai.

DEREAULT.

C'est ce que nous saurons bientôt; car on le juge aujourd'hui.

Mme BILLAUT.

Je le gagnerai, vous dis-je, et cette affaire terminée, j'en aurai une autre à vider avec Monsieur.

MAITRE ADAM.

Ne voudrais-tu pas plaider aussi contre moi?

Mme BILLAUT.

J'ai découvert toutes vos petites intrigues à Paris, je sais à présent votre conduite pendant votre dernier séjour dans cette ville : je connais l'objet de toutes vos distractions ; mais je ne serai pas plus long-tems votre dupe.

DEREAULT.

Comment! voisin, des amourettes à Paris?

MAITRE ADAM.

Le diable m'emporte si je conçois un mot à ce qu'elle dit.

Mme BILLAUT.

Cela s'éclaircira, cela s'éclaircira. J'ai dans les mains de quoi vous confondre, perfide!

MAITRE ADAM.

Je n'y suis pas davantage.

Mme BILLAUT.

Eh! bien, vous séparerez-vous aujourd'hui?

Voilà comme les jours se passent à ne rien faire, à niaiser, à tuer le tems.

MAITRE ADAM.

Ne te fâche donc pas pour des riens; que peut-on faire de mieux après tout?

Air : *Frère Jean à la cuisine.*

Contemplons le tems qui passe,
Et regardons après lui;
Il ne laisse sur sa trace
Que le néant et l'oubli.
Des instans
Du printems
A jouir qu'on s'évertue;
Et de peur qu'il ne nous tue,
Mes amis, tuons le tems. (*ter.*)

Mme BILLAUT.

Belle maxime!

ENSEMBLE.

Et de peur qu'il, etc.

MAITRE ADAM.

Du tems la faux meurtrière,
Qui plane de toutes parts,
Brisa la lyre d'Homère
Et le sceptre des Césars:
Conquérons
Et savons;

Tôt ou tard il vous moissonne ;
Il ne ménage personne ;
Ne ménageons pas le tems. (*ter.*)

Mme BILLAUT.

Cela finira, j'espère.

MAITRE ADAM.

Quand on voudra.

Je me moque de la Parque ;
Et pour l'empire des morts,
Avec le Tems je m'embarque,
Et le mène aux sombres bords.
Je prétends
Que contens
D'un dévoûment aussi rare,
Tous les diables du Tartare
M'aident à passer le Tems. (*ter.*)

Mme BILLAUT.

Oui, tu le prends sur ce ton-là? Eh bien! je ne me mêle plus de rien; je t'abandonne à ta mauvaise étoile. Chante... chante... tes créanciers te feront bien déchanter.

DEREAULT.

Allons, mon ami, il faut toujours finir par céder à sa femme; tu n'en rimeras pas moins: et l'on est heureux d'avoir comme toi deux cordes à son arc.

Air : Voilà bien les lâches mortels.

Bon menuisier, gai troubadour,
Tu dois acquérir double gloire ;
Car tu sais faire tour à tour
Une chanson comme une armoire.
Reprends ton maillet, s'il le faut ;
Mais rimant, quoi que l'on en dise,
S'il te faut vivre du rabot,
Que ta plume t'immortalise.

MAITRE ADAM.

C'est très-flatteur, sans doute, et..... (*Il chante.*)

Gai serrurier, etc.

Mme BILLAUT.

Eh bien! ne vas-tu pas lui répondre à ton tour; marche devant moi.

Air de la contredanse du Diable à quatre.

Allons, rentre dans ton atelier,
Travaille ;
Toujours vaille qui vaille,
Tu ferais un mauvais chansonnier ;
Tâche au moins d'être un bon ouvrier.

DEREAULT.

Tu ne peux trouver d'excuses ;
Fais, en célébrant Bacchus,
Des tabourets pour les Muses,
Et des buffets pour Comus.

ENSEMBLE.

MAITRE ADAM.

Bien malgré moi, dans mon atelier
Il faut que j'aille,
Et que je travaille;
Mais si je suis mauvais chansonnier,
Je suis bien plus mauvais menuisier.

DEBEAULT.

Allons, rentre dans ton atelier,
Et travaille,
Mais surtout rimaille;
Tâche d'être aussi bon ouvrier
Que bon buveur et bon chansonnier.

Mme BILLAUT.

Allons, rentre dans ton atelier, etc.

(Ils se mettent à travailler; Colette vient, et file devant la boutique.)

Enfin, les voilà à l'ouvrage; ce n'a pas été sans peine: il faut toute mon activité pour faire aller ma maison, car, Dieu merci, Monsieur ne se mêle de rien; ah! mon Dieu! mon Dieu! ne me parlez pas des maris.

Air: *Il faut que l'on file, file.*

La paresse les entraîne,
Ils dorment soir et matin;
Combien nous avons de peine
Quand il faut les mettre en train!
Pour rendre le mien docile,

Plus actif et plus habile,
Quel moyen emploirons-nous ?

COLETTE, filant, à part.

Il faut que l'on file, file, file,
Il faut que l'on file doux. (*b.s.*)

Mme BILLAUT.

Mais ce n'est pas encore là mon plus grand chagrin; cette maudite lettre, qui ne me laisse plus aucun doute sur sa perfidie, me fait tourner la tête; car enfin, il n'a rien à répondre à cela. (*Elle lit.*)

« Épouse cette douce amie,
» Pour mieux obtenir ses faveurs. »

L'épouser, cela est assez clair, on l'engage à me quitter; ah! que les femmes sont à plaindre.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

On a perdu la raison
Lorsque l'on se marie;
Après cette trahison,
Que suis-je dans la maison ?

MAITRE ADAM, à Colette.

La scie, la scie, la scie.

COLETTE, la lui donnant.

La voilà, mon père.

Mme BILLAUT.

Les beaux conseils! Et c'est de la part de Monsieur.... Monsieur.... Tristan Lhermite. C'est fort joli pour un hermite! Si l'on m'adressait de pareilles lettres, mon mari ferait un beau tapage; mais tout est permis à ces messieurs.

Air : *L'Amour se plaît parmi les feux.*

Que l'on nous fasse les yeux doux,
Un mari se montre jaloux,
Et chez nous fait le diable à quatre;
Mais moi, pour adoucir mon sort,
S'il me trompe, aurai-je grand tort
De le quereller, de le battre?

DEREAULT ET ROBERT.

Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage;
Il faut avoir cœur à l'ouvrage. (*bis.*)

(Maître Adam fait signe à Dereault d'aller au cabaret; ils se coulent doucement tous deux derrière madame Billaut, et s'en vont.)

SCÈNE VII.

MADAME BILLAUT, ROBERT, COLETTE.

Mme BILLAUT.

Ce que c'est pourtant que ce Paris ! Voilà les connaissances qu'on y fait. Mais... je ne l'entends plus travailler. Eh bien !... allons, le voilà parti, il n'y a plus moyen d'y tenir. (*Elle se retourne, et trouve Robert et Colette qui causent ensemble.*) Attends... attends... tu es bien hardie de me désobéir, et devant moi encore ! Voyez un peu cette effrontée. Rentre à la maison tout de suite. Et toi, tourne-moi les talons, et que je ne te voie jamais parler à ma fille.

ROBERT, en s'en allant.

Ah ! mon Dieu ! mère Billaut, comme vous êtes sévère !

Mme BILLAUT.

C'est bon, c'est bon : je suis comme il faut être.

COLETTE.

C'est vrai aussi, ma mère.

Mme BILLAUT.

Tu raisonnes, je crois.

COLETTE.

Air *de la Contredanse de la Maréchale.*

Pourquoi
Cet air sévère?
Rassurez-vous, ma mère,
Le désir de vous plaire
Est ma première loi.
Pour un procès bizarre
Robert est éconduit;
L'intérêt vous sépare,
Mais l'amour nous unit.

(Madame Billaut fait un geste de colère.)

COLETTE.

Pourquoi, etc.

Mais l'amour qu'on évite
Sait toujours nous domter,
Et n'en va que plus vite
Quand on veut l'arrêter.

(Même jeu.)

Pourquoi, etc.

Mais comment faut-il faire?
Je le dis en tremblant,
Ce qu'ordonne une mère,
L'amour me le défend.

(Même jeu.)

Pourquoi, etc.

Mme BILLAUT.

C'est bon ! c'est bon ! rentre toujours.

(Elle l'enferme.)

SCÈNE VIII.

MADAME BILLAUT, TOUSSAINT-QUINET.

TOUSSAINT-QUINET, au fond du théâtre.

CETTE femme pourra peut-être me donner quelques renseignemens. (*Haut.*) Madame, vous connaissez sans doute la demeure de Maître Adam ?

Mme BILLAUT.

Mieux que personne, Monsieur ; vous êtes devant sa porte, et si vous voulez l'employer, vous n'aurez qu'à vous louer de son adresse et de son activité.

TOUSSAINT-QUINET.

Je connais déjà de ses ouvrages.

Mme BILLAUT.

Monsieur a peut-être vu à Paris les balustres qu'il a posées chez M. le comte de Saint-Géran ?

TOUSSAINT-QUINET.

Non, Madame ; mais j'ai vu ses ballades et ses rondeaux.

Mme BILLAUT, à part.

Ah! mon Dieu! où est-il? Voilà comme il perd toutes ses pratiques. (*Haut.*) Monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer votre confiance; c'est le plus habile menuisier de Nevers.

TOUSSAINT-QUINET.

Et le plus gai chansonnier.

Mme BILLAUT.

Ah! Monsieur, c'est une manie qu'il faut lui pardonner.

TOUSSAINT-QUINET.

Lui pardonner! dites qu'il faut l'en féliciter.

Mme BILLAUT.

Monsieur est trop indulgent. Au reste, je vous assure que cela ne nuit en rien à son état.

TOUSSAINT-QUINET.

Savez-vous bien, Madame, qu'on ne parle à la cour que du menuisier de Nevers?

Mme BILLAUT.

On en parle à la cour! (*A part.*) Voyez un peu si cet homme-là ne négligeait pas son métier, notre fortune serait faite. (*Haut.*) On en parle à la cour!

TOUSSAINT-QUINET.

On y chante même ses couplets.

Mme BILLAUT.

Et dites-moi, Monsieur, ça ne lui fait-il pas bien du tort?

TOUSSAINT-QUINET.

Et quel tort, s'il vous plaît, voulez-vous que cela lui fasse? Maître Adam est né pour la poésie. En deux mots, voici son histoire :

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Un beau jour, par l'ordre d'Apollon,
Il construit une échelle,
Et sur le sommet de l'Hélicon,
Monte avec son échelle;
Mais de nos rimeurs d'aujourd'hui
Le mérite devient si frèle,
Que tout nous fait croire qu'après lui
Il a tiré l'échelle.

Mme BILLAUT, à part.

Quel galimatias nous fait-il là? (*Haut.*) Monsieur, ne seriez-vous pas, par hasard, de ces gens qu'on nomme poètes?

TOUSSAINT-QUINET.

Je n'ai pas cet honneur.

Air : *Bouton de rose.*

Je suis libraire,
Connu dans le monde savant;
J'ai de l'esprit, le goût m'éclaire,
J'achète, je paie, et pourtant
Je suis libraire.

Mme BILLAUT.

Ah! Monsieur est libraire?

TOUSSAINT-QUINET.

Oui, Madame, imprimeur-libraire; et je me flatte que les auteurs m'ont quelques obligations...

Air : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

En vain ces messieurs, d'âge en âge,
Composeraient de bons écrits,
Obtiendraient-ils notre suffrage,
S'ils conservaient leurs manuscrits? (*bis.*)
C'est grâce à mes soins, à ma peine,
Qu'un jour leur nom sera cité.
S'ils vont à la postérité,
N'est-ce pas moi qui les y mène?

Mme BILLAUT.

Et vous venez, sans doute, pour faire faire une bibliothèque à mon mari?

TOUSSAINT-QUINET.

Non, Madame; mais je viens pour enrichir la mienne.

Mme BILLAUT.

Je ne vous comprends pas.

TOUSSAINT-QUINET.

Je viens demander à maître Adam le recueil de ses poésies.

Mme BILLAUT.

Ah! c'est une autre affaire. (*A part.*) Débarrassons-nous de cet extravagant-là. (*Haut.*) Monsieur, il est sorti.

TOUSSAINT-QUINET.

Eh bien! je l'attendrai.

Mme BILLAUT.

A votre aise, Monsieur, la place est libre. Je vous demande bien pardon de vous quitter; mais mes occupations m'appellent là-dedans. Je suis votre servante. (*A part.*) Et moi qui le prenais pour une bonne pratique! Un libraire!

(Elle rentre.)

SCÈNE IX.

TOUSSAINT-QUINET.

Oui, sans doute, je l'attendrai; j'ai trop d'intérêt à acheter à notre menuisier le manuscrit de ses ouvrages, qu'il appelle modestement ses *Chevilles*. Je suis certain d'en avoir un grand débit, car chacun voudra lire les vers de maître Adam.

Air : *De la Nature.*

Du séjour de la vérité
Sans peine il a trouvé la route; (*bis.*)
Et maître Adam, sans qu'il s'en doute,
Écrit pour la postérité.
Son esprit sans culture
Rarement s'égara;
Et quand il composa,
Quel guide l'éclaira?
La nature!

SCÈNE X.

MAITRE ADAM, DEREAULT, TOUSSAINT-QUINET.

MAITRE ADAM, à Dereault.

Parlez-moi d'un déjeuner comme celui-là, morbleu! moi, je suis ennemi de la cérémonie.

Air *du vaudeville du Ballets des Pierrots.*

Fuyant les repas d'étiquette,
En sortant de mon atelier,
Je dîne toujours sans serviette,
Mais je garde mon tablier :
Et quand pour un banquet aimable
On vient me prier sans façon,
Si l'on veut des chansons de table,
Je fais la table et la chanson.

TOUSSAINT-QUINET.

A cette gaîté franche je reconnais maître Adam.

MAITRE ADAM.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, c'est lui-même; que puis-je faire pour votre service?

TOUSSAINT-QUINET.

Tout, Monsieur.

MAITRE ADAM.

C'est beaucoup, mais n'importe; de quoi s'agit-il?

TOUSSAINT-QUINET.

Monsieur, j'ai fait depuis quelque tems des pertes considérables dans mon commerce, et vous pouvez seul me tirer de l'embarras où je me trouve.

DEREAULT, à part à Maitre Adam.

Il vient te demander de l'argent.

MAITRE ADAM.

Il s'adresse bien. (*Haut.*) Monsieur, je suis moi-même dans une situation...

TOUSSAINT-QUINET, lui montrant une bourse.

Voilà ma dernière ressource. Une douzaine de cents francs.

DEREAULT.

Que diable veut-il dire?

TOUSSAINT-QUINET.

Je viens vous les offrir, si vous voulez m'obliger.

MAITRE ADAM.

Ah! çà! entendons-nous; vous venez me demander des secours, et vous m'offrez de l'argent...

TOUSSAINT-QUINET.

Vous allez être au fait : il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de Toussaint-Quinet.

MAITRE ADAM.

L'imprimeur de l'Académie ?

TOUSSAINT-QUINET.

Hélas ! oui.

MAITRE ADAM.

Eh bien !

TOUSSAINT-QUINET.

C'est moi-même.

MAITRE ADAM.

Qu'avons-nous, s'il vous plaît, à démêler ensemble ?

TOUSSAINT-QUINET.

Vous êtes poète, Monsieur.

MAITRE ADAM.

Moi ! je suis menuisier.

TOUSSAINT-QUINET.

Et vous avez composé un recueil charmant.

MAITRE ADAM.

Mes chevilles ! Allons donc ! c'est moins que rien.

TOUSSAINT-QUINET.

Je viens cependant exprès pour vous l'acheter.

DEREAULT ET MAITRE ADAM.

L'acheter ?

TOUSSAINT-QUINET.

Je vous en offre tout ce qui me reste.

MAITRE-ADAM.

Vous voulez donc perdre tout ?

DEREAULT, à Maître Adam.

Qu'est-ce que ça te fait ?

TOUSSAINT-QUINET.

Je suis décidé à traiter avec vous.

MAITRE ADAM.

A d'autres ! à d'autres ! Quelle folie ! moi, me faire imprimer !

TOUSSAINT-QUINET.

Oui, vous dis-je, j'imprimerai vos œuvres.

MAITRE ADAM.

Chansons, chansons.

TOUSSAINT-QUINET.

Précisément. Ce sont vos chansons que je vous demande.

MAITRE ADAM.

Allons donc, je ne ferai pas cette sottise-là.

TOUSSAINT-QUINET.

Monsieur, ne me refusez pas. Considérez, je vous prie, que je suis venu vous trouver, et que ce sont ordinairement les auteurs qui viennent chez moi.

DEREAULT, à Maître Adam.

Allons, mon ami, un généreux effort; débarrasse Monsieur de cet argent.

MAITRE ADAM.

Quoi! sérieusement, vous le voulez?

TOUSSAINT-QUINET.

Si je le veux! je vous le demande comme une grâce.

MAITRE ADAM.

Et moi, je l'accepte comme un don. (*A Dereault.*) Le diable m'emporte si c'est de l'argent gagné.

(Il lui donne son manuscrit.)

TOUSSAINT-QUINET, après lui avoir donné la bourse.

Voilà une affaire qui va, j'espère, rétablir les miennes, car je suis criblé de dettes.

Air *du vaudeville de M. Guillaume.*

Si des auteurs ont fait gémir ma presse,
Ils ont souvent fait gémir l'imprimeur,

Et si je suis dans la détresse,
Je le dois à plus d'un rimeur. (*bis.*)
J'ai chez moi toutes leurs broutilles,
Mais je n'en vends pas pour deux sous.
Mon cher Adam, je crois que vos chevilles
Boucheront bien des trous.

MAITRE ADAM.

Je le souhaite.

TOUSSAINT-QUINET.

Travaillez, Monsieur, travaillez. Et puissions-nous tous les ans conclure un semblable marché!

MAITRE ADAM.

Tous les ans? comme vous y allez!

DEREAULT.

Nous ne travaillons pas si vite à Nevers.

Air *du vaudeville des Petits Savoyards.*

A Paris, vous pouvez m'en croire,
Vous trouverez facilement
Des rimeurs qui, pour de l'argent,
Vous livreront leur écritoire.
Pourquoi pour un pareil métier
Choisir sa muse villageoise?
J'en sais plus d'un qui n'est pas menuisier
Et qui fait des vers à la toise.

TOUSSAINT-QUINET.

Ce ne sont pas de ces vers-là que maître Adam a adressés au cardinal de Richelieu.

MAITRE ADAM.

Vous les connaissez ?

TOUSSAINT-QUINET.

Qui ne les connaît pas ! Tout le monde en parle ; aussi chacun brûle-t-il de vous revoir à Paris.

MAITRE ADAM.

Je n'ai pourtant pas envie d'y retourner.

TOUSSAINT-QUINET.

Air : *Prenez d'abord l'air bien méchant.*

On vous désire, on vous attend,
Abandonnez votre chaumière,
Près du roi, Richelieu prétend
Guider votre muse légère.
Croyez-moi, venez à la cour
Cueillir une palme nouvelle.
Vous ne pouvez pas être sourd (*bis.*)
Lorsque Richelieu vous appelle !

MAITRE ADAM, à Dercault.

Cet homme-là a juré de se moquer de moi jusqu'à la fin.

TOUSSAINT-QUINET.

Quels honneurs vous attendent à la cour !

MAITRE ADAM.

Eh ! Monsieur, valent-ils les plaisirs de ma chaumière ?

DEREAULT.

Il en revient toujours à ses moutons.

MAITRE ADAM.

C'est bien naturel.

Air : *Lon lan la landerirette.*

Issu de tige champêtre,
De bons campagnards tout ronds,
Je ne puis les méconnaître;
Et comme ils ont sans façons
Mené jadis les brebis paître,
Moi, j'en reviens à mes moutons.

On voudrait voir disparaître
Les méchans et les fripons;
Maint fâcheux, maint petit-maître
Est éconduit des salons;
Mais on n'enverra jamais paître
Ceux qui font paître leurs moutons.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLETTE.

Venez donc, mon père, venez donc; ma mère se désole.

MAITRE ADAM.

A-t-elle perdu la tête?

COLETTE.

Eh! non, c'est son procès; vous savez bien.

MAITRE ADAM.

Son procès est perdu!

DERBAULT.

Quand je te le disais, voisin.

MAITRE ADAM, à Colette.

Son chagrin se passera, mon enfant; mais c'est toi qui dois être la moins affligée de cette nouvelle-là.

COLETTE.

Comment donc cela, mon père?

MAITRE ADAM.

C'est que cela pourrait bien avancer ton mariage.

COLETTE.

Vous croyez ? oh ! quel bonheur !

DEREAULT.

Vous allez voir qu'elle sera contente de la perte du procès.

COLETTE.

Air : *Fidelio, mon doux ami.*

Mon sort sera toujours trop doux
Près de l'objet qui m'intéresse :
Mon père, ce n'est que pour vous
Que je regrette la richesse.
Eh quoi ! ce fatal jugement
Produit un si doux changement ?
A mon bonheur rien ne s'oppose ! (*bis.*)
Mais je devais craindre un succès,
Car c'est en perdant ce procès
Que l'amour (*bis*) a gagné sa cause.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mme BILLAUT.

Mme BILLAUT.

Eh bien ! Dieu me pardonne, je crois que cette morveuse chante.

Air : *Contredanse de la Rosière.*

Taisez-vous, bavarde ;
Quand on me regarde,

Je veux qu'on se garde
D'élever la voix.

(A maître Adam.)

Et toi, maudit traître;
Je saurai peut-être
Te faire connaître
Quels sont tous mes droits.

(A Toussaint-Quinet.)

Mon cher libraire,
Dans ma colère,
Je puis vous faire
Un mauvais parti;
Et la prudence
Vous dit d'avance:
En diligence,
Délogez d'ici.

(A Dereault.)

Trompeur hypocrite,
Ton aspect m'irrite,
Je sens qu'il excite
Mon juste courroux;
Non, rien ne m'arrête,
Redoutez ma tête,
Car je me sens prête
A vous battre tous.

TOUSSAINT-QUINET.

C'est un peu fort.

DEREAULT, à part.

La méchante femme!

MAITRE ADAM.

Allons, allons, ma chère amie, de la philosophie.

Mme BILLAUT.

Laissez-moi tranquille, Monsieur. La perte de ce procès n'est que le moindre de mes chagrins.

MAITRE ADAM.

Qu'as-tu donc encore ?

Mme BILLAUT.

Je sais que vous pensez à marier ma fille à Robert. Mais je n'y consentirai jamais.

DERBAULT.

Ne vous emportez pas tant, je n'y consens pas non plus.

MAITRE ADAM, à Dercault.

Allons, ne vas-tu pas aussi te mettre de la partie ?

COLETTE.

Ma mère, vous voulez donc toujours vous opposer à mon bonheur ?

Mme BILLAUT.

Tais-toi, te dis-je. Je connais mieux que toi ce qu'il te faut, et tu ne sais pas ce que c'est que d'être mariée. Les hommes sont tous des monstres.

MAITRE ADAM.

Tous?

Mme BILLAUT.

Vous, tout le premier.

TOUSSAINT-QUINET, à part.

Le joli caractère!

MAITRE ADAM.

Dis-moi donc un peu ce que je t'ai fait?

Mme BILLAUT.

Ce que tu m'as fait?

TOUS, excepté Colette.

Oui, voyons ce qu'il vous a fait.

Mme BILLAUT

Eh bien! je veux te confondre devant tout le monde. (*A Quinet.*) Tenez, Monsieur, prenez et lisez tout haut.

(Elle lui donne une lettre.)

TOUSSAINT-QUINET, lisant.

Air : *Souvent la nuit, quand je sommeille*

« Puisque la tendre Polymnie
» Pour toi seul n'a point de rigueurs,
» Épouse cette chaste amie
» Pour mieux obtenir ses faveurs.
» Si le frère de cette fille
» Fut jadis maçon et berger,

» Un menuisier, sans déroger,
» Peut bien entrer dans la famille. »

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! La bonne plaisanterie!

Mme BILLAUT.

Riez, riez. Vous me direz peut être ce que c'est que cette Polymnie. Je gage que c'est une fille de rien, sans famille, sans fortune, sans état. Vous voilà confondu, Monsieur, vous ne savez que répondre.

MAITRE ADAM.

Tu ne sais pas encore tout.

Air : *Mon père était pot.*

Apprends donc qu'elles sont neuf sœurs,
Toutes aussi gentilles,
Et que je brigue les faveurs
A la fois des neuf filles.
Aussi, tous les ans,
J'en ai des enfans
Qui craignent peu les verges;
Qu'ils vivent long-tems,
Comme leurs mamans,
Qui sont encore vierges!

Mme BILLAUT.

Comment! comment! des mères qui sont vierges. Me prenez-vous pour une imbécile?

TOUSSAINT-QUINET.

Rassurez-vous, Madame, je me charge du sort de ces enfans-là. Les voici.

(Il lui montre le manuscrit.)

Mme BILLAUT.

Ah! ah! ce sont ces mauvais vers! que ne me disiez-vous çà. (*Embrassant maître Adam.*) Que j'étais folle! Embrasse-moi, mon ami.

TOUSSAINT-QUINET.

Quant à vous, maître Adam, ne vous repentez jamais des soins que vous leur avez donnés.

Air : *L'hymen est un lien charmant* (de Léonce.)

Ces aimables enfans, un jour,
Connus, recherchés à la ronde,
Feront fortune dans le monde
Et vous soutiendront à leur tour. (*bis.*)
Quand les yeux sont éteints par l'âge,
Lorsque les pas sont chancelans,
Ah! si la vie est un passage,
Combien il est heureux, le sage,
Qui peut compter sur ses enfans
Pour charmer la fin du voyage! (*bis.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

ROBERT.

Maître Adam, voilà un paquet pour vous, qui vient d'arriver par un exprès.

MAITRE ADAM.

Voyons ce que c'est.

ROBERT, à Dereault.

Eh bien! mon père, vous savez, votre procès...

DEREAULT.

Je sais tout ça.

MAITRE ADAM, lisant.

Ah! ah! c'est de monseigneur le cardinal de Richelieu.

TOUS.

Le cardinal de Richelieu!

MAITRE ADAM.

Que vois-je! Son Éminence m'accorde une pension de cent pistoles!...

TOUS.

Cent pistoles!

TOUSSAINT-QUINET.

Voilà comme on encourage les talens ! Vous ne pouvez pas vous dispenser d'aller l'en remercier vous-même.

ROBERT.

C'est ça, maître Adam, allons à Paris; je serons bien aise de visiter ces beaux messieurs et ces belles dames. J'verrons leurs beaux palais, leurs riches équipages...

MAITRE ADAM.

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

Tu ne vois pas, jeune imprudent,
Tous les maux que ce faste couvre ;
L'humble asile où l'on vit content
Vaut mieux que les lambris du Louvre.
Si Richelieu, devant les rois,
Sous la pourpre a droit de paraître,
Moi, je dois chanter ses exploits
Sous le chaume qui m'a vu naître.

COLETTE.

Oui, mon père a raison, ne quittons pas notre village.

MAITRE ADAM.

Ah ! çà, vous autres, vous avez bien plaidé, bien chicané, je vous ai laissés faire; me permettez-vous bien à présent de suivre ma volonté ?

DEREAULT.

C'est juste.

MAITRE ADAM.

J'espère que vous n'aurez plus de raisons, ni l'un ni l'autre, de vous opposer au mariage de nos enfans, quand vous saurez que Monsieur se charge de la dot.

Mme BILLAUT.

Si Monsieur se charge de la dot, c'est différent.

TOUSSAINT-QUINET.

Oui, Madame.

MAITRE ADAM.

Et la voilà.

ROBERT, à Dereault.

Allons, mon père...

DEREAULT.

Moi, je ne m'y oppose pas.

COLETTE, à madame Billaut.

Et vous, ma mère?

Mme BILLAUT.

Ma foi, fais comme tu voudras; si tu t'en repens, tant pis pour toi.

ROBERT.

Elle ne s'en repentira pas, mère Billaut.

MAITRE ADAM, à Robert.

Je compte sur ta parole.

VAUDEVILLE.

Air *de l'Allemande de la danse interrompue.*

Matin et soir, travaille avec courage,
Le mariage est un rude métier :
Mais tous les ans pour t'aider à l'ouvrage,
Il faut t'adjoindre un petit serrurier ;
Souviens-toi bien d'un vieux proverbe sage :
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier !

DERBAULT, à Colette.

Avec mon fils lorsque l'hymen t'engage,
Du dieu Vulcain quoiqu'il ait le métier,
Comme ton père a dans notre village
Par ses vertus ennobli l'atelier ;
Ne démens pas ce vieux proverbe sage :
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier !

MADAME BILLAULT.

Mondor, béni du pauvre qu'il soulage,
Répand des dons, mais sans les publier ;
De l'indigent quand il reçoit l'hommage,
Le bien qu'il fait il voudrait le nier ;
Mais il ne peut se cacher davantage :
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier !

TOUSSAINT-QUINET.

Damon, connu dans tout le voisinage
Par des revers qu'il ne peut oublier,
Croit, à l'abri de l'anonyme sage,
Faire applaudir un drame tout entier;
Mais chacun dit, en sifflant son ouvrage :
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier!

ROBERT.

Fuyant les jeux des filles de son âge,
Agnès soupire au lieu de travailler,
Et les mamans disent dans le village,
Voyant que rien ne saurait l'égayer,
L'amour malin est dans le voisinage :
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier!

COLETTE, au public.

Jadis Adam, l'Apollon du village,
Fut bon buveur et meilleur chansonnier;
Puissiez-vous dire, en voyant cet ouvrage,
Oui, de Nevers c'est bien le menuisier!
Il rit, il boit, il chante en homme sage :
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier!

FIN DE MAITRE ADAM.

NOTES.

Adam Billaut, menuisier de Nevers, est sans doute un des hommes les plus extraordinaires de son siècle. On a peine à concevoir qu'un artisan, privé de toute espèce d'instruction, ait pu rimer les vers que nous avons de lui. Beaucoup de gens ne connaissent de Maître Adam que sa chanson : AUSSITÔT QUE LA LUMIÈRE, et le rondeau cité par Voltaire, dans le tome 4 du SIÈCLE DE LOUIS XIV, qui commence ainsi : POUR TE GUÉRIR DE CETTE SCIATIQUE. Mais on trouve encore dans les CHEVILLES DE NOTRE MENUISIER, parmi quelques négligences, une foule de vers charmans. On peut citer, comme un modèle de poésie et de philosophie, les STANCES à un de ses amis qui le sollicitait d'aller à la cour.

« Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte
» De quoi faire rouler la course d'un vivant jet. »

Il est impossible de lire sans étonnement son ÉLÉGIE à la princesse Marie, où l'on trouve les vers suivans :

« Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses ;
» Et le chant d'un vieux coq, à la pointe du jour,
» Me plaît mille fois mieux que le bruit du tambour. »

Et plus loin :

« Suivant du rossignol l'usage et les leçons,
« L'abord de mes petits a fini mes chansons, etc. »

Maynard le surnomma le VIRGILE AU RABOT. Tous les poëtes du tems lui adressèrent des vers, et le grand Corneille ne dédaigna pas d'y joindre son hommage.

---

(1) Nous prêtons ici à Maître Adam une pensée qui appartient à Maynard : nous l'avons extraite des vers adressés par ce poëte à Malherbe :

« Un rare écrivain comme toi
» Devait enrichir sa famille
» D'autant d'argent que le feu roi
» En avait mis dans la Bastille.
» Mais les vers ont perdu leur prix,
» La faveur des princes est morte.
» . . . . . .
» MALHERBE, en cet âge brutal,
» Pégase est un cheval qui porte
» Les grands hommes à l'hôpital. »

(2) Ce couplet est tout entier du serrurier Dereault, contemporain d'Adam Billaut. Il n'est resté de ce poëte-forgeron que les vers suivans, adressés à Maître Adam :

Pour faire en ta faveur un ouvrage assez beau,
Qui, comme ta varlope, illustrât mon enclume,
Il faudrait maintenant m'escrimer de la plume
Aussi bien que je sais m'escrimer du marteau.

Pour toi, ma verve toujours prête,
T'offrirait chaque jour un éloge nouveau,
Et l'on verrait sortir plus de feu de ma tête
Qu'il n'en entre dans mon fourneau.

Pour n'être pas pourtant blâmé d'ingratitude,
Je crois qu'il vaut bien mieux, sans art et sans étude,
Dire peu par mes vers que de ne dire mot.
Et que, s'ils ont pour toi quelque chose de rude,
Tu peux y passer le rabot.

(3) Toussaint-Quinet, imprimeur-libraire à Paris, après avoir acheté à Maître Adam le manuscrit de ses ouvrages, lui envoya les vers suivans :

Maître Adam ruminait des vers,
Tenant en main sa varlope,
Quand il aperçut Calliope
Qui le vint trouver à Nevers ;
Cette généreuse pucelle
Lui fit faire une grande échelle,
Et puis en lui disant : Suis-moi !
Lui fit concevoir tant d'audace,
Qu'il en monta sur le Parnasse,
Puis tira l'échelle après soi.

(4) En 1638, Maître Adam, étant venu à Paris pour suivre un procès qu'il perdit, adressa des vers au cardinal de Richelieu, qui lui fit une pension.

LA SOMNAMBULE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. EUG. SCRIBE ET G. DELAVIGNE;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 décembre 1819.

PERSONNAGES.

M. DORMEUIL.
CÉCILE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE LUZY.
GUSTAVE DE MAULÉON.
BAPTISTE, valet de Gustave.
MARIE, femme de chambre de Cécile.
UN NOTAIRE.
PARENS et AMIS de Dormeuil.

La scène se passe dans le château de Dormeuil.

NOTA. Cette pièce doit une partie de son succès à Paris au soin avec lequel elle a été montée et représentée. MM. les directeurs de province sont prévenus qu'ils détruiraient tout l'ensemble de l'ouvrage, s'ils substituaient d'autres airs à ceux qui sont indiqués, et s'ils négligeaient la partie musicale et les autres détails accessoires.

Le décor du second acte, tel qu'il est indiqué, est de rigueur pour l'effet théâtral.

LA SOMNAMBULE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant; des croisées au fond, donnant sur un jardin; une table à droite des spectateurs.

SCÈNE I.

DORMEUIL, CÉCILE, MARIE.

DORMEUIL, tenant à la main plusieurs billets d'invitation.

Enfin, voilà donc nos billets de faire part... Comme c'est écrit.... comme c'est moulé.... et cet hymen qui tient un flambeau! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah! ça, où est mon gendre, le capitaine?

MARIE.

Votre gendre!... Est-ce qu'il peut rester en place? A chaque instant, il regardait sur

la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas... Dans son impatience..... il chantait, il riait, il m'embrassait, en me parlant de Mademoiselle.

DORMEUIL.

Je le reconnais bien là. (*A Cécile.*) Il pense toujours à toi.

MARIE.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'a dit qu'il allait voir au haut de la montagne si on ne découvrait rien; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

DORMEUIL.

Comment, à la chasse aujourd'hui!

MARIE.

Sans doute! c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre!

DORMEUIL.

Singulier!... En quoi?

MARIE.

Air : *Ces Postillons.*

Il n'a point d'ordre et donne à tout le monde.

DORMEUIL.

Bon, c'est qu'il est trop généreux.

MARIE.

Rien ne l'affecte, il rit quand on le gronde.

DORMEUIL.

C'est qu'il possède un caractère heureux.

MARIE.

Des jours entiers il se tue à la chasse.

DORMEUIL.

C'est par ardeur et par activité.

MARIE.

Mais sans tuer ni lièvre ni bécasse.

DORMEUIL.

C'est par humanité. (*bis.*)

MARIE.

Et, en outre, un garçon d'une raison !...

DORMEUIL.

Sa raison, sa raison, je n'ai jamais parlé de sa raison... Mais, à cela près, c'est un cavalier parfait... Ce cher Frédéric, jeune, aimable, spirituel, à vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie ! Voilà l'époux qu'il te faut.... le gendre qui me convient.... Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance.... toujours de mon avis.... Il est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête.... Mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré... Tiens, je t'avoue que

toute ma crainte était que ce mariage ne vînt à manquer.... Mais enfin, nous y voilà.... Notre cousin, le notaire, vient d'arriver; et, ma foi, dans une heure...

CÉCILE, timidement.

Mon père !...

DORMEUIL.

Eh bien ! hâtons-nous, toute la société attend au salon.

MARIE, bas à Cécile.

Allons, Mademoiselle, du courage; c'est le moment, ou jamais.

CÉCILE.

Mon père, je voudrais vous parler.

DORMEUIL.

Me parler ! ah ! j'entends ; dans un pareil moment, on a toujours quelques petits secrets à confier... Marie, laisse-nous.

(Marie sort.)

SCÈNE II.

DORMEUIL, CÉCILE.

DORMEUIL.

Eh bien! voyons, mon enfant, que veux-tu me dire?

CÉCILE.

Ah! mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

DORMEUIL.

Un jour comme celui-ci, le jour de ton mariage!

CÉCILE.

Eh bien! mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

DORMEUIL.

Comment, morbleu! ce n'est pas là mon intention.

Air: *Voilà bien ces lâches mortels.*

Te complaire est ma seule loi,
Tu fais mon bonheur, ma richesse;
Je voudrais toujours voir pour toi
Chacun partager ma tendresse.
Te chérir seul n'est rien; je veux
Qu'au plus vite l'hymen t'engage,

Pour qu'à t'aimer nous soyons deux,
Et peut-être un jour davantage.

CÉCILE.

Oh! je sais combien vous êtes bon!.... Mais, si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

DORMEUIL.

Comment, si cela m'est égal! Lorsque les bans sont publiés... lorsque tout le monde est invité!..., Voyons, Cécile, parlons un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et n'ai que toi d'enfant; je ne t'ai jamais rien refusé... Je ne t'ai contrariée en rien; mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination.... quelque amour...

CÉCILE.

Moi, de l'amour! moi!... Mon Dieu! dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour; mais en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

DORMEUIL.

Comment, tu haïrais ce pauvre Frédéric?

CÉCILE.

Eh! non, ce n'est pas lui; je rends justice à ses bonnes qualités, à son mérite... Mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir.... que je déteste.... Et je crois que

c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre.... Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

DORMEUIL.

Oui, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric; avec autant d'amabilité, il avait plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante.... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue... Mais, lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter.... et tu as rejeté ma proposition avec un dédain....

CÉCILE.

Sans doute, parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole... Il est vrai que, de mon côté, je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric... que je lui ai donné mes gants... mon éventail... que je l'accablais de marques d'amitié.... car j'étais d'une humeur!.... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée... Je vous demande s'il y a de ma faute... Le lendemain, M. Gustave a été encore plus assidu auprès de sa nouvelle conquête... Il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir... j'ai vu,

j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main. Dans ce moment, Frédéric me fesait une déclaration... J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu... Il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais... Cela se peut bien; j'étais si en colère! et, depuis ce moment, je n'ai plus revu M. Gustave.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Alors, par un destin prospère,
Comme époux, un autre s'offrit,
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprît.
Ma destinée était affreuse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pourvu qu'il en eût du chagrin.

DORMEUIL.

Que ne le disais-tu donc plus tôt! Maintenant, réfléchis au scandale d'une pareille rupture; un mariage publié, et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric qui est puissante dans la province... Et, d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

CÉCILE.

Moi! non, certainement, je ne l'aime pas.

DORMEUIL.

Et puis le tems... l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne... Il n'y a pas d'apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

CÉCILE.

Oh! je l'espère bien ; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

DORMEUIL.

Rassure-toi; tu n'as rien à craindre.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime;
Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
Chez l'un, l'amour fuit sans retour,
Quand chez l'autre il se fortifie :
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même.... Depuis quelque tems je te trouve changée... Un jour de noce, on a besoin d'être jolie... Et tu n'as pas dormi cette nuit... Mon appartement était près du tien... et je t'ai entendue parler tout haut... je t'ai entendue marcher... Cela ne t'est jamais arrivé, et ce n'est que depuis quelque tems...

Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

CÉCILE.

Ah! pourvu que je ne le voie pas... je vous promets tout.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

MARIE, accourant.

Voici M. Frédéric... et sans doute son coureur avec la corbeille; car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue; mais on vous attend dans le salon.

DORMEUIL.

Nous y allons... (*Donnant la main à sa fille.*) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre.

(Il sort par la droite.)

MARIE, bas à Cécile.

Eh bien! Mademoiselle.

CÉCILE.

Rien n'est changé.... Mais, n'importe, j'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille; suis-moi.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, paraissant aux croisées du fond du jardin; puis GUSTAVE ET BAPTISTE.

FRÉDÉRIC, tient à la main un fusil et une carnassière qu'il jette à terre en entrant.

Hola! hé! quelqu'un... Moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (*A Gustave et à Baptiste qui entrent.*) Eh! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur; vous êtes chez moi.

GUSTAVE.

Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas!

FRÉDÉRIC.

Allons donc, ne parlons pas de cela.... Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

BAPTISTE.

Non, il n'y a pas de quoi! Quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau.

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je me suis rencontré là bien à point. J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la

grande route et se dirigeaient vers un précipice.

BAPTISTE.

Je le vois encore d'ici.... deux cents toises de profondeur.

FRÉDÉRIC.

Non, mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, qui était cet imbécile, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier... J'étais à soixante pas de vous... impossible de vous arrêter à tems. Je glisse une balle dans mon fusil... j'ajuste le cheval du postillon... je le renverse, l'autre s'abat, et vous vous trouvez tous par terre, mais de plain pied, et sur le plus beau gazon du monde.... un endroit fait exprès pour verser.

BAPTISTE.

Oui, un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

FRÉDÉRIC.

C'est égal, le coup était bon; à soixante pas, juste à l'épaule; c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

BAPTISTE.

Et moi qui étais dessus... là, je vous demande.

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr de mon coup... Enfin, si tu veux, je le recommence... Remets Baptiste.

BAPTISTE.

Non pas, non pas.

Air *du Ménage du garçon.*

Je crains quelque balle indiscrète.

FRÉDÉRIC.

Au but je suis sûr de frapper.
D'ailleurs, en ami je vous traite.

BAPTISTE.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis ;
Mais qui tirent sur tout le monde
Et qui font feu sur leurs amis.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah! çà, tu ne me quittes pas, songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier.... Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir.... Si tu savais.... je te conterai cela tout à l'heure... C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie, il ne me manquait que la présence de mon meilleur ami... Baptiste, votre maître couche ici, laissez-nous, et allez à l'office.

BAPTISTE.

J'y allais, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est bien, et tu diras qu'on prépare la chambre. (*A Gustave.*) Je te demande pardon, mon ami, vois-tu, un maître de maison.... Écoute, Baptiste, la chambre... Quelle chambre vais-je donc lui donner?... c'est que tout est pris.... Ah! notre pavillon, parbleu! le pavillon du jardin... Un endroit charmant qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches.... Mais je sais que cela ne te fait rien.

GUSTAVE.

Oh! absolument.

FRÉDÉRIC.

Air *d'Arlequin muzard.*

Un mien grand oncle a rendu l'ame.

GUSTAVE.

J'entends, voilà le revenant.

FRÉDÉRIC.

Non, le fantôme est une femme,
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister;

Depuis qu'il est dans l'autre monde,
Sa femme n'y veut plus rester.

GUSTAVE.

Ma foi, mon ami, je suis enchanté.

FRÉDÉRIC.

Va pour le pavillon. (*A Baptiste.*) Tu y porteras la valise de ton maître.

BAPTISTE, à Gustave.

Et moi, Monsieur, je pense maintenant que vous feriez peut-être mieux de continuer votre route.... Monsieur votre père sera inquiet.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard?...

BAPTISTE.

Moi, Monsieur... ce que j'en dis, n'est que par intérêt pour mon maître.... Car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves.... Quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui.

GUSTAVE.

C'est bon, laisse-nous.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ce cher Gustave! quel bonheur de le retrouver! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor... Car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand'chose. Toi, c'est différent... tu as toujours valu mieux que moi, j'en conviens.... C'est toi qui payais mes dettes et qui m'as sauvé je ne sais combien de coups d'épées... sans compter ceux que tu as reçus pour moi... et ceux-là, vois-tu bien, ils sont là... ça ne s'oublie pas... Mais, dis-moi un peu, depuis que nous ne nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe, je m'ennuie... et si ce n'était pas payer tes services d'ingratitude... je te dirais que tout à l'heure, j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami, j'étais amoureux, j'ai été trahi; ça va te faire rire, moi, ça me désole. J'ignore ce que la perfide est devenue, je ne m'en suis point

informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai rencontré.

FRÉDÉRIC.

Air : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Par dépit nous fuir sans retour,
Ah! certes, la folie est grande;
Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour;
Un guerrier constant qui se flatte
De fixer de jeunes beautés;
Enfin, un amant diplomate.
Qui croit à la foi des traités?

GUSTAVE, souriant.

Tu as raison, je suis un extravagant; mais il ne s'agit pas ici de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur; c'est le moyen de me les faire oublier. Il paraît que tu es dans une situation....

FRÉDÉRIC.

Superbe, mon ami, et surtout bien extraordinaire... Je me marie... et ce n'est pas sans peine... Tu sais combien j'ai manqué de mariages, je n'ai jamais pu en conclure un seul.

GUSTAVE.

Oui, tu jouais de malheur : des duels, des rivaux...

FRÉDÉRIC.

Et le chapitre des informations... Il y a des parens curieux qui veulent tout savoir..... C'était cela qui me fesait toujours du tort... Mais enfin, je suis tombé sur un beau-père raisonnable. Il pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies, ce qui est aussi mon système... et c'est ce soir que nous signons le contrat. Une fille unique.... cinquante mille livres de rente... et je l'aime!... comme je les aimais toutes... car, franchement, je n'ai jamais eu de préférence marquée pour personne: c'est encore une des considérations qui ont déterminé le beau-père.

Air *des Maris ont tort.*

Oui, depuis qu'existe le monde,
Chacun dispute à tout propos
Et sur la brune et sur la blonde,
Sur le Champagne et le Bordeaux:
A quoi bon toutes ces querelles,
Je n'ai jamais d'avis certains,
Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te félicite de ton mariage.

FRÉDÉRIC.

Oh! il n'est pas encore fait... et il y a bien

des choses à dire.... Tu sais que quelquefois je joue?

GUSTAVE.

Quelquefois! c'est-à-dire toujours.

FRÉDÉRIC.

Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu... L'hiver dernier, j'ai eu un bonheur admirable... près de soixante mille francs que j'ai gagnés. C'est dans ce moment-là que je me suis présenté au beau-père, qui m'a accepté; mais j'étais si content de me marier, que j'ai joué encore par passe-tems... car c'est toujours ma ressource quand j'ai de la joie ou du chagrin.

GUSTAVE.

Eh bien!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! tu ne devines pas? (*En riant.*) J'ai tout perdu, et il ne me reste rien : ça n'est pas pour moi, ça m'est égal... je connais ces positions-là... Mais c'est le beau-père, un brave homme qui m'avait accepté plus pour moi-même que pour ma fortune... une jeune personne charmante, qui m'adore... oui, qui m'adore, c'est le mot, tu sais que là-dessus je ne m'en fais pas accroire.... et des présens de noce.... une corbeille superbe qui arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop comment

payer.... Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait trembler pour mon cinquième mariage.

GUSTAVE.

Comment, morbleu! ne suis-je pas là? Et si une vingtaine de mille francs peuvent d'abord te suffire...

FRÉDÉRIC, le serrant dans ses bras.

Air *de Préville et Taconnet.*

Mon ami, mon dieu tutélaire.

GUSTAVE.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsqu'avec moi tu partageais en frère?

FRÉDÉRIC.

Oui, de ce tems je me souvien,
De ce tems-là je me souvien.
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé;
Moi, les défauts et les dettes que j'ai;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble:
Voilà comment j'ai toujours partagé.

GUSTAVE.

Et quelle est la future?

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand elle y habitait... C'est la fille d'un riche négociant, monsieur Dormeuil.

GUSTAVE.

Comment, Cécile Dormeuil?

FRÉDÉRIC.

Oui, Cécile... c'est elle-même.

GUSTAVE.

En effet, je me rappelle l'avoir vue quelquefois. (*Tirant son portefeuille.*) Tiens, voilà toute la somme.

FRÉDÉRIC.

J'espère que cela ne te gêne pas... Eh bien! qu'as-tu donc?

GUSTAVE.

Rien, mon ami, rien du tout, je te jure... Mais je fais réflexion que la famille de ton beau-père est très-nombreuse,... que tu as sans doute beaucoup de parens à loger.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'importe? n'es-tu pas mon ami? ça vaut bien un cousin... D'ailleurs, il me faut un témoin, et je compte sur toi... Et puis, tu ne t'imagines pas comme ma femme, comme mon beau-père.... comme tout ce monde-là m'aime.... Présenté par moi, tu vas voir quel accueil on va te faire... Ils seront enchantés de te voir... Il n'y a pas jusqu'aux domestiques... Marie... holà! quelqu'un: c'est que je suis le maître ici, il faut bien qu'on obéisse... Marie!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

FRÉDÉRIC.

Avertis M. Dormeuil que mon ami intime... que M. Gustave de Mauléon..

MARIE.

Ah! mon Dieu! Comment, c'est Monsieur, qui... que... certainement... Monsieur... Je ne croyais pas...

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc? C'est la femme de chambre et la confidente de sa fille; une fille d'esprit, quand elle n'a pas de distractions. Voici M. Dormeuil et sa fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Beau-père, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

DORMEUIL, saluant sans le regarder.

Certainement, Monsieur.... (*Levant les yeux.*) Grand Dieu!

CÉCILE, qui a fait une révérence, le regarde à son tour, et fait un geste de surprise.

C'est lui!

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah! çà, décidément, tu as la physionomie malheureuse; on ne peut pas t'envisager!

DORMEUIL, balbutiant.

A coup sûr... L'honneur que nous recevons; nous ne croyions pas... Et j'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC.

Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie, et qui fait des phrases..... Eh! sans doute, vous ne l'attendiez pas; puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

DORMEUIL.

Qui nous procure donc l'avantage?

FRÉDÉRIC.

Eh! parbleu! c'est moi qui l'amène... Sans moi, il passait son chemin... Mais j'ai le coup-d'œil si juste... A soixante pas... beau-père... Je vous conterai. Ah! çà, j'espère que tu vas embrasser la mariée?

DORMEUIL, l'arrêtant.

Non pas, non pas; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons tous.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure! parce que, vois-tu, les grands parens... l'étiquette... c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies... Moi, ça ne me regarde pas; j'épouse, et voilà tout. Ma chère Cécile, je vous le recommande; il ne connaît ici personne que vous, et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié; je ne vous reconnais pas; maintenant, d'ailleurs, sa présence est indispensable, c'est mon témoin.

DORMEUIL.

Comment, votre témoin!

FRÉDÉRIC.

Oui, morbleu! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

Air *de Lantara*.

Oui, vingt fois sa valeur prudente
A modéré mes sens trop étourdis;
Avec succès je le présente
A mes amis comme à mes ennemis.
Heureux témoin! sa présence chérie
Me fut toujours d'un augure flatteur;

Autrefois je lui dus la vie,
Je vais lui devoir le bonheur.

DORMEUIL.

Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! n'est-il pas le mien? Sur le champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes? Cette parenté-là en vaut bien une autre.... Vous mettrez sur le contrat: Parent du côté du marié. A propos, j'étais sorti pour aller au-devant de mon coureur.

MARIE.

Eh! Monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noce.

FRÉDÉRIC.

Ma corbeille est arrivée?.. Allons la déballer. C'est M. Dormeuil et moi qui l'avons commandée... et tu verras quelle élégance... quel goût.

Air : *A soixante ans.*

Des fleurs, des dentelles, des chaînes,
Des bijoux du plus bel effet;
Deux cachemires indigènes,
Plus chers que quatre du Thibet.

DORMEUIL.

C'est trop... Combien cela vous coûte!

FRÉDÉRIC.

Eh ! mais, beau-père, il le fallait ;
J'ai fait ce que je dois sans doute.
(Bas à Gustave.)
Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas froissé en route... Ah! ma chère Cécile... je vous en prie, ne venez pas avec nous ; tout à l'heure, vous jouirez du coup d'œil ; laissez-nous vous surprendre... Allons, beau-père, dépêchons.

DORMEUIL.

Et Monsieur que nous laissons.

FRÉDÉRIC.

Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

CÉCILE.

Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (*Entraînant Dormeuil.*) Eh ! venez donc, je meurs d'impatience.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE, après un moment de silence.

Me sera-t-il permis, Mademoiselle, de vous offrir mes félicitations?

CÉCILE.

Oui, Monsieur, je les reçois.

GUSTAVE.

Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... Car croyez que le hasard seul...

CÉCILE.

J'en suis persuadée, Monsieur; je sais que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux.... Depuis long-tems, votre silence nous l'avait appris, et si quelque chose m'étonne... c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

GUSTAVE.

Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami... du vôtre, Mademoiselle. Puissiez-vous former une union fortunée! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les

tourmens de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse.

CÉCILE.

Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver? Frédéric m'aime beaucoup, Monsieur, il m'aime réellement.

GUSTAVE.

Eh! Mademoiselle, est-ce donc une raison?

CÉCILE.

Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur; il ne se fera pas un jeu de trahir ses sermens.

GUSTAVE.

Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni perfide ni coquette. Je le désire, Mademoiselle, et lui souhaite de trouver une fidélité, que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

CÉCILE.

Que vous n'avez pas su rencontrer?

Air, *Depuis long-tems j'aimais Adèle.*

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous diffère trait pour trait.
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait:

Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est défiant, ni jaloux,
Il est enfin tendre et fidèle,
Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

GUSTAVE.

Même air.

Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle,
Former un lien plus heureux,
Et désormais, aux pieds d'une autre belle,
Porter mon hommage et mes vœux.

(Avec un dépit très-marqué.)

Pour qu'à mon cœur rien ne vous retrace,
Exprès je veux même, entre nous,
Qu'elle soit sans attraits, sans grâce :
Enfin, qu'elle n'ait rien de vous.

CÉCILE.

Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, Monsieur, pour l'aimer.

GUSTAVE.

Pas plus qu'à vous, Mademoiselle, pour aimer Frédéric.... Car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main ; c'est à vous, à vous seule... Vous l'aimez... Il me l'a dit lui-même.

CÉCILE.

Comment, il vous l'a dit ?

GUSTAVE.

Oui, Mademoiselle, il en est convenu.... Vous l'aimez.... Vous l'adorez.... du moins, maintenant... J'ignore combien de tems il pourra jouir de cet avantage.

CÉCILE, avec dépit.

Monsieur... (*Se reprenant.*) Eh bien! oui, Monsieur, il vous a dit la vérité.... Je chéris l'époux que mon père m'a donné... que mon cœur a choisi, et je ferai mon bonheur de lui appartenir... (*A part.*) On vient... Ah! tant mieux; car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DORMEUIL, FRÉDÉRIC, CÉCILE, LE NOTAIRE, Parens et Amis.

(Ils saluent M. Dormeuil et lui font des complimens; une partie des dames s'asseyent à gauche, et les hommes restent debout derrière elles.)

FRÉDÉRIC.

Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes.... Mes cachemires ont produit un effet... Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai? Un peu timide, un peu troublée? Mais un jour comme celui-ci... Moi-

même je ne sais pas trop où j'en suis; je te présente une partie de notre famille. (*Tout le monde salue.*) (*A part, à Gustave.*) Hein! qu'en dis-tu?

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Voici ma tante la Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,
Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit;

(A part.)

Que t'en semble, quelles tournures!
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures
Qu'on fait voir pour de l'argent.

DORMEUIL, fesant avancer la table.

Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; signons, signons, c'est le point essentiel... parce que, tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (*A Gustave.*) Tu sais, moi surtout, qui suis difficile à marier.

LE NOTAIRE, à la table.

Quels sont les témoins?

FRÉDÉRIC.

Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, M. Gustave de Mauléon, mon ami.

LE NOTAIRE, le regardant attentivement.

Ah! c'est Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui; est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet?

LE NOTAIRE.

Mais non.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous êtes le premier... Car mon beau-père, ma femme, toute la maison.... Mais vous autres fonctionnaires publics, rien ne peut vous émouvoir, vous êtes impassibles comme la loi.

LE NOTAIRE, avec emphase.

C'est notre devoir. (*)

FRÉDÉRIC, traversant le théâtre et allant vers la table.

Quand je le disais... le beau-père le pre-

(*) Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : Gustave est le premier à gauche du spectateur, puis Frédéric. Cécile, Dormeuil, le notaire devant la table, Marie de l'autre côté de la table, les parens derrière le notaire.

mier, c'est trop juste... à moi, maintenant... Permettez donc, laissez-moi faire mon paraphe... le défaut de paraphe entraîne nullité, n'est-il pas vrai, cousin? Et je veux que rien n'y manque. (*A Cécile, en lui présentant la plume.*) Ma chère Cécile, c'est à vous; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot. (*)

Fragment du FINAL *de l'Auberge de Bagnères, arrangé par* M. Doche.

DORMEUIL.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi.

ENSEMBLE.

CÉCILE, traversant à son tour, et allant à la table.

Ah! que mon ame est émue!
Oui, ma main tremble malgré moi.

GUSTAVE.

Mon cœur palpite à sa vue.

DORMEUIL.

Allons, rassure-toi.

(Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave, et signe vivement.

FRÉDÉRIC.

Elle est à moi.

GUSTAVE.

Elle a signé.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

C'est à tou tour, je croi.

(*) Il revient à sa première place.

GUSTAVE, allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.

Je signe, et jamais sur mon ame,
Je n'ai signé de plus grand cœur;
Car c'est l'acte de ton bonheur.

(A Cécile.)

Recevez donc mon compliment, Madame,
Oui, Madame,
Le premier ici je veux
Vous donner ce titre heureux.

(Il reprend sa place.)

FRÉDÉRIC.

Je suis, ainsi que ma femme,
Sensible à tant d'amitié.
Enfin... enfin... je suis donc marié.

ENSEMBLE.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC, LE CHŒUR.

Ah! que { mon / son } ame est émue!

Non, rien n'égale { mon / son } bonheur.

CÉCILE.

Ah! que mon ame est émue!
Non, rien n'égale mon malheur.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue!
Non, rien n'égale mon bonheur.

A.

Pendant ce premier ensemble, tous les parens ont signé,

et Baptiste, ainsi que plusieurs domestiques, arrivent tenant des flambeaux.)

FRÉDÉRIC, à Dormeuil et à Gustave.

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère,
Car mon ami reste avec nous, beau-père :
Il couche ici, je viens de l'engager.

DORMEUIL.

Mais où veux-tu donc le loger ?

FRÉDÉRIC.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures ;
Il aime à voir les revenans de près,
C'est pour cela que je lui donne exprès
Le pavillon aux grandes aventures,
Celui du jardin.

BAPTISTE, effrayé, bas à son maître.

Grands dieux !
Nous sommes perdus tous les deux.

CHŒUR.

Bonsoir, Monsieur, à demain.

DORMEUIL.

Demain de grand matin,
La noce se fait à la ville ;
En attendant, chacun, je croi,
Peut se retirer chez soi.

FRÉDÉRIC.

Il le faut bien. (Soupirant.) Chacun chez soi.
Mais demain, demain ! Adieu Cécile.

(A Gustave.)

Tout est signé, tout est écrit;
L'amour a couronné ma flamme;
Me voilà donc enfin mari sans contredit,
A moins que cette nuit
Le diable n'emporte ma femme.

CHŒUR.

Partons, bonne nuit, bonne nuit,
Ah! que mon ame est émue, etc., etc.

(Les domestiques, le flambeau à la main, conduisent les parens par les portes de droite et de gauche. Cécile, Dormeuil et Marie sortent par le fond, ainsi que Frédéric et Gustave.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un pavillon demi-circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon; à droite et à gauche, des panneaux sur lesquels sont peints différens sujets. Dans le fond, à droite, est un paravent; entre le paravent et un des panneaux de la droite est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

SCÈNE I.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE, appelant Gustave.

Monsieur, Monsieur, trois heures du matin!

GUSTAVE.

Parbleu! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

BAPTISTE.

Est-ce que Monsieur ne se couche pas?

GUSTAVE.

Non; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir si cela te convient, et laisse-moi.

BAPTISTE.

C'est que je n'aime pas dormir seul, je m'ennuie; et puis, s'il arrivait quelque chose à Monsieur, peut-être n'entendrais-je pas.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ils m'ont fait hier à l'office
Maint et maint conte sépulcral.

GUSTAVE.

Poltron!

BAPTISTE.

Soit, je me rends justice;
On ne s'en porte pas plus mal.
Oui, la bravoure a mon estime;
Car je suis brave par penchant:
Mais je suis poltron par régime,
Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

GUSTAVE, sans l'écouter.

Éloigne cette table.

BAPTISTE, lui parlant, et s'appuyant sur la table.

Encore, si l'on pouvait attendre des secours

du château... Autrefois il existait une communication qui au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela... Mais on n'en a plus connaissance, et le hasard seul pourrait le faire retrouver... Alors, vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

GUSTAVE.

Baptiste, je vais me fâcher.

BAPTISTE.

Oh! Monsieur, cela me paraît prouvé; car on l'a mis dans le journal du département, et, avant huit jours, ceux de Paris le répéteront.... J'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

GUSTAVE.

Eh bien! voyons, où en veux-tu venir?

BAPTISTE.

Eh bien! Monsieur, ils disent donc que, chaque nuit, le fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac, il a l'air de s'abîmer dans la muraille; et, hier, Thomas, le jardinier, l'a vu comme je vous vois... sinon qu'il a fermé les yeux; ce qui l'a empêché de distinguer.

GUSTAVE.

Ah! çà, j'espère que tu as fini? Arrange-toi comme tu voudras, dors ou ne dors pas,

mais tâche de te taire.... ou demain je te chasse.

BAPTISTE

Ou demain je te chasse... (*Emportant la table, et la plaçant à la gauche du spectateur.*) Dieu! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres... car, sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

Air *de Julie.*

Mais j'ai fermé porte et fenêtre;
Partout j'ai fermé les verrous.

(S'arrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table.)

Puisqu'il me faut obéir à mon maître,
Pour lui complaire, endormons-nous.
Si je pouvais, douce métamorphose,
Imiter tant de gens de bien,
Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien,
Et qui s'éveillent quelque chose!...
.... Quelque chose...

(Il s'endort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE.

Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi... Et je resterais demain au château...

Non; le dessein en est pris, j'enverrai cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami... Et demain je partirai sans voir Cécile.

Air : *Tendres échos errans dans ces vallons.*

Elle a trahi ses sermens et sa foi,
Et pour jamais il faut que je l'oublie.
J'avais juré de vivre sous sa loi;
Eh bien! j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie! honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux sermens vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitté par une belle,
Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidèle.
Patrie! honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas! ne me trahirez pas.

(Il se jette sur une chaise, à droite du spectateur.)

(On entend une ritournelle.)

Ciel! qu'entends-je! quel est ce bruit?

SCÈNE III.

GUSTAVE, CÉCILE.

(Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon près du fauteuil s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple; elle a les bras nus, et, sur le cou un très-petit fichu élégamment brodé; elle tient un flambeau à la main et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambeau.)

GUSTAVE.

Qu'ai-je vu? Cécile!

CÉCILE.

J'ai cru qu'ils me poursuivaient... qu'ils voulaient encore me faire signer.... Non, je ne le veux plus, surtout, s'il est là.

GUSTAVE.

Qui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation effrayante où je la vois?

CÉCILE, d'un air suppliant.

Mon père! oui, vous avez raison... Cécile est bien malheureuse!... C'est fini... je suis mariée... (*Portant la main à sa tête comme pour sentir sa parure.*) Oui, c'est moi qui suis

la mariée ; car les voilà tous qui viennent me complimenter. (*D'un air aimable et gracieux, et comme leur répondant.*) Merci, merci, mes amis ; oui des vœux pour mon bonheur !... Ils ne me regardent plus... Si j'osais pleurer !

GUSTAVE.

Grand Dieu !

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Pourquoi m'a-t-on menée à ce bal ? Un bal ! Vous savez que je n'aime plus le bal... que je ne veux plus y aller... (*Traversant le théâtre et allant à droite.*) Oui, nous y voilà. (*Elle salue, et s'assied sur la chaise qu'occupait Gustave.*) Il y a tant de monde dans ce salon, et il n'y est pas !... (*Fesant un geste de surprise.*) C'est lui ! je l'ai aperçu ; mais il se gardera bien de me parler, de danser avec moi... Ce n'est qu'avec mademoiselle de Fierville.

GUSTAVE, vivement.

Mademoiselle de Fierville !

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu ! comme mon cœur bat ! il s'approche de nous. (*Froidement, et comme pour répondre à une invitation.*) Avec plaisir, Monsieur. (*Vivement.*) Il m'a invitée ; que va-t-il me dire, et que lui répondre ! Je suis fâchée maintenant d'avoir accepté... Je vou-

drais que la contredanse ne commençât jamais... Ah! mon Dieu! je crois entendre... Oui, voilà le prélude.

(L'orchestre joue le commencement de la contredanse que Cécile croit entendre... Elle se lève de dessus le fauteuil, et se met en place pour danser. Elle porte la main à ses bras, comme pour arranger ses gants; et présente la main, comme si un cavalier la lui tenait.

GUSTAVE.

Ah! profitons de son erreur.

Il lui prend la main.

CÉCILE. (*)

Sa main a pressé la mienne... n'importe, soyons aussi sévère. (*D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.*) Comment, Monsieur? (*Ayant toujours l'air d'écouter.*) Cependant, ce qu'il dit là est assez raisonnable. S'il savait quel bien il me fait!... Quoi! Monsieur, vous ne l'aimez pas?... Ah! j'ai bien envie de le croire.... Que je vous réponde?... Tout à l'heure.... Vous voyez que c'est à moi de danser. (*Elle prend sa robe et danse toute une figure; elle va en avant, traverse, et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur. Sur la dernière reprise, elle s'arrête brusque-*

---

(1) Pendant tout le tems qu'est censé durer la contredanse, l'orchestre joue PIANISSIMO, et avec des sourdines l'air de la contredanse de Nina.

ment. La musique cesse. La contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et fait la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'assied toujours sur la même chaise, arrange sa robe, comme pour faire une place, à côté d'elle à Gustave, puis a l'air de lui adresser la parole, et de continuer une conversation déjà commencée.) Vous êtes heureux..... Et moi donc..... Combien je suis contente que nous soyons raccommodés !... Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier ?... et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, le voilà, cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me fesait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

GUSTAVE, douloureusement.

Pauvre Cécile !

CÉCILE.

Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit : Reprenez-le ; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

GUSTAVE.

Ah ! malheureux que je suis !

Air : *Dormez donc, mes chères amours.*

Hélas ! à son dernier désir
Je saurai du moins obéir.

(Il retire l'anneau du doigt de Cécile et le met au sien.)

CÉCILE.

Rien ne peut plus nous désunir.

GUSTAVE.

Ah! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

ENSEMBLE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours,
Oui, mon cœur gardera toujours,
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

CÉCILE.

Mon Dieu, la soirée est déjà finie.... il faut déjà se séparer. Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon schall; sans doute, la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (*Baissant les épaules comme pour mettre un schall.* (Adieu, Gustave, vous viendrez nous voir demain.) (*Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son schall, et fesant en même tems le geste de tenir sa pelisse.*) Adieu. (*Elle fait quelques pas dans le fond, rencontre le fauteuil qui est entre le paravent et le panneau par le-*

quel elle est entrée. Elle s'assied sur le fauteuil et s'endort paisiblement. Musique. Baptiste, qui, vers la fin de la scène précédente, a déjà étendu les bras et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment, et se trouve en face de Cécile qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.)

BAPTISTE.

Mons... ieur... eur....

GUSTAVE.

Tais-toi.

SCÈNE IV.

BAPTISTE, étendu par terre; CÉCILE, endormie sur le fauteuil; GUSTAVE, entre eux; FRÉDÉRIC, en dehors, frappant à la porte.

FRÉDÉRIC.

Gustave, Gustave, ouvre-moi.

GUSTAVE.

Grand Dieu! c'est la voix de Frédéric. (*A Baptiste.*) Sur ta tête, ne profère pas une parole, ou tu es mort.

FRÉDÉRIC, toujours en dehors.

Eh bien! m'ouvriras-tu?

GUSTAVE.

Oui; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit. (*A part.*) Quel parti prendre? Que devenir? Elle est perdue. Ah! ce paravent..... (*Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile jusqu'à la muraille; de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste, qui est toujours couché.*) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation.

(Il va ouvrir à Frédéric.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, en grande parure de marié.

(La porte du jardin reste ouverte, et l'on aperçoit un jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.)

FRÉDÉRIC

Eh! mon Dieu, faut-il tant de cérémonies? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

GUSTAVE.

Je t'en prie, ne parle pas si haut.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi donc?

GUSTAVE.

C'est que cet imbécile de Baptiste est gravement indisposé.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il a donc? Eh! mais, en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

BAPTISTE.

On l'aurait à moins.

FRÉDÉRIC.

On va lui envoyer le petit docteur, mais je venais te faire part d'une idée charmante... Moi, je n'en ai jamais d'autres.... C'est de déjeuner tous dans ce pavillon... Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

GUSTAVE.

Si vraiment... Au contraire, je trouve ton projet... Tu disais....

FRÉDÉRIC.

Que j'ai donné ordre de servir ici.... une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit... Ou tu en inventeras pour faire peur à ces dames..... Gustave, eh bien! où es-tu donc?

GUSTAVE.

Oui, mon ami; oui, je l'ai toujours pensé; mais si nous fesions un tour de jardin.

(Il veut l'emmener.)

BAPTISTE, se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.

Messieurs, je ne vous quitte pas.... je ne resterais pas seul ici pour un empire.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire? (*Regardant Gustave qui fait à Baptiste des signes de se taire.*) Eh! mais, qu'as-tu donc aussi, je n'avais pas remarqué d'abord; mais je te trouve.... aussi changé que Baptiste. (*En riant.*) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard?

GUSTAVE, troublé.

Allons donc, tu veux plaisanter.

(Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.)

FRÉDÉRIC.

Parbleu! tu es bien heureux... et tu devrais me dire, par grâce, (*Regardant Baptiste.*) comment il était et de quel côté il a disparu.

(Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc; puis élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.)

Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent... Voilà qui est mal... Mais il est

impossible qu'on ne découvre pas ses traces, en cherchant bien.

(Il se dirige vers le paravent.)

GUSTAVE, l'arrêtant par le bras.

Frédéric, au nom du ciel.... daigne m'écouter... et ne me condamne pas... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

BAPTISTE.

Oui, Monsieur, ne vous y risquez pas.... D'ailleurs, c'est inutile.... voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

FRÉDÉRIC.

Et! qu'importe! fût-ce le diable?

GUSTAVE, voulant le retenir.

Non... je ne le souffrirai pas.

FRÉDÉRIC, se dégageant et se précipitant vers le paravent.

Il le faudra bien.

Air final *de l'Amant jaloux.*

GUSTAVE.

Grand Dieu!

FRÉDÉRIC, ouvrant le paravent et regardant.

Eh bien!

Je ne vois rien.

BAPTISTE.

Parbleu ! il sera parti par où il était venu.

(Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.)

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère ?
D'où venait ta frayeur ?

GUSTAVE.

Ah ! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE, à Baptiste.

Tais-toi, tais-toi.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC, BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE.

Ah ! tâchons de lui taire.
Le trouble de mon cœur.

FRÉDÉRIC.

La plaisante aventure !
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux ?

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Grand Dieu ! quelle aventure !
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

BAPTISTE.

Grand Dieu ! quelle aventure !
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux !

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta tête.... Écoute donc, jusqu'à ce jour tu avais été trop sage, trop raisonnable.... On finit par payer ça.... Il ne faut d'excès en rien : regarde-moi.... Ah çà ! j'espère que tu vas t'habiller ; tu vois que je suis déjà en costume de rigueur.... Je ne te donne que cinq minutes.

GUSTAVE, très-ému.

Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi. (*A part.*) Allons, il faut partir.

(Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul, le regardant partir d'un air surpris.

Ma foi... Eh bien! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien.... absolument rien. (*Approchant du fauteuil et apercevant le petit fichu que portait Cécile et qu'elle y a laissé.*) Eh! mais, si fait... cependant... je n'avais pas vu... (*Prenant le fichu et étouffant un éclat de rire.*) C'est charmant! (*Déployant le fichu.*) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

Air *de la Sentinelle.*

Tissu charmant! voile mystérieux,
Dont contre nous la beauté s'environne!
Gage d'amour! se peut-il, en ces lieux,
Que sans égards, ainsi l'on t'abandonne?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes!
Ici, celle qui t'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être.... La petite baronne ou la femme du notaire? (*Se repre-*

nant.) Oh! la femme d'un notaire!... cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations, ce sera délicieux...; mais je ne sais pas ce qu'ils ont tous; personne ne se lève donc aujourd'hui? Eh! voilà le beau-père!

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, DORMEUIL, tenant par la main CÉCILE, qui est en grande parure de mariée.

FRÉDÉRIC.

Allons donc, papa, allons donc.

DORMEUIL.

Ce n'est pas ma faute... Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile... il faut lui rendre justice, elle était déjà levée; mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... Mais aussi, j'espère... Hein! comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC.

Ah! que vous êtes heureux d'avoir des enfans comme ceux-là! Je ne parle pas de votre gendre; mais c'est un beau rôle que celui de père...; les gants blancs..., l'air respectable...

J'aurais aimé à être père, moi... pour marier mes enfans, pour leur dire : Soyez heureux! je vous unis... Enfin, vrai, si je n'étais pas moi..., je voudrais être vous... Mais on ne peut pas cumuler... Ah çà! les voitures sont-elles prêtes.

DORMEUIL.

Pas encore.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, ça vous regarde, vous, ma chère Cécile.... Voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner? (*Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin; il fait grand jour.*) Moi, je cours réveiller tout le monde... J'ai tant d'affaires que je ne sais en vérité... (*A Cécile.*) Ah! dites-moi donc... une aventure charmante que je vais vous conter.... Non, que je vous conterai demain.... Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames... Savez vous à qui appartient cet élégant fichu?...

CÉCILE, le regardant.

C'est à moi.

FRÉDÉRIC.

Comment, c'est à vous?

CÉCILE.

Oui, j'en étais même en peine. Où donc l'avez-vous trouvé?

FRÉDÉRIC, troublé et balbutiant.

Où je l'ai trouvé?.. Mais là-bas dans le salon; parce que peut-être ne savez-vous pas?... (*A part.*) Parbleu! je rirais bien... Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi surtout qui ai toujours eu du malheur.

DORMEUIL.

Eh bien! venez-vous?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne* (de Caroline.)

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas;
A ma voix il faut qu'on réponde :
Un jour de noce on ne doit pas.

(A part.)

Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi,
Je suis époux; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

SCÈNE VIII.

CÉCILE.

Je suis encore si émue... si troublée... je l'avais revu... nous étions raccommodés.

Air : *Jeannot me délaisse.* (Jeannot et Colin.)

Oui, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge;
Amour, constante ardeur,
Vous n'existez qu'en songe
Hélas! et dans mon cœur.

Même air.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux;
Quel bonheur! quelle fête!
C'est ce qu'ils disent tous.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur;
Allons, séchons nos larmes
Le jour de mon bonheur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GUSTAVE, sortant de l'appartement à gauche.

GUSTAVE.

C'est elle! (*Cécile le salue froidement.*) Ah! quelle différence! mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (*Haut.*) Hier, Madame, je croyais avoir l'honneur d'assister... Mais des événemens inattendus.

CÉCILE.

Vous serait-il arrivé quelque chose?... Quel changement dans vos traits.

GUSTAVE.

Non, non, je vous remercie... Ce n'est rien, j'ai peu dormi.

CÉCILE, à part.

Et moi.

GUSTAVE.

En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée... Partout je vous retrouvais... partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

CÉCILE, troublée.

Cette nuit?

Air. *Il reviendra* (de Romagnesi.)

GUSTAVE.

J'ai cru vous voir... oui, c'était elle
A qui je devais être uni :
Au bal j'étais placé près d'elle.

CÉCILE, cherchant à rappeler ses idées.

Mon rêve commençait ainsi.

GUSTAVE.

Ce que j'éprouvais, je l'ignore;
Pourtant, je croi,
Que, malgré moi, j'aimais encore.

CÉCILE, à part.

C'est comme moi.

GUSTAVE.

Il me semblait que vous m'aviez pardonné; car vous saviez la vérité... Vous saviez que jamais mademoiselle de Fierville...

CÉCILE.

Comme dans mon rêve!

GUSTAVE.

Et que c'est vous, Cécile, vous seule que

j'ai toujours aimée (*Presque hors de lui*), et que j'aime encore.

CÉCILE.

Comme dans mon rêve! (*Tendrement.*) Gustave!

GUSTAVE.

Adieu, adieu; je sens, après un tel aveu, que je dois vous fuir pour jamais; mais je conserverai toujours votre image et cet anneau que vous m'avez rendu...

CÉCILE, cherchant à son doigt.

Que voulez-vous dire?

GUSTAVE.

Ah! ne cherchez point à savoir comment il est revenu entre mes mains; vous ne pouviez plus le garder,... et moi il ne me quittera de la vie!

Air : *Dormez donc, mes chères amours.*

Pour jamais, il me faut vous fuir!

CÉCILE.

Dieu! qu'entends-je! et quel souvenir!

GUSTAVE.

En silence, il faut vous chérir.

CÉCILE.

A ma mémoire trop fidèle,
Quels instans cette voix rappelle!

GUSTAVE.

Adieu donc, adieu pour toujours!
Adieu donc, mes seules amours!

ENSEMBLE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

SCÈNE X.

CÉCILE.

Il s'éloigne... Il me quitte... Gustave! je ne le reverrai plus! (*Elle tombe sur le fauteuil, qui est placé à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.*)

SCÈNE XI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, BAPTISTE portant une valise; puis DORMEUIL, qui entre un instant après. Ils sont tous dans le fond.

FRÉDÉRIC, tenant Gustave par le bras.

Comment, morbleu! qu'est-ce que ça signifie? Tu t'en allais?

GUSTAVE.

Non, mon ami, non certainement.

FRÉDÉRIC.

Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés? Je t'en préviens, je ne te perds pas de vue...

CÉCILE, à demi-voix.

Gustave! Gustave!

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je!

DORMEUIL, voulant aller vers elle.

Ma fille!...

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

GUSTAVE, s'avançant.

Mais, mon ami!

FRÉDÉRIC, le prenant par la main, qu'il garde dans la sienne.

Silence! te dis-je, et écoutez tous.

(Ils s'arrêtent tous dans le fond, en demi-cercle, autour du fauteuil de Cécile; et dans ce moment, Marie et plusieurs parens se montrent aux portes du fond, mais sans oser entrer.)

CÉCILE.

Il est parti!... Oh! ce n'est plus là mon rêve? Il me semblait entendre Frédéric....

Il me pardonnait, il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur... Et mon père.... Il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui nous disait...

FRÉDÉRIC, qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant:

« Mes chers enfans, je vous unis! »

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Mon père!.. Frédéric!.. Gustave! près de moi. (*Fermant les yeux et éloignant tout le monde de la main.*) Ah! ne m'éveillez pas!

FRÉDÉRIC.

Non, ma chère Cécile; non, ce n'est point un rêve... J'avais juré à votre père de faire votre bonheur... n'ai-je pas tenu mon serment? (*A Dormeuil..*) Vous ne m'en voulez pas, beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions?.. Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...

GUSTAVE.

Ah! mon ami! comment reconnaître jamais ce généreux sacrifice?...

FRÉDÉRIC.

Laisse donc; comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué... Et de cinq!...

VAUDEVILLE.

DORMEUIL.

Air : *Vaudeville de Gusman d'Alfarache.*

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protége en secret.
Par dépit, tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait!
Notre folie à tous est pareille ;
Ce bonheur, que l'on désire tant,
Pour l'avoir, on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant.

GUSTAVE.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,
Chaque jour voit croître, avec surprise,
Ses grandeurs, ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarrasse,
Un beau soir, malheureux et puissant,
Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant!

BAPTISTE.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,
Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Buffa,
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux romans d'à présent :
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant!

FRÉDÉRIC.

Dans ses goûts, madame est un peu vive,
Et monsieur est un grave érudit.
Pour un bal, crac! madame s'esquive,
Et monsieur va dormir dans son lit.
Madame revient fraîche et gentille,
Et monsieur voit, en se réveillant,
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah! vraiment, le bien vient en dormant!

CÉCILE, au public.

Mon sommeil a fait mon mariage;
J'ai déjà le droit de le bénir;
Qu'il m'obtienne encor votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir!
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah! Messieurs, applaudissez souvent;
Et si quelque BRAVO me réveille,
Je dirai : Le bien vient en dormant!

FIN DE LA SOMNAMBULE

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

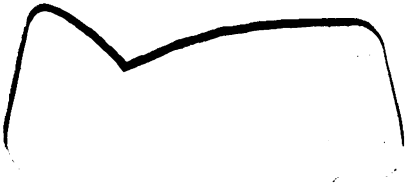
M. VAUTOUR, comédie en un acte, par MM. Désaugiers, Tournay et G. Duval. 1

LES DEUX PÈRES, comédie en deux actes, par M. Dupaty. 63

COMMENT FAIRE? comédie en un acte, par MM. de Jouy et de Longchamps. 179

LES CHEVILLES DE MAITRE ADAM, comédie en un acte, par MM. Moreau et Francis. 241

LA SOMNAMBULE, comédie en deux actes, par MM. Eugène Scribe et G. Delavigne. . . . 297

FIN DE LA TABLE.

PA
SS